3e Année. N° 29. 1er MAI 1911

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

MARCEL RIVIÈRE ET Cie, ÉDITEURS

31, RUE JACOB, PARIS.

Le numéro : fr. 1.50

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Adresser correspondance et manuscrits

78, RUE D'ASSAS, 78

Réception le Lundi de 10 h. à midi.

31, rue Bonaparte

Abonnement d'un an :

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg: 15 frs.,
Étranger 18 frs.

Pour les membres du corps enseignant : 10 frs.

Abonnement sur papier de luxe 25 francs.

EN ESPAGNE

Il faut d'abord avoir soif.
Ste Catherine de Sienne.

Août 1905.

Je pense qu'il est pour chaque être un point du monde où soudain lui apparaissent groupés tous les rayons du rêve épars, et, sur une terre encore étrangère, il se sent retenu par des racines nouvelles, mais si profondes qu'en lui va circuler toute la sève enclose depuis des siècles dans le mystérieux terrain. Ce fut pour moi, de l'autre côté d'Hendaye, la petite ville de Fontarabie.

— Petite Fontarabie sur la Bidassoa, vous n'avez pas les syllabes éclatantes de Salamanque ou du Guadalquivir, vous ne brillez pas dans l'imagination comme Bilbao ou comme Valladolid, mais du fond de la barque où j'étais je vous regardais approcher, et, me tournant encore vers Hendaye, j'étais émue de ce mystère qui rend si dissemblables, si marqués de leur race et de leurs passions deux points de terre que sépare un ruban d'eau.

Là-bas la France, ici désormais l'Espagne...

Aucun rayon de la grande gloire ne tombe sur cette petite ville oubliée, qui, pourtant, âpre et brûlée, avec ses toits plats et sa lourde église,

annonce toute sa contrée. Sur un étroit monticule elle tourne, s'élève, mystérieuse, noire, couleur de soufre ; il semble qu'elle ait pris sur quelque bûcher cette teinte de fumée et de flamme, au temps où l'Espagne catholique allumait ses hauts incendies. Une oppression tombe sur notre cœur. Mais on aborde ; la pierre où les pieds s'appuient est rose ; déjà cette générosité, ce royal accueil ! Franchissant la jetée de granit vermeil nous atteignons le sol même, d'une teinte ocreuse, torride aux regards. Et voici que sous un ciel païen, plus exalté que les chants d'Homère, une cloche sonne ; aussitôt on a reconnu les deux puissances de ces lieux : l'enivrement et le tombeau. On lève la tête, on voit l'imposante, la maussade église ; tout l'azur, qui dans l'espace s'étale sans limites, sans se disjoindre, et semble rouler autour de la terre, ne la baigne pas et ne la pénètre pas : ce sont des royaumes ennemis. Par les plus chauds après-midi d'août le clocher espagnol conserve sa gravité ; sa pierre compliquée, travaillée en retrait comme les alvéoles, repousse les complaisances de l'air, les crépitements du soleil, se fait à soi-même de l'ombre. Ce lourd bijou d'une teinte d'or a la sourde lueur de la topaze ternie. Qui officie dans cette noire église ? Sans doute un prêtre impétueux, cruel, un frère de quelque beau tueur de taureaux ; et la cloche, qui sonne encore, comme un couteau courbe m'entre dans le cœur.

Avant de visiter l'église je veux voir le paysage, et je vais jusqu'à la mer où glisse un mol sable orangé. De solides cabanes, battues par le vent salé, sont plantées dans ce désert amer ; elles étalent leurs dures couleurs jaunes, blanches, vermillon au bord de la vague si bleue ; et ces tons crus et rapprochés, comme on en voit aux costumes des paysans, ont déjà une âcre puissance. C'est l'Espagne, sordide, violente, striée d'ocre, de poix, de chaux, ravagée par la clarté, — et rouge piment du monde !

Je monte vers la ville, voici les rues merveilleuses : calle Mayor, calle de Las Tendas, vieilles petites rues intactes, où les maisons s'alignent, éclatantes et diverses comme les perles des bazars. Les toits, sculptés plus soigneusement que les corniches d'un palais, en s'avançant abritent les miradors, les précieux balcons, les rampes de fer verni. Noires et blanches, fragiles comme des vitrines, ornées aux fenêtres de dentelles aussi délicates que les écharpes des madones, faibles sous les diadèmes de leurs toits trop beaux, ces demeures semblent n'être là que pour des scènes de galanterie et de plaisir.

Un œillet jeté ébranlerait toute la mince façade.

Dans ces rues exiguës, pareilles à de somptueux couloirs, on imagine les rôles de l'ingénue, de l'intrigant, du jaloux et du barbier. Les yeux levés, je regarde : au-dessus d'un si étroit espace,

des mains tendues relieraient l'un à l'autre les miradors ; en se penchant les amants pourraient s'embrasser. Toute cette ville semble faite pour des courses nocturnes, pour les furtives trahisons; on croit voir les portes battre, les fenêtres s'ouvrir, se fermer, Almaviva presser Rosine, et les tuteurs apparaître, bafoués, trompés, en robe de chambre, en bonnet de nuit. Ah ! si l'on entendait une guitare ! Et voici qu'une guitare s'accorde, retentit...

On écoute ; d'abord on demeure insensible ; l'oreille accueille défavorablement ce tapage monotone, sans langueur, sans flexion, cet orage sur des fils électriques. Mais le joueur s'acharne, s'étourdit, s'enivre, le bois de l'instrument autant que les cordes résonne ; cette guitare semble une planchette large et lisse où l'on a fixé des nerfs. Quel amoureux ébranlement ! quelle rage ! quelle colère des mains, des pieds et des dents ! Musique barbare, irritante, sans douceur qui parle au rêve ; aucun enjôlement, mais la brutale puissance d'un cri qui ne veut se taire, d'une incurable volupté, qui ne veut ni l'apaisement ni la mort. Que ce soient des habañeras, le tango trépidant, la malagueña, c'est toujours cette même rapide bacchanale, qui fait, dans toutes les Espagnes, les hommes frapper leurs paumes d'une cadence sèche et serrée, tandis que les danseuses heurtent le sol de leur talon précis comme le sabot du bouc, et mêlent, dans les contradictions de leur jeu frénétique, la passion et la révolte.

Soudain, au haut de la ville, un cri de femme s'élance, violent et long, auquel du bas de la ville répond un cri semblable ; cri terrible, déraisonnable, qui, dans nos cités, annoncerait l'assassinat ou l'incendie, et, dans ce pays d'expansion suprême, sert à vendre le poisson que ces jeunes femmes portent sur la tête, dans de plates conques d'osier.

Je quitte la rue stridente, jaune et rouge, et j'entre dans la sombre église. Chez quel Dieu suis-je, qui veut tant de ténèbres et de larmes, qui veut surtout une rigoureuse étiquette, un si pesant cérémonial ?

Tout ce que le siècle de Louis XIV a inventé pour ses réjouissances, pour le mariage des dauphines, d'heureuses draperies, de tentures envolées, de profanes alleluias, ici sert au deuil. C'est une cour. Les saintes vierges semblent moins des mères désolées que des dames d'honneur participant aux catastrophes du palais, et occupées à bien seconder la douleur de leur maître. Elles ne sont ni tendres, ni saintement torturées, ces mères divines qui ne s'appliquent pas à nous faire aimer leur Enfant Jésus. L'une d'elles, vêtue de velours sombre et de dentelles, sorte de duègne magnifique, le tient négligemment, comme un bouquet, un éventail. Mais ses yeux limpides sont levés vers le ciel dans une extase poignardée. Une autre, en manteau noir, a le tumulte des nuées d'orage et le mystère de la foudre. Une autre encore, statuette de bois

peint, debout dans un camail de taffetas cramoisi qui s'écarte comme une pivoine expirante, élance son regard avec la rapidité du parfum et des fusées.

Elles nous donnent le spectacle de l'exagération aisément supportée, ces infantes aux joues voluptueuses, et ce qu'on leur demande du fond du cœur, ce n'est ni l'espoir, ni le repentir, ni une bonne mort, mais la grâce d'accueillir comme elles le font, constamment et sans que le visage en soit terni, les sensations excessives.

Voici, couché dans l'ombre, descendu de sa croix, voilé, en cette saison hors d'usage, le Christ du Vendredi-saint ; il est de la taille d'un homme. On voit les épaules et le dos, d'une teinte livide ; c'est vraiment un homme, un mort, et qui prenait trop de place, car on a un peu replié ses genoux. Ce cadavre de cire contamine de son malaise toute l'église, et d'ailleurs semble au rebut dans l'ombre, tandis que son Père victorieux règne dans les tentures gonflées.

Chez quel Dieu sommes-nous ? Ni un homme, ni un prophète, c'est un empereur. On n'a en lui nulle confiance, on ne peut ni l'adoucir, ni le convaincre ; on le flatte, on le craint ; c'est un Dieu comme il y a des loups, impitoyable : Dieu espagnol, frère de ce Charles-Quint somptueux et hypocondre, dont le pesant palais, sur la place de Fontarabie, — vaste cube couleur de terre

cuite, — frémit encore d'avoir vu passer l'ombre équestre, hautaine, courbée, et portant la longue lance.

Lorsque je sortis de l'église, le soir était venu.

Six heures du soir en été ; l'azur faiblissait à peine, s'argentait seulement. Sur de petits chemins secs, escarpés, pelés, des muletiers avançaient : muletiers en béret bleu, poussant leurs bêtes, transportant des sacs de farine, et tels qu'on les voit passer chez Cervantès, dans la vallée du Toboso...

Six heures du soir en été. Je contemplais le bel horizon. Ici Hendaye, plus loin Béobie, Irun, Hernani ; là-bas l'île des Faisans : île des Faisans, mi-espagnole et mi-française, qui ne conserve des pompes qu'elle eut pour l'entrevue de ses rois qu'un bouquet de feuillage des tropiques, et son nom charmant, au plumage doré....

— Chère Espagne, je vous connais à peine, je n'ai vu de vous que la petite ville de Fuenterrabia qui monte vers le ciel comme un coquillage contourné. Je n'ai écouté que pendant quelques instants, devant une auberge où fumait le chocolat à la cannelle, le bruit de la guitare, son crépitement de cigales romantiques; mais cela suffit pour que je vous immole les autres contrées de la terre. Je le sais, quand j'entendrai un bouvier chanter sur la plaine aragonaise, ou Séville se détraquer les

nerfs au Carnaval, je possèderai toute ma détresse.

C'est pour cela que je vous aime. Le faste, le deuil et la gloire vous les contenez dans les catafalques de vos églises, dans le nom seul des provinces de Castille ou de Navarre, comme sur vos places éclatantes s'étalent l'amour et la cruauté. Si pitoyable que j'aie été je ne repousserai pas vos jeux féroces, j'aurai pour vos jeunes dieux cornus les regards de Pasiphaé. Je ne chercherai pas à amortir le mal que vous me ferez. Vos saintes vierges, dans leurs niches noires, et tandis que coulent leurs larmes comédiennes, se protègent de deux fines mains le cœur. Je ne protège pas mon cœur.

Dans l'immense arène que vous êtes tout entière, Espagne, je ne recherche point la " place d'ombre " comme font les élégants de vos cités pour les courses de taureaux, mais je prends une " place de soleil " avec les pauvres, les humbles, les véritables, ceux qui portent la fleur de grenade et le couteau, et qui, quand la nuit est venue, aux sons des guitares rageuses, chantent, dansent, se désirent et se tuent, éclatent comme un sol brûlé sous le ciel sec des nuits d'Espagne...

Ah, sous ce ciel uni, d'un bleu qui le soir seulement pâlit, se borde d'un peu de rose, quel cœur ne désespèrerait ! Pour une âme trop sensible, un ciel si beau, c'est déjà une grande source de douleur ; un ciel si beau fait rêver d'éternité ;

l'âme alors, irritée, déréglée, que rien ne fléchit, veut aussi des minutes d'humaine éternité. Une voix en elle lui crie : " Demeure... " Il n'est pas, pour les êtres, d'autre manière de demeurer que de tendre vers l'amour. Quel amour ? Hélas ! ici, non la douceur, non la tendresse, mais cet amour de violence et d'imagination qui fait s'appeler et se joindre deux bouches rouges et brûlantes, dans le pays de l'œillet !

Espagne voluptueuse, c'est vous-même qui pour moi serez cet ardent, ce muet complice. En regardant votre peuple léger, brillant, qui brûle et danse comme les étincelles d'un brasier, et dont le visage torturé de joie semble celui d'un damné en paradis, je croirai avoir sous mes yeux le spectacle de mon propre cœur. Je vivrai là solitaire et méditative. Je n'échangerai avec aucune créature mon amitié ; je trouverai dans l'espace ce qu'il faut d'appui à mon rêve : les plus lourds regards, les plus chargés de détresse et de vie ne se portèrent point sur d'autres yeux, mais sur l'infini, et c'est avec ce qu'ils ont laissé de soupirs et d'amour sur cette surface immobile, que je croiserai mon âme.

— Mais l'âme, qu'en faites-vous, ouragans embaumés d'Espagne ?

Hélas ! à quelle cruauté, à quel égoïsme effréné doit atteindre la religion de soi-même sur cette terre consacrée au bonheur ! Rien ici ne suscite

l'immense et sainte pitié. Une vieille mendiante que je vis assise sur un petit talus couleur de feu, ne paraissait point malheureuse, mais acariâtre ; riche et fille des rois cette vieille femme aurait eu, semble-t-il, la même attitude sombre, digne et fâchée, car c'est d'avoir perdu la jeunesse qui constitue l'irrémédiable déchéance sur ce sol de la volupté.

Ne pas vieillir ! ne pas mourir ! dormir à peine ! Défendre contre le sommeil même les minutes du temps et de la délicieuse jeunesse, voilà ce que conseille cette terre haletante, où la guitare toute la nuit continue son effroyable amusement, où les petites filles déjà, les vieilles femmes encore, frappent passionnément les paumes de leurs mains, par goût de l'incoërcible danse !

La lumière déclinait. Assise au coin de la calle Mayor, près d'un aloès luisant, poudreux, sec et grillagé d'épines comme un ananas élancé, je regardais les derniers rayons du soleil perforer, dissoudre les murs de craie. Les cieux envahissants se pressaient autour de moi, j'aspirais le feu du jour ; le silence me frappait de ses coups larges et secrets, qui deviennent dans le cœur sonores jusqu'à l'étourdissement. En face de moi, au coin de la rue dormante, un jeune homme, vêtu de blanc et d'une ceinture bleue, debout dans une échoppe de bois verni, — sorte de casier miroitant

sans porte et sans vitrage, — tressait des espadrilles avec une rapidité, une aisance prodigieuses. Ses bras demi-nus et la longue aiguille saupoudrée d'une farine glissante semblaient escamoter les torsades de chanvre. " O peuple charmant, pensais-je, qui ne faites rien que par adresse, fantaisie ; dont chaque mouvement révèle l'aptitude à l'audace, à la grâce, à la souplesse, au plaisir ! Vous ne réussissez que la beauté ou la tragique détresse. Mais je vous aime de ne pas savoir servir ! J'ai vu dans cette petite ville un douanier, une hôtelière, un cocher, ils étaient ridicules ; ils avaient, en accomplissant leur humble devoir, la contenance effrayée des jeunes fauves travestis qu'on exhibe dans un cirque. Rien ne vaut, sur le sol d'Espagne, qui ne soit emportement, libre désir, volontaire abaissement ! "

Surpris par le crépuscule flamboyant, l'abondant azur, vertigineux et las, semblait tourbillonner ; il se colorait, au couchant, d'un rose incendié. Les hirondelles effilées, leur noir vol recourbé, leurs cris lancés et retombants dessinaient sur le ciel du soir quelque mosquée fantastique, aux arceaux d'amour et de mélodie !

Des larmes coulaient sur mon immobile visage ; chacun des nerfs du cœur, tenté, caressé, irrité par la beauté du jour, et douloureux par le trajet du désir, donnait sa suprême affliction. Une rose trop ouverte que je tenais à la main se laissait mourir

aussi ; nous expirions de plénitude, nous ne pouvions plus contenir tant de forces amassées.

Qu'il faisait chaud, calme, accablant ! Tel un sommeil de tigre le silence de l'Espagne, au crépuscule, inquiète. Un groupe de lavandières se dirigeait, les bras chargés de hardes multicolores, vers les eaux douces du fleuve, là-bas, dans les herbages. Ah ! que n'ai-je pu l'entendre jaillir d'un de ces gosiers de filles farouches le chant forcené, intrépide, la séguedille, rythme du délire, vivace, rauque, intarissable, qui bondit comme au profond des montagnes une claire cascade bouillonnant entre des parois rocheuses ! Tout se taisait. Soumise à la puissante Destinée, je pleurais lentement comme durent pleurer dans la torture les corps maintenus dont les os sous la pression du fer se fendaient. Je ne bougeais pas ; où aller ? Il m'eût fallu fuir l'univers !

Alors, tandis que je souffrais ainsi, je compris vos secrets et vos larmes, vierges en deuil, vierges exaltées et percées de couteaux des fiévreux et ténébreux autels. Abandonnées aux soins de votre Epoux divin, mais sollicitées par toutes les ardeurs et les fureurs de l'Espagne, amantes séquestrées, qui, aux jours des processions, entre les œillets et les éventails, dans les rues de Grenade et de Séville voyez la beauté des hommes et leur incomparable frénésie, quel devient votre

ennui quand on vous replace dans le pieux sérail couleur d'ambre et de sucre brûlé, frais comme un noir parasol, où, par milliers, vous implorez votre impérial et morne ami.

En vain, le regard précipité comme un torrent, vous montrez à ce Dieu impalpable, sans limites, sans regard et sans âge, votre cœur où les sept péchés humains enfoncent leur glaives acérés. En vain vous lui représentez que vos larmes de cristal, vos mains pointues, vos mouchoirs embaumés, votre vocation des pleurs et de la pamoison vous désignent pour ces danses fières et rebelles qui semblent scandées par les piaffements des chevaux guerriers du Cid. En vain, plus redoutables que les déesses des acropoles, avez-vous rendu par les langueurs et les larmes vos âmes tentantes, il vous garde et ne vous répond rien.

Et devant votre douleur dédaignée, vos cœurs qui " meurent de ne pas mourir ", vos regards qui s'envolent, s'arrachent comme la flamme dans le vent, je songe à votre sœur favorisée, Thérèse d'Avila, Epousée véritable, amie de l'Ami ! Je l'ai vue, cette reine des brûlants transports, un matin de printemps à Rome, dans l'église Santa Maria della Vittoria, où, — marbre enflammé, — elle perpétue l'image de son grand désir exaucé. De vieux prêtres, des dévotes marmonnaient leurs lentes prières dans l'odeur de l'encens et de l'humide fraîcheur ; on entendait le bruit léger des

rosaires, des chaises remuées. J'avançais ; et alors je la vis dans sa grotte resplendissante qu'éclaire un jaune vitrail où le soleil semble capturé, accumulé. Elle est là, marbre onctueux, reluisant, poli, enduit semble-t-il de cette huile parfumée où se baignait Esther.

Abattue sur les nuées, enchaînée à son Dieu par le lien d'une ineffable volupté, la sainte a les mains ouvertes, elle lâche le monde, ne tient plus rien, attend tout de lui. Et il prend en pitié sa favorite, il répond à l'attente éperdue, à la royale mendicité de ce confiant, de ce violent visage : dépêché par lui, un ange gracieux, curieux, habile, dirige vers ce cœur bouleversé sa flèche d'or.

O promesse de délivrance !

Et dans cette église d'Italie, comme ensuite dans une église d'Espagne, je me souvins du cri ardent que Swinburne prête à Phèdre défaillante : "Viens, prends ton épée et tue, ne me laisse pas périr de faim entre le désir et la mort ! "

C^sse^ DE NOAILLES.

LES DEUX MERS

Je marche les pieds nus dans la mer qui descend
Doucement, lentement, sur la plage ; je sens
A mes chevilles les caresses de lumière
De l'eau claire...
La plage est un tapis de roses ; je me couche
A plat ventre jusqu'à ce que ma bouche touche
Son corps délicieusement fluide et doux ;
J'ai la tendre moiteur du sable sous ma joue...

Et puis, je mets au niveau de l'eau bleue
Mes yeux
Et je regarde ainsi la mer divine ! Elle a
Les flamboiements irisés d'une opale
Ici, tandis qu'elle ressemble là
A un champ, dans le crépuscule, de lin pâle...
Et je respire ainsi la mer comme une fleur,
De tout près... je me grise de l'odeur
Capiteuse et subtile et fraîche qu'elle exhale...

*
* *

Pourtant, o mer, si féconde en délices,
Si enivrante que tu sois, tu n'es pas celle

Vers l'horizon toujours lumineux de laquelle
Voguait l'errante nef aux rames d'or d'Ulysse,
Celle qui ne connaît le flux ni le reflux,
Celle du sein éblouissant de qui,
Un clair matin de miracle, naquit
Vénus,
Celle sur qui, de promontoire en promontoire,
Bondit la grande voix clamant la mort de Pan,
Celle enfin qui berça mes bons sommeils d'enfant
Et dont, sans cesse, du rivage
Où ma vieillissante mémoire
Se plaît de plus en plus à revenir,
Je vois le radieux et passionné visage
Sourire à tous mes souvenirs !

O l'éclat de ses yeux bleus à travers les branches
Des oliviers, de quelle joie il m'emplissait !
O ses plaintes d'amour autour des îles blanches,
Comme elles oppressaient
D'espoirs et de désirs mon jeune cœur !

Et quand au soir le couchant fume
Comme un faisceau de torches que l'on vient d'éteindre,
On allait regarder, du bord des quais en fleurs,
Le soleil triomphal se hâter pour l'éteindre
Plus tôt, tandis que sur ce fond d'ardente brume
Passaient, tels des oiseaux aux ailes exaltées,
De grands bateaux devant les phares des jetées !

* * *

O mère de sagesse, o mer de volupté,
O nourrice des formes belles
Et des idées
Mélodieuses par lesquelles
L'âme du monde est réjouie et fécondée,
Comment fus-je assez fou jamais pour te quitter,
Après les jours de pure joie
Et de délicieuse crainte
Où rien qu'en écartant tes voiles d'hyacinthe
Tu m'as enseigné l'infinie
Et souveraine et vivante harmonie
Des rythmes éternels que tu portes en toi !
Comment fus-je assez fou ?... Pardonne-moi...

Pardonne-moi ! Je n'ai point cessé d'être à toi
Et si j'ai pu sourire tout à l'heure
Aux baisers de lumière et aux regards de fleur
D'une autre... c'est que tout à coup a ressurgi,
Du champ de roses de la plage,
Devant mes yeux à travers elle ton visage,
Et que malgré les ans, malgré la vie,
Ses désastres et ses ravages,
Aussi profonde, aussi ensorcelante vit
En moi ta fraîche et lumineuse nostalgie !

GABRIEL MOUREY.

LETTRES DE JEUNESSE DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

A HENRI VANDEPUTTE

(Cinquième et dernière série) [1]

LX

14 janvier 1900.

Mon ami bien-aimé,

Je t'écris ce soir, dans ma chambre, alors qu'il est tard et que je pense à notre amitié avec bien du remords. Tu m'écris une lettre de douze pages et je mets des jours à y répondre. Comprends bien, mon vieil Henri, que si je t'écris moins ce n'est pas parce que je t'aime moins. A mon bureau, durant le jour, il y a trop de bruit pour que je puisse t'écrire avec intimité. Le soir je travaille et puis j'ai le cerveau trop las pour t'adresser assez clairement les pensées que je te donne. Tu es une bonne vieille chose de ma vie, une chose déjà ancienne. Je dis une chose parce que tu m'es utile, tu es là, je te vois, je te touche et notre amitié est profonde et si ancienne que j'en ai une sensation

[1] V. les n^{os} du 1er novembre et du 1er décembre 1910, du 1er mars et du 1er avril 1911.

physique. Tant mieux que tu sois heureux et que tu aies une vie qui te plaise jusque dans ses travaux. Nous avons causé souvent du travail. Mais tiens-moi toujours au courant de tes petites histoires de vie et de bonheur.

. . . .

Ma vie continue à m'ennuyer. Je me dis : la solitude est fortifiante et je lui dois d'avoir des émotions, des désirs et du caractère. Je regarde la tête de Michel-Ange, celle de Dante et des gens qui ont souffert et je m'en compose une sorte de remède à mes chagrins. Car les chagrins sont les plus forts et crient à certains moments. Je les traite encore par le travail et par la vadrouille quand j'ai touché mon mois. Rien n'y fait. Comme ils correspondent au besoin physique et moral que j'ai d'une femme, ils ne peuvent pas me quitter, avant bien des années encore. Car je ne compte que sur le temps. La femme, je sais toutes les raisons matérielles qui l'écarteront. Quand ce ne serait que ma pauvreté présente et à venir.

Je bûche. C'est le roman sur la prostitution dont je t'ai parlé. Je viens d'achever le 3e chapitre, mais il y en aura bien 10.

T'ai-je dit que je comptais faire paraître au mois de mars quelque chose qui s'appellera " La mère et l'enfant " ? Ce sera à peu près de la grosseur de mon dernier.

As-tu lu la " Résurrection " de Tolstoï ? C'est

un des grands livres. Lis-le si tu ne l'as déjà fait, sinon ta vie morale ne serait pas complète. Il y a des choses qu'il faut avoir lu. Tu m'en parleras dans ta prochaine lettre. Je te répète que tu ne peux pas te passer de le lire.

. . . .

LXI

26 avril.

Mon ami bien aimé, il fait de beaux jours de printemps et les premières verdures me semblent toutes neuves. On a chaque année l'impression qu'on n'avait pas encore vu ça. Sous ma fenêtre, il fait bien bon, avec la Seine et l'éclaircie. Je ne te dirai pas que j'ai de la joie parce que je n'en ai plus guère, mais j'ai quelques gaîtés nerveuses qui me rendent tout tremblant. Voici donc l'état d'aujourd'hui. Ça ne sera pas celui de demain parce que le printemps des jeunes gens seuls...

Tu as dû recevoir mon livre lundi dernier. Parle-m'en sans crainte. Je me demande si le premier et le troisième chapitre ne sont pas un peu longs et filandreux.

Je travaille à mon roman qui s'avance un peu. Il y aura 10 chapitres et j'en suis au 7e. C'est parfois d'un raide, à friser la Cour d'Assises.

Et toi, quand vas-tu te décider à faire paraître

quelque chose ? Pourquoi ne publierais-tu pas tes vers ? Je ne vois pas tout-à-fait la chose comme tu la vois. J'estime au contraire que nos œuvres correspondent à un moment de notre vie et que les publier le plus tôt possible c'est donner à sa vie du moment même une plus grande force. Passé quelque temps nous nous désintéressons de notre œuvre parce que nous nous sommes éloigné d'elle.

. . . .

L'Exposition est ouverte, les restaurants vont être pleins et nous mangerons un peu plus de cheval et de vache enragée. Pas moyen d'avoir l'omnibus ou le bateau. Nous sommes fixés dans Paris, dans un Paris dégoûtant. Les femmes aussi augmentent leurs prix.

As-tu des nouvelles de Max ? Il y a des mois que je n'en ai plus. Et Beck ? Sa revue ne m'a pas intéressé parce qu'elle est philosophique et que la philosophie de Beck, quelque profonde qu'elle soit, ne signifie rien. Je n'aime pas le raisonnement pour lui-même. C'est un de nos outils, et voilà tout. Ça n'est pas non plus le seul outil, comme Beck semble le croire. Et puis se croire supérieur, parler de son influence sur la foule, tuer des nègres... c'est simplement naïf.

Et je te quitte, mon cher ami, pendant qu'il fait beau tout autour de mon bureau obscur. Il doit faire bon vivre pour beaucoup de jeunes gens. Je

me console de toutes ces choses mais je ne m'en console pas bien profondément puisqu'il suffit parfois d'un spectacle pour me ramener d'un seul coup mes vieux chagrins.

. . . .

LXII

23 mai 1900

Mon ami bien aimé, je t'écris au bureau. C'est un assez vilain jour pour moi parce que je m'ennuie beaucoup. Je suis dans un moment de crise et c'est bien plus embêtant parce qu'il y avait quelques jours que ça m'avait quitté. Il y a des moments où tout me semble absolument noir et où les vieilles espérances qui font que je vis quand même semblent bien malades. Ça craque terriblement aujourd'hui et il suffit d'une femme qui passe, d'un geste autour de moi pour que je l'entende craquer à en mourir. Je ne m'en prends à personne, pas même à mes maladresses et à mon peu de chance, je remonte bien plus haut et je m'imagine que je suis venu en ce monde avec un destin fait de cette manière. Vois-tu, mon vieux frère, si le Bonheur venait me visiter maintenant il serait trop tard. J'ai trop l'habitude de souffrir et le Bonheur ne pourrait que me faire souffrir encore. Je t'assure que c'est triste.

Mon roman s'avance. J'en suis tout-à-fait inquiet parce que c'est un livre comme je n'en avais pas fait jusqu'à présent. Et puis il y a des chapitres qui sont tellement inférieurs à ce que j'ai senti ! Vraiment nous restons toujours en dessous de la Vie, nous n'en montrons qu'une face, et nous la montrons mal. A ce sujet, je sens que je vais devenir, au point de vue du travail, un drôle de type. Parfois des amis ou des camarades viennent me voir. Eh bien ! on ne me fait pas plaisir quand on vient me voir. On m'arrache à mon travail, on me dérange dans mes habitudes, il me semble qu'on m'arrache à moi-même. Parfois je sors. Je suis nerveux, mauvais, avec des injures plein la bouche.

Mon livre m'a fait recevoir de belles lettres, de ces choses spontanées qui devraient me rendre heureux. Je regarde ces pauvres feuilles de papier, je les replie et je me dis : " A quoi bon, la seule chose qu'il te faudrait, tu ne l'auras jamais. " Je crois que si un jour j'ai quelque argent j'essaierai de l'alcool.

Et pour finir cette description de ton vieil ami sur un ton moins noir, je veux te dire que j'aime beaucoup le travail. Si tu savais comme je m'y attache ! J'en mange tout le jour par avant-goût et le soir je m'y mets avec du feu dans la poitrine. C'est un petit coin, le seul petit coin qui me soit resté. Mais pense donc que je n'en recueille aucune

joie. Quand on me dit : ce n'est pas mal, votre dernier livre, je souffre un peu plus.

— Je t'en ai dit long, mais il fallait bien que je te le dise. Comment va la petite famille ? Mes neveux, celui qui tette et celui qui regarde téter son frère, où en sont-ils ? Et la maman ? Dis-m'en aussi long que je t'en ai dit. Viendras-tu à l'Exposition ? Il y a une exposition de paysages extraordinairement belle. Je n'ai pas le cœur de t'en parler aujourd'hui, mais il faudrait que tu voies ça.

. . . .

LXIII

13 juillet 1900

Mon vieil Henri,

Je suis assez fatigué et assez embêté pour être resté un long temps sans t'écrire, malgré tous tes appels. Ne crains rien, pourtant. Si même je t'écris encore aujourd'hui avec mollesse, ne va pas croire à de la mollesse ou à de l'indifférence dans l'amitié que je te porte. Il fait trop chaud, aussi.

J'ai fini mon roman, voici déjà quinze jours, et je l'ai déposé à « la Revue blanche » où huit jours auparavant Thadée Natanson m'avait fait un accueil extraordinaire. Mais dès maintenant il y a un inconvénient, c'est que ça ne fait qu'un tout petit 3.50. J'ai donc assez peu d'espoir.

J'attends avec impatience le mois de septembre pour partir en congé. Paris est terrible en été et si à cela on ajoute l'Exposition, il en résulte un état innommable des rues, des restaurants, des hôtels, et de tous les endroits où nous allions vivre notre vie déjà maussade de Parisiens. Je pense avec délices à des petits coins de terre où il n'y aurait personne.

Les jours se suivent comme toujours en m'apportant chacun sa peine. Tout cela s'accumule et je me demande si j'aurai la force de le supporter encore longtemps. J'en doute. Même dans les moments les plus noirs de ma vie je n'aurais pas prévu ça. J'ai une peur horrible de la neurasthénie parce que je sais bien que si mes nerfs commencent à fléchir je ne pourrai plus jamais les remonter. Aussi comme je me tiens raide. C'est même assez drôle de me voir dans la rue où je ne perds pas un pouce de ma taille et où je marche d'un bloc.

Je compose mon prochain roman qui se passera dans mon pays et sera sur la pauvreté. Le personnage principal sera un vieil ouvrier ne pouvant plus travailler et qui deviendra de plus en plus malheureux. J'aurai à côté de lui un cher petit personnage que je soignerai. Mais je n'ai pas l'esprit à te raconter toutes ces choses.

Ecris-moi tout de suite quand tu seras à la campagne, et ne t'épargne pas. J'aurai sans doute

assez d'énergie pour en faire autant. Parle-moi de mes neveux. Le tout petit va-t-il mieux ? Et la maman ?

Allons, mon vieux frère, je te quitte un peu trop vite, mais je ne puis que faire des réflexions de gâteux et ne puis pas t'exprimer au millième la tendre affection que je te porte.

En vous embrassant tous

Louis.

LXIV

Vendredi soir, 12 8bre 1900.

. . . .

Figure-toi, mon vieux, que mon roman va être édité à « la Revue Blanche ». Un Thadée Natanson enthousiaste, quelque chose d'extraordinaire. Du reste le roman ne peut pas paraître dans la revue parce qu'il est trop raide. Ça représente tout de même des ors. Quelle cuite, ô mon ami ! Pendant huit jours je roulerai dans les tavernes, au milieu des alcools et des rires. Préparez-vous, filles de Paris !

. . . .

Je vis toujours comme un vieux loup. J'ai lié connaissance avec une femme très intelligente et neurasthénique. Correspondances à flots. Elle ne peut pas souffrir l'homme : la voilà bien ma guigne !

Nous ferons peut-être des amis tout simplement. Elle écrit d'ailleurs un roman.

Le 3 novembre à 9 h. du soir, je dois commencer l'écriture de mon nouveau bouquin qui se passera dans mon patelin. Histoire de vieux pauvre qui dégringole l'échelle des misères, de jeune ingénieur anarchiste et de bourgeois alcooliques. Oh ! que je suis inquiet ! J'ai peur de rater tout ça. Parfois je sens le grand frisson pour un chapitre où je mettrai quelque chose. Mais l'ensemble, la philosophie du livre ! J'ai bien le trac.

Ecris-moi *par retour du courrier*, *longuement.* Lâche femme, enfants, père et mère. Sacrifie les intérêts de la maison Van de Putte pour m'écrire. Sinon, je promène la Sociale chez l'affreux bourgeois que tu es. Dansons la Carmagnole !

Embrasse tous les tiens pour moi, vieil Henri. Ah ! quand j'irai voir mes neveux, je leur apporterai des trompettes pour qu'ils te réveillent de ton engourdissement.

. . . .

LXV

31 Xbre 1900.

Mon vieux frère chéri, je commence ma lettre et ceci te prouvera que je pense à toi pour la Bonne Année, comme toujours, mon vieil Henri.

Bubu-de-Montparnasse va bien et je pense que tu verras ce jeune enfant avant un mois, bien qu'il ne soit destiné à être vendu et mis en vente que vers la fin de février. Il a pour remplaçant, sur la table où je travaille presque (?) chaque soir, un vieux pauvre, une famille de poivrots et un bon type qui vient d'être reçu à l'Ecole Centrale. Il s'appelle Jean Bousset et je l'aime bien. Tu verras, mon vieux frère, ça fera un sale anarcho et je ferai brûler pour lui le bazar de la Charité. Il a un bien beau cœur, mais pas tout de suite. Ça lui prend en pensant à la misère des ouvriers et à la solitude de son cœur. Que va-t-il devenir ?

Je pense à toi et à vous tous dans ma pauvre chambre du soir où je suis encore plus malheureux et plus désolé qu'autrefois. Mais j'y ai de belles extases aussi que je te raconterai à la fin de cette lettre, mais pas tout de suite parce que... Je suis obligé de t'écrire tout bas. Je regarde mon vieux Michel Ange et mon vieux Dante avec des folies dans les nerfs et dans la volonté. Car j'ai lu Nietzsche, ô mon beau cœur et c'est un remède à mes maux, un grand cordial qui me fait très fort. J'ai la crise de moi-même. Je veux être moi-même, avec feu, me réaliser comme un orage qui éclate et avec un peu de sécheresse, comme un coup de tonnerre. Comme ceci doit te paraître étrange, et comme ceci m'eût paru étrange il y a quelques mois, alors que je n'étais qu'un faible enfant. Je

deviens homme, maintenant. Tu n'as peut-être pas encore connu cela parce que tu es un peu plus jeune que moi et parce que ta vie a été calme. C'est le changement de ma vingt-sixième année, alors que je quitte mon âme qui était restée adolescente. Je suis devenu beaucoup plus froid, beaucoup moins bon. Je rêve d'écrire des choses substantielles et ramassées comme certaines statues Rodin. Je voudrais ne plus être joli mais être solidement beau.

J'ai éprouvé pendant quelque temps un grand orgueil et une grande joie, comme il est dit dans la préface de " Humain trop humain " et je connaîtrai encore tout cela parce que je veux remporter toutes les victoires sur moi-même. Il y a eu des moments où je goûtais ma solitude comme un triomphe.

4 *janvier.* Je m'étais arrêté là et pendant tous les jours suivants je n'ai pas eu *matériellement* le temps de t'écrire. J'avais commencé ma lettre dans un café, auprès de mon exquise amie Marie. Oh ! mon vieux frère, si tu savais comme je suis amoureux ! Elle est la femme d'un autre (collage) qui est un ancien camarade de lycée et un ami, mais pas intelligent, rugueux. Il est allé chez lui en vacances pour le Jour de l'An et tous ces jours je les ai passés avec elle. Comme nous nous entendons, comme nous nous sentons bien ensemble et quelle amitié profonde nous avons l'un pour l'autre!

Je ne me croyais pas capable d'un sentiment aussi pur ni aussi complet. J'en déborde et cela me sort du cœur et se répand dans mon sang. Je ne puis pas t'exprimer cela, je ne puis rien exprimer du tout, sinon qu'elle a des yeux candides et que nous nous disons tout, c'est convenu. Oh ! mon vieux frère qu'est-ce que ça va devenir ? Est-ce que cela va devenir quelque chose ? Ce serait à désespérer. Il y a des soirs où j'ai peur et des soirs où je respire, où j'aspire d'un souffle de poitrine tout ce qu'il y a de bonheur au monde. Je ne sais pas si jamais une femme me comprendra comme celle-là, ni si elle sera comprise comme je la comprends. Je l'ai montrée à des amis qui l'ont trouvée très bien faite pour moi. Je ne sais pas si elle est jolie : je voudrais qu'elle ne le soit pas. Je l'aime pour ses yeux et surtout pour son cœur. Je lui dis : Ma chère petite Marie, elle me répond : Mon petit Philippe chéri. Et nous nous disons tout et il est entendu que nous nous écrirons pour nous confier toutes nos peines. Nous formons des vœux en voyant des étoiles filantes. Que c'est bon ! Si je n'étais pas au bureau, je fondrais en larmes rien qu'en t'écrivant ces choses. Tous les jours nous les avons passés ensemble. Et elle doit être là ce soir à 5 h. 1/2 à la sortie de mon bureau. Mon Dieu ! si elle allait ne pas y être ! Elle était un peu malade tous ces jours-ci et j'ai peur de tout.

Ma petite Miette, je ne sais pas si vous croyez

à quelque chose. Moi je ne crois plus à rien. Si vous croyez au Bon Dieu, faites-lui donc une bonne prière pour moi et faites en faire un petit bout au vieux Louis. Si le Bon Dieu existe, ça fera toujours un atout dans mon jeu. Vous voulez bien. Je suis bien malheureux, bien malade. Et puis moi je voudrais que vous soyez guérie.

Et toi mon vieux frère, écris-moi tout de suite, par retour du courrier si tu peux. Je faisais le malin en commençant ma lettre. C'est fini. Je t'aime bien. Je souhaite bien fort que Miette soit tout de suite guérie. Je n'ai pas pu y aller à Noël et je ne sais pas quand je pourrais y aller, dans votre Bruxelles ! Mais je voudrais bien, bien, bien.

Je n'aime pas du tout ton titre "l'Espace," vague, large et un peu prétentieux. Il faut absolument que tu le changes. Et puis je ne peux pas continuer à t'écrire, non pas parce que je ne t'aime pas, non parce que je n'ai rien à te dire, mais parce que je suis malade, malade, malade.

Je vous embrasse tous
Louis.

LXVI

12 février 1901

. . . .

Je ne t'ai pas écrit plus tôt parce que je puis surtout t'écrire au bureau et que je n'en ai guère

eu le temps pendant ces derniers jours. Et puis je continue ma série noire, je passe dans toutes les crises et j'ai des moments d'un désespoir agité. Ma pauvre histoire d'amour continue et me fait souffrir. J'ai l'impression d'avoir trouvé la femme qui avait été mise au monde pour moi et toutes les parentés de cœur que je trouve entre elle et moi irritent encore ma tristesse accoutumée. Je la vois si sensible, si douce, et nous nous entendons si admirablement et nous nous sommes dit tant de choses. Et les hasards de la virginité l'ont fait échouer il y a déjà plus de trois ans dans les bras d'une des brutes les plus épaisses. Actuellement il est absent (jusqu'à vendredi ou samedi) et je passe des soirées mélangées de bonheur total et d'amertume violente.

Il y a une chose terrible pour moi : savoir si cette histoire se terminera par de la vie et si enfin je deviendrai l'homme que je voudrais être, — ou si comme toujours j'en sortirai avec un livre. N'être qu'un homme de lettres, j'en ai soupé, et de faire des chopins de documents ! Ecrirai-je cette aventure ou ne l'écrirai-je pas ? J'aurais l'impression de m'arracher la chair par poignées et je suis triste de tout mon passé comme plein de terreur devant la destinée. Je ne sais pas ce que je vais devenir. Je me console parfois en pensant à des bombes complètes où je me recomposerais un peu l'âme aux moments trop amers. Je vais bientôt

toucher 300 f. à la Revue Blanche. Ça va être 300 f. de cuite. Je pense aussi à des voyages, à tout quitter, à chercher partout, pendant toute ma vie, à l'Océanie, à je ne sais quelles folies de gamin ou de désabusé.

Mon pauvre vieux cœur, je suis bien malade. Tu ne peux pas savoir comme j'entends résonner ces mots : *n'être qu'un homme de lettres*. Sais-tu que toutes les joies littéraires me rendent bien plus amer. J'ai appris des choses extraordinaires : n'en parle à personne, à personne entends-tu, pas même à Toisoul. C'est Descaves et Geffroy qui lancent la chose. Il y a un prix Goncourt de 5000 f. donné à un jeune écrivain, prosateur. Et il est question de moi pour l'avoir. Bien entendu, rien n'est sûr, puisqu'il y en a 8 autres qui ont peut-être des candidats, mais Huysmans, par exemple, qui est un familier de Descaves n'en a pas (il est vrai qu'il ne me connaît pas et que son vote est soumis à l'impression que lui feront mes livres). D'autre part, Mirbeau a, spontanément, fait demander tous mes livres à " La Plume ". Eh bien ! cette espérance m'a rendu triste jusqu'au fond. J'ai de l'argent, je suis tranquille, on me complimente de tous côtés, on recherche mon amitié et tout cela ne sert qu'à me rendre plus amer. Tout ce que j'eusse voulu me manque. Il y a des moments où je suis malade comme un chien enragé.

. . . .

3

...La date fixée pour la mise en vente de "Bubu" est le 26 février (d'aujourd'hui en 15). Je n'aime pas du tout "les Stances" de Moréas. C'est prétentieux et rien de plus : pas d'émotion, rien d'original que de la pré-ten-tion. Un nouveau Russe épatant : *Gorki*, de 33 ou 34 ans. Je n'ai fait qu'en lire des passages. Fièvre littéraire.

. . . .

LXVII

29 mars 1901

Mon bon frère, je suis bien en retard pour t'écrire. J'ai eu tant d'occupations et surtout ma chère petite amie Marie qui est encore toute seule à Paris me prenait tous mes soirs. Je suis à la fois content et malade : c'est un beau sentiment auquel j'espère bien ne jamais faillir, mais qui a aussi de mauvais passages lorsqu'en amitié l'on s'est tout donné et que l'on pense à ce qui reste encore. Nous nous aimons infiniment et en plus de cela il y a une délicieuse camaraderie, un enjouement. Je l'emmène partout, avec mes amis, et bien des fois nous nous sommes dit que nous avions l'impression d'être mariés.

Je suis très heureux de ce que tu me dis à propos de Bubu et j'ai beaucoup à te raconter là-dessus. Il y a un chapitre inédit. Voilà : le livre

avait paru le jeudi en librairie. Le samedi matin je reçois une lettre de la petite que j'ai appelée Berthe, m'annonçant qu'elle venait de quitter Bubu et qu'elle travaillait depuis la veille. Je vais à son rendez-vous. Lasse d'être battue, après trois ans de trottoir, ayant souffert de n'être pas née pour ce métier-là, elle avait tout lâché. Je me suis occupé d'elle et j'ai trouvé quelques amis qui ont bien voulu m'aider. Il n'y avait qu'une solution pour elle : quitter Paris parce que Bubu l'aurait tuée si elle n'avait pas voulu recommencer. Nous lui avons payé le voyage de Marseille où elle avait quelqu'un à qui elle tenait un peu. Elle est partie, espérant d'ailleurs trouver du travail. Elle m'écrit souvent. N'a encore rien trouvé, va être obligée de recommencer, parle d'aller à Toulon où il y a des officiers de marine qui... Enfin elle est une femme libre, je ne sais pas ce qu'elle fera, mais l'essentiel c'est que Bubu ne la retrouvera pas. J'aurais voulu la faire aller à Bruxelles et demander de lui trouver de l'ouvrage, (elle est fleuriste). Très gentille et douce, extrêmement bien élevée, bons sentiments, et ayant l'envie de rentrer dans la vie commune.

Garde ça pour toi : le chapitre de l'église est vrai. Il y avait trois ans qu'elle n'avait pas mis le pied dans une église ; le trottoir la nuit de la mort de son père est vrai aussi. Plus étonnant : le dernier chapitre est vrai. La lettre est vraie !!!... D'ailleurs tout le détail de Berthe et Bubu est

rigoureusement exact, Blanche aussi est vraie. Le grand Jules, lui, n'existe pas.

Elle a acheté mon livre à Marseille. Je ne lui en avais parlé qu'au moment de son départ et je voulais le lui envoyer. Elle l'a acheté ! Elle m'a écrit que c'était bien vrai, tout lui était revenu, qu'elle avait eu bien de la peine et qu'elle avait pleuré surtout quand je dis que son père était peintre et qu'il est mort des coliques de plomb.

Le plus extraordinaire est ceci : Je l'ai fait connaître à la petite Marie. Voilà mes deux petites bonnes femmes qui du premier coup se mettent à s'aimer. Marie lui sautait au cou en disant : Je vous aime de tout mon cœur! Elle montait sur le marchepied au moment du départ du train pour l'embrasser encore. Et quand nous revenions elle disait en pleurant : Mon Dieu ! la voilà sauvée ! Et ses larmes à toutes les lettres quand la pauvre gosse Berthe m'écrit qu'elle ne peut pas trouver d'ouvrage ! Elles s'écrivent.

La vente, je n'en ai pas de nouvelles depuis plus de 15 jours. Natanson m'a dit que ça allait gentiment, et qu'il y avait 99 chances ½ % pour qu'on en tire une nouvelle édition, c'est-à-dire 500, de 1500 à 2000. J'ai eu de vagues compte-rendus dans les journaux, assez aimables mais bébêtes.

. . . .

LXVIII

29 avril.

Mon ami bien aimé, il faut me pardonner bien des choses parce que je suis malade et que les circonstances s'embrouillent autour de moi. Il y a bien du nouveau depuis que je t'ai écrit, mais je suis de ces pauvres bougres à qui le bonheur se compte ou tout au moins pour lesquels il y a des complications autour des plus simples espérances. Ma chère petite Marie et moi nous nous aimons, nous nous le sommes dit et il nous semble dans la vie que nous passer l'un de l'autre serait de la folie. Elle a dû partir à Lyon, voici déjà quatre semaines et, par une de ces chances dont j'ai le secret, aussitôt arrivée, voici qu'elle tombait si malade que pendant trois semaines elle ne pouvait pas m'écrire et que je n'avais d'elle que de vagues nouvelles que m'envoyait la bonne femme chez qui elle est, laquelle sait à peine écrire. J'ai connu toutes les misères de l'attente, ce piétinement sur place et ces douleurs terribles alors qu'on pleure d'avance ceux qu'on aime. Et depuis huit jours qu'on m'a écrit qu'elle allait mieux, je ne sais quels événements se passent qui me poussent en avant, qui l'empêchent de m'écrire et qui m'assomment au point que je ne sais plus penser. Je suis vieux, courbé de douleur et je n'ose regarder trop loin

dans la vie, tant j'y vois d'éternelle horreur. J'ai l'air bien romantique dans mes phrases, mais je suis bien las, positivement, sèchement las.

J'ai reçu " la Planète ", je l'ai lue, je l'ai trouvée belle, mais je suis trop malade pour sentir une chose et il vaut mieux que je ne t'en parle pas maintenant parce que je ne puis plus recevoir les bonnes bouffées d'air des plus beaux printemps. Quelque jour je guérirai, je renaîtrai au monde où tu vis et, soit que le bonheur m'arrive, soit que j'aie secoué tous les poids qui m'écrasent, alors je pourrai te goûter et je te parlerai bien longuement, bien longuement de ton livre et de ton cœur. Ne m'en veuille pas. Je puis avoir des nouvelles demain, ressusciter instantanément. Je t'écrirai tout aussitôt.

Pour le moment j'ai besoin de bonnes paroles. Il faut que je sente que mes amis m'aiment et sont tristes avec moi. Panse mon pauvre cœur malade, écris-moi vite, dis-toi que je t'aime et que je pense à toi parmi toutes mes peines. Embrasse tous les tiens. Je t'embrasse. Louis.

LXIX

30 mai 1901.

Mon ami bien aimé, je ne t'ai pas écrit depuis longtemps parce que j'ai eu des aventures puis, des

ennuis, et enfin j'attendais la suite pour te mettre au courant et ne pas t'écrire une lettre te racontant des histoires qui n'eussent plus été vraies le lendemain. Sache donc que j'ai été collé huit jours exactement et que je suis maintenant libre encore, et cette fois-ci pour longtemps. Mon ami qui était avec Marie avant moi est venu me voir et m'a raconté des choses extraordinaires, preuves en main, l'a reprise et nous sommes restés excellents amis, lui et moi, ou plutôt, c'est depuis ce temps-là que je me sens pour lui une forte amitié, comme pour quelqu'un qui vous a sauvé la vie. Je marchais, jusqu'au mariage, j'avais déjà fait la demande au grand-père qui, paraît-il, s'y opposait, puis à la mère, qui allait consentir avec quel bonheur ! et je n'attendais plus que la réponse de celle-ci pour initier ma famille. J'ai été la victime d'une femme d'ailleurs extrêmement intelligente, très fine, très femme, mais menteuse par hystérie, maladivement menteuse. Oh ! les petits yeux de quatre ans où l'on voit jusqu'au fond du cœur, les témoignages d'amour, le don de soi-même ! Je suis très documenté là-dessus. J'ai classé, numéroté, épinglé mes documents et maintenant que, dégagé de tout, je suis célibataire à nouveau, je me sens plein de force pour la vie à venir, avec du Nietzsche dans mon sac et tout mon tonnerre de Dieu de volonté. Car j'ai bien de la volonté, c'est même un jour sous lequel tu ne me connais pas.

Je ne puis pas te raconter toutes les histoires, c'est très compliqué. Il faudrait que je te montre mon dossier. Des choses comme ceci : Marie tenant la main de sa mère qui ne sait pas écrire pour me faire écrire des lettres disant qu'elle était malade et ne pouvait pas m'écrire. Il y a même une lettre où il y a : 1° le mot de la mère, 2° un mot de Marie : " Cher bien aimé, je suis au lit... une soif ardente me consume... je t'aime, je t'aime..." Cela avait pour but d'abord de gagner du temps et vers la fin de m'affoler. Joins à cela, pour la femme qui commettait ces actions, une grande générosité du cœur, un extraordinaire mépris de l'argent, des yeux merveilleux d'innocence et de cœur. J'en tire cette conclusion, qui est aussi celle de mon ami, que j'ai eu affaire à une hystérique sans continuité morale. Et les intrigues, les cocufications qu'elle lui a fait subir ! Il m'a montré des lettres étonnantes.

Je quitte cette histoire pour te parler de " la Planète " que j'ai lue et relue et que tous ceux que je connais ont trouvé très bien. C'est étonnant : Tu sais faire le vers plein, solide, et tu sais faire la strophe. Comme métier, comme langue, c'est très beau. Pour le reste, tu sais que je l'aime de tout mon cœur, tes beaux départs, tes voluptés, tes extases, ce qui est toi, mon cher ami Henri dont le cœur m'est si cher. Et ce que je te disais du vers et de la strophe s'applique au poème entier qui est

bien un tout. J'aime beaucoup ce livre et je l'aime surtout, te connaissant, parce que maintenant que tu as cette forme solide, tu peux aller, et je sais tout ce que tu vas faire. Je t'écris à la hâte, je n'ai pas le temps de trouver une phrase définitive pour te parler de ton livre avec grande précision comme je le voudrais. Mais je te répète que je l'aime beaucoup.

Ton article de " l'Idée libre " sur " Bubu " m'a fait un grand plaisir. Mais je te l'ai déjà dit tu me vois trop comme un homme sensible et pas assez comme un homme fort. Mes amis d'ici qui me voient tous les jours savent que je suis un homme fort, avec de la résistance et du courage et que j'ai des volontés furieuses. Il faut que tu le saches aussi, et que je ne suis pas qu'un bon type, mais aussi que je puis commettre des actes de sombre crapulerie, à froid, parce que je l'ai décidé. Et je suis peut-être plus près de Nietzsche que de Dostoievsky. Ne crois pas que je fasse du chichi, en ce moment, je n'ai jamais dit si vrai.

. . . .

LXX

30 janvier 1902.

. . . .

Je passe à d'autres choses.

Le cœur va admirablement bien. Depuis six

mois je n'ai pas cessé d'être dans un état de joie insolente. Je me sens fort, courageux, maître de moi-même. Et les vieilles sentimentalités qui débordaient dans mes lettres sont mortes à tout jamais. Je suis aimé d'ailleurs par une excellente femme, riche, bonne, pleine de qualités et qui me porte la tendresse la plus intelligente et la plus délicate. J'ai pour elle une grande affection, une grande estime, mais pas d'amour pour le moment. Je crois d'ailleurs que je n'en aurai jamais plus. Vraiment.

Côté tête. Je viens de terminer un roman qui s'appelle " Le Père Perdrix ". C'est l'histoire d'un vieux pauvre, en province, et je pense qu'il te plaira. Il doit paraître en avril à la " Grande Revue " et ensuite il sera édité à la " Revue Blanche ". Je ne sais pas s'il vaudra mieux le faire paraître en juin ou en octobre. Je me suis mis depuis huit jours à un autre roman que je te raconterai prochainement. J'en ai au moins pour un an.

Mon vieil Henri, voilà les nouvelles importantes de ma vie. Si j'ai des ors et si un peu de liberté les accompagne : à Bruxelles ! à Bruxelles ! Je te ferai prendre des cuites et je te ramènerai le soir tout branlant à Miette : Le voilà votre époux! Il est propre ! Je rassemblerai tes deux fils, je leur tiendrai un discours : Voilà, mes enfants, à quoi conduit l'abus des boissons alcooliques. On com-

mence par boire un verre, on finit par tuer sa femme et ses petits enfants.

. . . .

LXXI

12-8-03.

Mon vieux,

Je serai à Bruxelles samedi matin 15 août et, quant aux excuses, je t'en ferai tant qu'il faudra bien que tu pardonnes à ma répugnante paresse. Je profite d'un train de plaisir. Durée 4 jours. J'arriverai vers 5 h., mais le temps de prendre une petite cuite, je serai chez toi vers 9 h. Je serai avec un ami qui s'appelle Iehl et dont je crois t'avoir parlé et comme je l'aime beaucoup c'est une raison pour que tu l'aimes.

Nous voudrions aller à Rotterdam ou quelque part, samedi soir, parce que Iehl retourne à Paris dimanche soir. Moi, j'ai rendez-vous à Anvers avec Elskamp lundi matin.

Une peur m'a pris : seras-tu à Bruxelles ! Vite, une réponse. Il faut aussi qu'enfin je voie Toisoul.

A propos, ton père a-t-il reçu " La Bonne Madeleine " et " Le Père Perdrix " que je lui ai envoyés ? Je serai bien content de voir tous les tiens.

Embrasse Miette et mes neveux pour moi. Et réponse par retour du courrier. Je t'embrasse

Louis.

J'habite maintenant (depuis 8 jours) 5, Quai d'Anjou, 5.

LXXII

Jeudi 7 mars 1907.

Mon bien cher ami, comme j'ai pensé à toi pendant la traversée et je t'assure que j'ai suivi chaque jour le chemin du bateau en pensant : Encore trois jours, puis deux jours... J'en veux encore au vent. Je te trouve heureux malgré tout d'être en pleine aventure et quand je compare ta vie à la mienne je me désole bien davantage de me voir ici " casé ", assis, sans que rien ne m'arrive qui vaille la peine que j'en souffre ou que je m'en réjouisse. Pense à moi, rappelle-toi que rien n'est mort de notre vieille amitié et qu'en plus de ceux qui sont les tiens un homme t'aime pour la qualité de ta vie, pour la chaleur de ton âme et pour l'angoisse et la beauté que tu as su mettre dans ta destinée. Je t'embrasse, mon vieux frère.

Louis.

LXXIII

17 mai 07.

Mon bien cher ami, c'est pour avoir voulu trop faire que je n'ai rien fait. Je pensais t'écrire une

longue lettre, et puis les ennuis, les chagrins, le travail ne m'en ont pas laissé le temps. J'ai perdu mon père. Il est mort le lundi de Pâques, à dix heures du soir, dans son lit, sans avoir été malade. Il a quitté pour jamais sa petite maison de Cérilly qu'il avait acquise par son travail. Il la trouvait si belle, et il avait si bien atteint le but qu'il s'était proposé pendant sa vie entière que je me console à la pensée que ses dernières années ont été heureuses. Il est mort à 67 ans, avant d'avoir connu les infirmités de la vieillesse.

Non, mon bon vieux, je ne puis aller chez Berlitz. Je ne sais pas lutter comme toi, l'Amérique ne me plairait que si j'allais y faire un voyage d'agrément. J'ai déjà si peu de courage en France. Je t'embrasse

Louis.

LXXIV

15 juin 1907.

Cher Henri, je t'ai écrit il y a quelque temps à New-York, mais le vent te pousse bien plus vite que nos lettres, mon cher vieux. Je te disais que je viens de perdre mon père (il y a deux mois et demi déjà), que je n'irai pas en Amérique parce que je possède à Paris des pantoufles très chaudes auxquelles je suis habitué, mais surtout parce que je ne veux pas trop m'éloigner de ma mère.

Comme je suis heureux, mon cher ami, du ton de cette carte que tu m'as envoyée ! Où en es-tu maintenant ? Comment ça va-t-il chez Berlitz ? Quand vas-tu pouvoir me faire des rentes ? Tu m'avais dit qu'en automne Miette et tes enfants iraient te rejoindre. Quand je pense à toi j'appelle l'Europe " notre vieille Europe " et je la trouve bien en retard et d'une autre époque. Courage, vieux frère ! Je finirai bien par aller te rejoindre. Je t'embrasse bien fort.

Louis.

Ecris-moi de longues lettres, toi qui as quelque chose à dire.

LA NOUVELLE SORBONNE

Il faut du livre d'Agathon [1] estimer distinctement deux choses : lui-même et son succès.

C'est un livre de bonne tenue et de bon goût. La qualité de la culture, l'élévation d'une polémique précise et juste, qui sait demeurer dans les idées, porter sur l' " esprit " et dédaigner, avec l'agréable anecdote, cette grenaille piquante et menue de la discussion courante, tout cela rend les auteurs parfaitement sympathiques : l'argument *ad hominem* est remplacé excellemment par un argument *ex homine*, l'argument qui montre dans l'auteur un honnête homme, une intelligence ordonnée, souple, raisonneuse ingénieusement et sans pointe ; celui-ci paraît en terminant dire à la Sorbonne nouvelle : Voilà ce que je suis devenu

[1] *L'esprit de la Nouvelle Sorbonne*, par Agathon (Mercure de France). En regard de l'article que voici, nos lecteurs nous sauront gré sans doute de leur présenter (voir plus loin la *Note*) quelques passages particulièrement significatifs du livre d'Agathon. La question ou plutôt les questions qu'il soulève méritent qu'on s'y attarde. Nous reviendrons sans doute encore et sur ce livre et sur les articles qu'il a provoqués, en particulier sur celui de M. Faguet (*Revue des Deux Mondes*, du 1er avril). (N. d. l. R.)

sans vous, hors de vous, contre vous ; faites votre examen de conscience et réfléchissez.

Et si la Sorbonne réfléchit, comme elle a commencé à le faire, le livre d'Agathon ne lui fournira-t-il pas des occasions de contentement autant au moins que de remords ?

Le postulat continuel du livre est que l'influence de la Sorbonne, l'esprit de la Sorbonne, l'enseignement des maîtres, les méthodes de travail qu'ils imposent, les idées personnelles qu'ils proposent, ont dans l'existence d'un étudiant une importance décisive, que d'eux dépendent une formation intellectuelle et morale. A qui le fera-t-on croire ? Un esprit vif et curieux, à vingt ans, se nourrit vingt fois plus de lectures que d'enseignement. Et il ne voit point dans une Sorbonne quelconque le centre de sa vie. Agathon le prouve par son exemple, dément par cet exemple même une partie de ce qu'il affirme.

Le meilleur état pour un jeune esprit est, je crois, de posséder des maîtres dont à la fois il puisse tirer parti et voir les lacunes ou les limites. Il faut que sa nourrice lui fournisse aussi des raisons pour la battre. Dans la mesure où l'originalité s'apprend, en voilà la meilleure source. L'âme d'une génération se fait toujours à l'aide de quelqu'un et contre quelqu'un. Il est intéressant et point mauvais du tout que les mêmes maîtres rendent ce double service.

Ce qui toucherait au ridicule, quoiqu'en paraisse penser Agathon, ce serait une Sorbonne qui se donnerait pour mission expresse de fabriquer une élite. Élite de quoi ? Élite de qui ? Pas d'écrivains, je pense. Il n'existe heureusement pas d'Ecole des Beaux-Arts ou d'Ecole de Rome où l'on apprenne à écrire, comme, en ces lieux, à peindre. Une élite de lecteurs alors, des gens de tact et de goût ? Soit, mais cette élite d'honnêtes gens sera-t-elle, elle aussi, autre chose qu'une moyenne ? Etait-ce la peine qu'Agathon reprochât aux méthodes nouvelles d'apporter " de l'assurance aux travailleurs ordinaires " ? Un enseignement, quel qu'il soit, porte-t-il sur d'autres, et n'échappe-t-on pas à un enseignement dans la mesure même où l'on échappe à l'ordinaire ?

Agathon cite avec scandale cette réponse d'un professeur à un étudiant qui lui proposait un mémoire sur quelque point de l'éthique de Spinoza : " Soit, mais surtout, pas d'interprétation. " Ce professeur pensait et parlait bien, qui tenait à ce qu'avant d'interpréter Spinoza son élève comprît d'abord avec précision quelques textes de l'*Ethique*. Villemessant prit un jour un ramoneur dans la rue, le mit à une table et lui dit : Fais ton article ! Le Savoyard fit son article. Il aurait pu lui ordonner avec le même succès : Interprète Spinoza ! C'est l'enfance de l'art que d'interpréter Spinoza. Il est plus délicat de l'entendre, et la

Sorbonne a pour tâche ingrate et utile d'y habituer un esprit.

On dirait à lire Agathon que faire faire six mois de bibliographie, de mise en fiches, à des étudiants, c'est " risquer d'étouffer à jamais leur individualité et cette faculté d'enthousiasme que devrait entretenir chez eux le contact des chefs-d'œuvre. " Il faut croire alors tout cela bien fragile. La fréquentation et la lecture des chefs-d'œuvre leur est-elle interdite ? Plût à Dieu même qu'elle le leur fût et que Virgile m'eût été au lycée une lecture défendue ! Ils ne les en aimeraient que mieux, au cas où ils seraient dignes de les aimer. Est-il si désirable, le professeur qui s'interpose entre un chef-d'œuvre et vous ? Nous avons tous souvenir de ceux-là qui autrefois éclaboussaient de leurs admirations rebattues les pages des classiques. Vallès a imprimé la silhouette de ce cuistre, Charles Nisard, son professeur de rhétorique à Charlemagne, qui glapissait en classe : " A genoux, Messieurs, devant le divin Racine ! " Un jour, un nouveau s'agenouilla...

J'écris ces notes pour une revue de littérature. Franchement les littérateurs, les jeunes écrivains qui cherchent de la vérité ou qui trouvent du nouveau, doivent-ils condamner une Sorbonne qui ne se mêle plus de régenter le goût ? Quelque chose au moins en a été nettoyé : le style académique d'autrefois, tout cela dont Baudelaire voulait

faire la somme en un article dont malheureusement nous n'avons que des notes, sur Villemain "Thersite de la littérature." On se lamente à propos des thèses de doctorat. Il est nécessaire que neuf sur dix soient médiocres. Tout ce que peut faire la Sorbonne, c'est tolérer tel genre de médiocrité et décourager tel autre. Or il faut préférer des thèses médiocres et utiles à des thèses médiocres et inutiles. Elles valent mieux lorsqu'elles vident une boîte de fiches que lorsqu'elles dévident la bobine des généralités prévues. Un beau livre, une culture complète et harmonieuse, demeureront toujours des exceptions. Le métier de professeur est d'en construire les bases : que des puissances plus aériennes en viennent ciseler la flèche !

Cette Sorbonne est la conclusion nécessaire d'un mouvement qui date de loin ; elle réagit — et le pourrait-elle sans excès ? — contre une vieille Sorbonne médiocre et vermoulue, et de celle-là la littérature put se plaindre à meilleur droit que de l'actuelle. Une revue faisait le mois dernier une enquête sur Vielé-Griffin : rapprochez de la réponse ouverte et cordiale de M. Lanson la réponse du représentant de l'ancienne culture, M. Faguet.

Au fond il y a là un antagonisme nécessaire et intéressant entre l'enseignement secondaire, demeuré humaniste, et dont c'est le rôle, — et l'enseignement supérieur spécialisé. Les voilà en bataille, c'est très bien, on ne s'affirme que contre

quelqu'un. Mais c'est une plaisanterie que de nous montrer ces réformes instituées par une petite oligarchie, de nous parler des " réformateurs triomphants de la Sorbonne nouvelle. " Comment MM. Durkheim, Lanson et Seignobos auraient-ils eu le pouvoir d'imposer des méthodes à des collègues qui ne les eussent pas trouvées bonnes ? Dans l'enseignement supérieur, chacun est maître chez soi, dispose ses leçons comme il veut, fait passer les examens et joue avec les programmes comme il l'entend. On ne voit pas du tout ces trois mousquetaires partant à la conquête d'un enseignement supérieur passif et obéissant. C'est une Sorbonne esclave, un étudiant esclave, que forge complaisamment et imaginairement Agathon.

Et puis est-il toujours bien renseigné ? Personne ne lui a-t-il appris que les diverses agrégations, c'est-à-dire la principale épreuve préparée en Sorbonne, sont des examens de culture générale ? Les rapports même qu'il cite témoignent d'exigences de cet ordre dans les jurys. Mémoires, fiches, bibliographie, (tout ce qu'il exorcise comme usurpateur) sont à la Sorbonne besogne liminaire. On les met de côté à l'agrégation, on les retrouve quand on prépare sa thèse, quand on est capable d'en disposer non plus servilement, mais en maître (ou quand on est censé l'être et tout programme d'éducation ne porte-t-il pas précisément sur ce " censé ", sur un idéal par rares intermittences réalisé).

Ce que je ne puis pardonner au livre d'Agathon c'est le pullulement de sottises qu'il a provoqué dans la presse quotidienne. Je me méfie des gens qui lui font son succès. Agathon nomme ses adversaires, MM. Durkheim, Lanson et Seignobos. Il s'attaque à leur œuvre. C'est que leur œuvre existe. Elle a fourni des preuves, fait son chemin, avec son bon et son mauvais elle circule, elle représente plus qu'un travail positif, un esprit nouveau dont la force se mesure un peu aux résistances qu'il fait naître. Agathon pourrait-il donner des noms, citer des œuvres, qui représenteraient selon lui la vraie Sorbonne, la vraie culture ? Il mentionne M. Bédier et Bergson parce que MM. Bédier et Bergson sont du Collège de France. Il a bien garde de dire qu'il y a quelques mois la Sorbonne appelait dans une de ses chaires principales M. Strowski au moment où l'Académie Française lui décernait le prix Gobert : ce prix doit aller, comme on sait, au " morceau le plus éloquent sur l'histoire de France," (termes d'espèce assez antiseignobovine). Pourquoi affirmer alors que la culture française ne se maintient que dans " quelques cours sournoisement décriés ? "

Une remarque. Il est divertissant que les deux ennemis de la culture sorbonique qui ont écrit ce livre aient cru, en le nom d'Agathon, choisir " pour masque le nom d'un jeune et téméraire disciple de Socrate. " L'Agathon du *Banquet* est un aimable

rhéteur, élève des Sophistes, peseur de syllabes et arrondisseur de phrases, que Socrate n'eut point pour disciple, mais pour amphitryon. Socrate à la table d'Agathon, c'est, avec l'urbanité en plus, Malherbe à la table de Desportes. Platon voulait personnifier en Agathon une culture verbeuse et vide, des habitudes exagérées de bien dire chez un homme trop bien élevé, cela qui ne ressemble pas mal à l'éducation que donnent les Pères. Un démiurge assez justement ironique a guidé ici, dans leur choix, les deux auteurs...

ALBERT THIBAUDET.

PETITS DIALOGUES GRASSOIS

(fin)

IV

POUR DÉJEUNER

*Se nourrir n'est rien. Avec de la patience et de la bonne volonté, on y arrive partout, même au Pré-du-Lac. Mais donner un déjeuner, c'est tout autre chose. Depuis huit jours, M. et madame de Chatel se sont assuré l'acceptation de madame Silvy et du docteur Rouvière qu'ils se font une fête d'avoir à leur table. Depuis huit jours, ils ont pris, auprès de divers fournisseurs, les précautions les plus minutieuses. Chaque détail du service, chaque objet de l'alimentation ont été la matière d'une révision attentive. Les postes, le télégraphe et le téléphone ont joué sans cesse entre l'*Ermitage *et les divers fournisseurs de la ville. De part et d'autre, on a échangé les promesses les plus solennelles.*

Néanmoins, au dernier moment, M. de Chatel n'est pas encore tout à fait rassuré. M. Gentil, boucher du Bar, est fort exact d'habitude, mais incapable de résister à une œillade de jolie fille. Ne suffirait-il pas d'une galante rencontre dans les collines pour qu'il oubliât les cervelles de veau, l'écervelé : ce qui ne serait rien d'ailleurs. Mais comme le service du pain est la plus épineuse de toutes les intendances, ce don Juan a aussi été chargé d'apporter deux miches de renfort. S'il ne vient pas, qui sait quels désastres ! Et s'il prenait au

petit Nègre une attaque d'épilepsie, quel retard soudain pour les œufs, le pain parisien venu par l'omnibus, et tant d'autres utiles condiments !

*Le beau temps semble se railler de ses inquiétudes. Il fait, sur la terrasse de l'*Ermitage, *le ciel le plus caressant, la lumière la plus subtile, l'air le plus tiède... C'est dimanche, l'idéal dimanche méridional. Tous les gens qu'on voit, tous ceux qu'on verra ont leurs beaux habits bien nets, leur figure fraîche et avenante. Si la semaine grassoise est la semaine de l'optimisme, le dimanche grassois est le jour du bonheur.*

Pour le moment d'ailleurs, ce n'est pas dans ce décor splendide que se passe la scène, mais, exactement, dans la cave, ou plutôt en cette sorte de trou de sable pour insecte-monstre, de silo obscur que l'imagination débridée de madame Bellandou appelle une cave. C'est là que, depuis des mois, Maurice distrait de chaque envoi de M. Nègre deux ou trois bouteilles, qu'il fait vieillir. Chacune est pieusement étiquetée d'un petit morceau de papier gommé (extrait d'une bande de timbres-poste), et sur lequel est inscrite la date de sa mise en cave. La plus ancienne de ces bouteilles a donc au plus seize semaines, mais les araignées et la poussière se sont chargées de faire, même aux plus récentes, un manteau vénérable.

Monsieur de Chatel, *posant son bougeoir à terre et croisant les bras d'un air terrible.* — Ainsi, Maurice, vous me cachiez cette provision ?... Et vous nous auriez laissé boire, tout à l'heure, froidement, du vin de ce matin ?...

Maurice, *qui pleurerait de déception.* — C'était bien la peine de faire un effort pareil... de joindre, dans votre intérêt, l'hypocrisie au vol... Et moi qui rêvais vous

réserver, dans dix ans, le coup de théâtre d'une cave merveilleuse !

MONSIEUR DE CHATEL. — Dans dix ans, nous serons peut-être conservateurs de musée ou colons dans une île du Pacifique, et ce vin serait certainement si dépouillé qu'il n'aurait plus qu'un goût prononcé d'eau claire. (*Il saisit une bouteille, l'examine*). Mais, c'est un très vieux cru. Un flacon de novembre dernier !... Vous ne savez donc pas que le sable de madame Bellandou, cuit par le soleil de madame Bellandou, décuple l'effet des années. Vous le reconnaîtrez tout à l'heure.., Allons, ne pleurez plus, cachottier. Prenez, comme moi, trois de ces poudreuses bouteilles et remontons à l'air libre. (*Ils grimpent le minuscule escalier taillé dans le tuf, vont disposer leur fardeau sur la table du salon oriental du rez-de-chaussée où le couvert est mis et reviennent enfin sur la terrasse*). Là ! maintenant, je crois que tout ira à peu près, n'est-ce pas?

MAURICE. — Rassurez-vous. L'abondance ruisselle. Et puis, vous avez fait tellement de provisions, que même si la moitié manquait, il y aurait encore de quoi remplir douze personnes.

MONSIEUR DE CHATEL. — Dans ce pays invraisemblable, il faut s'attendre à tout. Que nous importe de recevoir des pots d'olives de dix provenances à la fois, si le pain manque ?

MAURICE. — Rien ne manquera, soyez tranquille.

MONSIEUR DE CHATEL. — Que fait ma femme ?

MAURICE. — Elle estime que sept jours sur huit suffisent à préparer un déjeûner et qu'il faut se reposer le huitième. Elle s'habille et elle a tout le temps d'être prête, d'ailleurs.

Monsieur de Chatel. — Et Natatoire ?... Vous comprenez, moi, je ne veux même pas m'enquérir de ce que fait cette stupide créature. Il est certaines occasions où, à sa seule rencontre, j'aurais envie de lui plonger la figure dans le fourneau.

Maurice. — Détestable cuisine !

Monsieur de Chatel. — Que vous êtes calme, ce matin !

Maurice. — C'est qu'il y a huit jours que je m'énerve. Aujourd'hui, l'épuisement et la résignation me tiennent lieu de tranquillité. Et puis, je ne vous cache pas que le moindre bouleversement compromettrait l'équilibre moral nécessaire à la compréhension de ce repas... goûteux... comme ils disent ici. On déjeûnera donc dans le salon du rez-de-chaussée, toutes portes ouvertes. J'ai fait un chemin de table de lierre et de violettes.

Et puis, même en supposant les pires déceptions, il nous restera toujours, outre le civet auquel Natatoire donne ses soins et tous les aromates de montagnes, ce jambon fumé de M. Manou, que je m'en fus chercher hier soir moi-même et qu'on mangera en respirant les odeurs de votre cher néflier du Japon invisible.

Monsieur de Chatel. — Trève de lyrisme, mon cher Maurice ! soyons tout à la vie pratique et voyons plutôt ce que nous veut ce brave petit cochon, rose comme la cuisse d'une nymphe de Boucher et vif comme une anguille inquiète. Petit cochon rose, est-ce que, craignant que nous ne manquions de charcuterie, tu t'offres de toi-même ?

Le Cochon Rose, (*furieux grognements négatifs et reniflements véhéments du sol de l'aire.* — Meuh... meuh !... mm...

MONSIEUR DE CHATEL. — Ou bien, tu nous cherches des truffes ?...

MONSIEUR GUIZOL PÈRE, *sortant de chez lui, net, bien rasé, propre et frais comme un vieux meuble hollandais mille fois lavé.* — C'est encore Barnabé qui est sorti de sa boîte.

MONSIEUR DE CHATEL. — Votre pensionnaire est fatigué du régime ?

MONSIEUR GUIZOL PÈRE. — Eh ! que voulez-vous ? C'est comme ça... les cochons, ça vous a une nature inquiète.

Surviennent M. et Madame Guizol, pour aider le pater-familias à traquer le fuyard. Lorsqu'ils y sont parvenus, les trois fermiers restent là, heureux de bavarder.

MADAME GUIZOL. — Et autrement, monsieur de Chatel, il paraît que vous préparez un fin repas... Ça sent bon, par ici !... C'est plaisir que de voir arranger ces petites fêtes. Et vous savez, si toutefois vous aviez besoin de nous, il ne faudrait pas vous gêner... Nous sommes vôtres de grand cœur.

MONSIEUR DE CHATEL. — J'aurai recours à vous avec reconnaissance, chère madame Guizol ; mais, pour le moment, nous regorgeons.

MADAME GUIZOL. — On dit ça... et puis, à la dernière minute, on n'est pas fâché d'ajouter à son menu une tourte aux anchois ou un beau *fassoun* bien dodu, rond comme un pigeon.

MONSIEUR DE CHATEL. — Qu'est-ce que c'est qu'un *fassoun ?*

MONSIEUR GUIZOL. — Péchère ! Vous ne savez pas !

Mais c'est une espèce de friandise nationale. Censément ce serait une feuille de chou roulée comme un cigare. Mais, dedans, on y met tellement de farce que ça se gonfle et que ça devient comme une boule. Les pauvres gens, ils y fourrent du riz, de la mie de pain et des rognures de lard; mais quand on peut y ajouter du hachis de gibier et que ça marine depuis deux heures dans de la sauce au beurre et à l'huile... alors oui, c'est bon !... Les nôtres, aujourd'hui, ils sont faits avec du lièvre... Si vous en vouliez...

MONSIEUR DE CHATEL. — Merci mille fois, monsieur Guizol, mais nous avons plus que nous ne pourrons manger en huit jours.

MADAME GUIZOL. — Aussi, vous faites bien les choses !... De ce repas, tout le monde en parle, dans les collines ; et il ne faudrait pas vous étonner si vous receviez des propositions.

MONSIEUR DE CHATEL. — Des propositions ?...

MONSIEUR GUIZOL PÈRE. — Oui, des gens qui vous apporteront de bonnes choses.

MONSIEUR DE CHATEL. — Mais je n'ai rien demandé à personne.

MONSIEUR GUIZOL. — Bien sûr, mais ils viennent quand même. Ils aiment à rendre service.

A ce moment même paraît madame Cresp-Pois-Rouge, plus découragée, plus épuisée, plus lamentable que jamais, son tablier replié sur des provisions qu'on ne voit pas.

MADAME CRESP-POIS-ROUGE. — J'ai de belles bern...

MONSIEUR DE CHATEL. — Je sais, vous avez de belles

bernissottes. Voici deux francs. Allez porter vos figues à Natatoire.

MADAME CRESP-POIS-ROUGE. — Mais j'ai aussi une petite botte de thym. Si jamais vous aviez un civet à préparer, pour votre déjeuner...

MONSIEUR DE CHATEL. — Cette femme cache une insondable astuce. Mais, chère madame Cresp-Pois-Rouge, mon civet est en train de mariner dans déjà douze espèces d'herbes.

MADAME CRESP-POIS-ROUGE. — Mais le thym, ça n'est jamais perdu.

MONSIEUR DE CHATEL. — Bon, voici cinquante centimes ! Vous porterez aussi le thym.

A peine madame Cresp-Pois-Rouge a-t-elle tourné le coin de la maison, pour rejoindre la cuisine, que, de l'autre côté de la scène, débouche madame Fouque, la riche, la scandaleuse madame Fouque, à la tête de chouette grasse. Elle porte sous le bras un gros panier pour faire le marché.

MADAME FOUQUE. — Eh ! bonjour, monsieur de Chatel, j'ai appris par le facteur que vous prépariez un petit déjeûner pour recevoir le docteur Rouvière et madame Silvy... Alors, j'ai pensé vous faire plaisir, en voisine, en vous portant différentes petites choses.

MONSIEUR DE CHATEL. — Madame Fouque, j'ai déjà compté quatorze plats pour ce tout petit déjeûner.

MADAME FOUQUE. — Oui, mais je sais que le docteur, il est très friand du lièvre et le préfère surtout en pâté. Alors, je vous en ai porté une petite terrine.

MONSIEUR DE CHATEL. — J'en ai déjà acheté une à M. Manou.

Madame Fouque. — Je vais vous dire : le pâté de M. Manou est fait aves des bêtes du bas de la colline. Ce n'est pas mauvais, je ne vous dis pas, c'est même très bien cuisiné, mais ça n'a point le montant, l'arôme, le relief de celui qu'on obtient avec des lièvres tués sur les sommets de nos montagnes, comme celui que je prépare, moi. Et je sais que le docteur Rouvière raffole de celui-là.

Monsieur de Chatel. — Tout de même, trois fois du lièvre !...

Monsieur Guizol Père. — Eh ! que voulez-vous ?... achetez-lui sa terrine. Ce sont les mœurs du pays. Il ne faut pas la froisser, cette dame : elle fait ça par gentillesse.

Madame Fouque. — Et comme je sais aussi que madame Silvy ferait deux lieues à pied, avec ses douleurs, pour manger des petites grives de buissons, je vous en ai fricoté six, toutes garnies, avec des feuilles parfumées, que c'est à s'en régaler rien qu'à les sentir. Natatoire n'aura qu'à leur présenter un air de feu, trois minutes seulement, et à les servir aussitôt.

Madame Guizol, *à M. de Chatel.* — Ah ! si madame Silvy les aime, vous ne pouvez pas les lui refuser.

Monsieur de Chatel. — Et que ferai-je de mon perdreau ?

Madame Fouque, *illuminée.* — Le perdreau ! Vous avez un perdreau ?... Mais vous les mettrez autour... Ça fait joli comme tout sur une table, et à manger ensemble, ces deux bêtes, c'est extraordinaire... On ne sait plus ce qu'on a dans la bouche.

Cependant, depuis quelques instants, on perçoit un certain bruit du côté de la cuisine. Mon Dieu ? serait-ce madame Cresp-Pois-Rouge qui ne parvient pas à s'entendre avec Natatoire ? Hélas ! pressentiment trop juste ! Car voici que se précipitent soudain sur la terrasse ces deux dames, dans le feu d'une discussion violente.

NATATOIRE, *brandissant une cuiller de bois.* — Je ne veux pas vous voir, moi, je ne vous connais pas !

MADAME CRESP-POIS-ROUGE. — Qu'est-ce qui vous prend, mademoiselle Natatoire ? Je croyais qu'on s'était remises, moi...

NATATOIRE. — Remises ? Moi, avec vous ? en voilà une bonne plaisanterie ! C'est une galéjade, dites ?

MADAME CRESP-POIS-ROUGE. — Mais on s'était touché la main.

NATATOIRE. — J'aurais dû y cracher dessus, votre main, hypocrite ! méchante femme ! quand vous m'avez juré que vous n'avez pas empoisonné mon puits... Quinze jours après, j'ai appris par la cousine de madame Ricco, qui vous a vue, que vous y aviez jeté une taupe morte.

MADAME CRESP-POIS-ROUGE, *suffoquée.* — Une taupe morte, mademoiselle ! Vous n'y pensez pas ? Où diable aurais-je pu trouver une taupe morte, moi qui ai toutes les peines du monde à récolter mes figues et mon thym ?

LE PETIT NÈGRE, *toujours plein d'à-propos, surgit sur la scène déjà si encombrée, avec un panier d'œufs et un grand pain doré magnifique. Il est toujours aussi péremptoire et susceptible.* — C'est le z'euf !

MADAME CRESP-POIS-ROUGE. — Je suis sûre que

c'est encore ce petit assassin qui nous a brouillées... (*Elle lui montre le poing.*)

LE PETIT NÈGRE, *que la fureur gagne.* — Répétez-le encore une fois, que je suis un assassin, vieille folle pourrie, vieille *tisique*, et je vous casse tous mes œufs sur la figure !

NATATOIRE, *chez qui la solidarité féminine devient plus forte que toute rancune.* — Pas avant d'avoir réglé notre petit compte de la semaine dernière. (*Elle agite sa cuiller de bois.*)

LE PETIT NÈGRE, *sur la défensive, un œuf à la main.* — Approchez-moi, seulement !...

Natatoire, nonobstant, se jette sur lui. Cela devient indescriptible, aussitôt. Car le petit Nègre envoie de toute la force de son juvénile bras, pareil déjà à une fronde, un œuf qui vient s'écrasser sur l'œil fatigué de madame Cresp-Pois-Rouge. Puis il donne un coup de pied dans le panier, dont le contenu roule de tous côtés, mais plutôt selon la pente du chemin, et il se sauve en brandissant triomphalement le beau pain au beurre, le pain parisien que M. de Chatel fait faire exprès pour lui dans la première boulangerie de Grasse, le pain qu'il réservait à ses invités. Tumulte inextricable. Madame Cresp-Pois-Rouge, exaspérée mais trop débile, se jette sur le fuyard, tombe à terre sur d'autres œufs, se ramasse et, découragée, finit par renoncer à toute lutte contre l'invicible gnôme.

MONSIEUR DE CHATEL. — Il y aura trois fois de lièvre, sept espèces d'olives, mais pas de pain.

MAURICE. — Aïe ! mon optimisme commence à pâlir...

MONSIEUR DE CHATEL, *soudain hors de lui et carrément injuste.* — Quant à vous, madame Cresp-Pois-Rouge, entendez-vous ?... vous me ferez le plaisir de ne plus jamais paraître devant moi.

MADAME CRESP-POIS-ROUGE, *essuyant sur son œil le jaune d'œuf.* — Mais qu'est-ce que j'y peux, à tout ça ?

MONSIEUR DE CHATEL. — Vous me portez malheur. Filez, madame Cresp-Pois-Rouge au nom absurde, voici trois francs pour votre œil, mais filez, que je ne vous revoie de ma vie !

Madame Cresp-Pois-Rouge, consciente du mauvais sort sur elle jeté et qu'elle communique si facilement aux autres, s'éloigne avec tristesse. Natatoire rejoint promptement une cuisine où tous les dangers menacent un lièvre en pleine effervescence parmi ses aromates et ses sauces. Débarrassée de ces protagonistes, l'action aura peut-être des chances de s'éclaircir.

MADAME FOUQUE. — Monsieur de Chatel, vous me faites peine. Je vais retourner à la maison et je vous rapporte du pain, pas de Paris naturellement, mais une bonne miche du pays.

MONSIEUR DE CHATEL. — Oh ! oui, madame Fouque, ne fût-ce qu'un croûton ! Je vous revends votre terrine et vos six grives de buissons pour un croûton de pain grassois.

MADAME FOUQUE. — Eh ! non, le pain sera en plus. Je vous laisse les grives et le pâté.

MONSIEUR DE CHATEL. — Merci, madame Fouque, vous êtes une incarnation de la Providence.

MADAME FOUQUE. — Vous êtes trop galant, monsieur

de Chatel. Je ne suis qu'une pauvre paysanne. (*Elle se retire.*)

Monsieur Guizol Père. — Eh ! que voulez-vous ? Cette madame Fouque, on en dit toujours le plus grand mal, et avec ça, il n'y a personne comme elle pour rendre service.

Monsieur de Chatel, *bas, à Maurice.* — Immangeable, n'est-ce pas, le pain provençal ?

Maurice, *de même.* — Avec de l'appétit, du courage, et des molaires bien construites, un honnête homme en vient toujours à bout.

Cesare Fanfulli, *le facteur, apparaît à son tour. Sa casquette et sa boîte à lettres lui donnent l'air d'un paisible fonctionnaire de l'Etat ; mais sa barbe hirsute, son sourire farouche dedans, son fusil en bandoulière, son carnier en font une sorte de brigand calabrais. Il extrait le courrier de sa boîte, cligne des yeux en le donnant à M. de Chatel, comme si c'était un jeu de cartes transparentes.*) Une lettre pour vous, monsieur de Chatel, une lettre, hé !

Monsieur de Chatel. — Merci, Fanfulli, merci.

Cesare Fanfulli, *nouveau clin d'œil accompagné de gestes de mystère.* — Ce n'est pas tout.

Monsieur de Chatel. — Qu'y a-t-il encore ? Des imprimés ?... Donnez vite, je n'ai pas le temps.

Cesare Fanfulli. — J'ai pensé à vous, hé ! pour le petit déjeûner... d'autant que si vous comptiez sur M. Gentil pour vos provisions de viande, vous auriez peut-être des déceptions. Je l'ai rencontré sur le chemin du canal, qui faisait la connaissance d'une petite bergère... Et vous comprenez, dans ce cas-là, les affaires, il ne s'en soucie pas beaucoup... J'ai donc bien fait de penser à

vous rapport au petit repas que vous offrez au docteur... Le docteur, vous comprenez, lorsque ma femme s'est pris la cheville sous la presse à copier, — un accident terrible ! — l'a remise complètement sur ses jambes en trois semaines, sans rien vouloir accepter comme rémunération... Alors, bien entendu, cet homme, le moins que je puisse, c'est de lui faire quelques gracieusetés de temps en temps. Aussi, ce matin, je me suis levé de meilleure heure et j'ai grimpé du côté de Saint-Vallier, avant de commencer ma tournée... Là, j'ai tué un petit lièvre, que je vous ai rapporté. (*Il sort l'animal en question de sa carnassière.*) Le docteur, il adore cette bête. En se pressant un peu, mademoiselle Natatoire aurait peut-être encore le temps, je ne dis pas de la mettre en civet, — il est un peu tard, — mais tout au moins de la préparer à la chasseur, vous savez. C'est fin, c'est gras, c'est fameux !

Sa langue, ses yeux, les plis de ses rides miment l'extase d'un gourmet plein de lièvre rôti.

MONSIEUR DE CHATEL. — Quatre fois du lièvre !

MONSIEUR GUIZOL PÈRE. — Eh ! que voulez-vous ? Tout le monde, dans la contrée, connaît les goûts du docteur. Ne dites rien à Fanfulli, ça lui ferait de la peine.

MONSIEUR DE CHATEL, *résigné.* — Je suis enchanté, Fanfulli, de pouvoir, grâce à vous, offrir du lièvre au docteur Rouvière. Je vous revaudrai ça.

Il prend l'animal des mains de Fanfulli et le transmet à Maurice qui va le porter dans quelque garde-manger. La scène se vide. Les voisins rentrent dans leur maison, et lorsque Maurice revient sur la terrasse, il n'y

retrouve plus même M. de Chatel, mais madame Fouque, de retour de sa ferme, avec un tout petit pain rond, pas bien cuit, blême, couvert de son sur les deux faces, provençal enfin. Il y a de quoi offrir à deux personnes sans appétit.

MADAME FOUQUE. — M. de Chatel n'est pas là ? Oh! ne le dérangez pas, puis !... Voilà le pain... j'espère qu'il est joli... On dirait tout à fait de votre pain de la capitale.

MAURICE, *courtois.* — On s'y tromperait.

MADAME FOUQUE. — Allons, adieu, monsieur Maurice, je m'en vais. Bon courage ! (*Elle s'éloigne.*)

MAURICE, *rentre au salon où il trouve M. de Chatel assis près de la table et rectifiant, d'un air désabusé, la position de quelques fourchettes.* — Voici le pain de madame Fouque.

MONSIEUR DE CHATEL, *reportant au ciel les yeux qu'il a d'abord jetés sur cet objet.* — Ils se croient toujours au siège de Paris.

UNE VOIX DU DEHORS. — Eh là ! nous ne voyons personne !

MONSIEUR DE CHATEL, *sortant avec Maurice.* — Me voici.

MADAME RÉVERTÉGAT, *car c'est elle. Elle n'est pas seule d'ailleurs. La fillette de madame Vezzian, jeune enfant triste aux pâles couleurs, l'accompagne et attend modestement son tour de parler et d'exister.* — C'est moi, monsieur de Chatel, moi, que vous m'avez fait venir pour du poisson... Je vous ai porté un petit poulpe, dans le cas où vous voudriez faire une soupe, deux truites du Loup, que vous ne trouverez rien de plus frais dans les filets des pêcheurs, et aussi une moitié de thon, avec quelques éperlans.

MONSIEUR DE CHATEL. — Rien que ça ?...

MADAME RÉVERTÉGAT. — Il ne faut pas se laisser mourir de faim... Quant au poisson, rien n'est si léger et si nourrissant en même temps...

MONSIEUR DE CHATEL. — Surtout le poulpe.

MADAME RÉVERTÉGAT, *qui ne relève pas l'allusion.* — ...et si nourrissant, pour un petit déjeûner bien soigné. A propos, j'ai appris que c'était pour M. le docteur Rouvière, ce repas. Ah ! monsieur de Chatel, ce docteur, quel homme !... Ce qu'il a fait de bien autour de lui !... Si j'avais le temps, je pourrais vous en raconter, jusqu'à midi et demi, des histoires sur lui... (*Se frappant le front, tout à coup, d'un air désespéré*). Bougre de volaille que je suis ! quand je pense que le pauvre aime tellement le lièvre, et que je n'aurais eu qu'un mot à dire à mon neveu, le petit Roustan qui est allé à la chasse avant-hier. Ah ! volaille, va ! j'oublierais ma chemise sur ma peau, péchère !

LA FILLE DE MADAME VEZZIAN, *d'une voix blanche et lente, un ton au-dessous de celui de madame Vezzian elle-même.* — Je ne l'ai pas oublié, moi.

MONSIEUR DE CHATEL, *sursautant.* — Allons, bon !

LA FILLE DE MADAME VEZZIAN. — J'apporte le muscat et les petits-fours, et aussi les bananes que vous avez commandées à maman. Seulement, comme j'étais pour monter, je me suis souvenu que le docteur Rouvière...

MONSIEUR DE CHATEL. — ...raffolait du lièvre ?

LA FILLE DE MADAME VEZZIAN. — Oui.

MONSIEUR DE CHATEL. — Et tu t'es dit, chère enfant: « Je vais lui en tuer un dans la rue Droite... » ?

LA FILLE DE MADAME VEZZIAN, *pâle sourire.* — Non.

Je vous en ai monté un pâté. Il l'aime surtout comme ça. (*Elle sort une terrine du filet qu'elle portait au bras.*) Ce n'est pas tout à fait le pâté du lièvre de montagne, mais c'est meilleur que celui de M. Manou.

MONSIEUR DE CHATEL, *écrasé.* — !...

LA FILLE DE MADAME VEZZIAN. — Vous n'êtes pas content ?..

MONSIEUR DE CHATEL. *hagard et contenu.* — Oh ! si, ma petite. Je suis dans une sorte de jubilation intérieure dont tu ne peux te faire une idée. (*Se précipitant vers la voiture du docteur qui débouche à cet instant sur la terrasse.*) Docteur ! docteur ! devinez ce qu'il y aura, à notre petit déjeûner, que vous aimez bien...

LE DOCTEUR ROUVIÈRE, *sautant du marchepied.* — Ah! tout ce vous que voudrez, cher ami, pourvu qu'il n'y ait pas de lièvre... en pâté ou en n'importe quoi... Voilà douze ans qu'on m'en offre partout, et vraiment, je n'en peux plus... Mais si vous aviez un simple et brave morceau de pain de Paris, comme celui que j'ai vu cet épileptique de petit Nègre jeter dans une fosse à fumier, en le croisant tout à l'heure, seulement un tout petit quignon de pain de Paris...

V

LES IDÉES DE MONSIEUR FOUCART

La boutique de M. Foucart, coiffeur place aux Aires. M. Foucart est un de ces personnages vénérables et prudents qui ont toujours gardé le respect et la science de leur métier. Une véritable vocation, et non pas le hasard, l'a poussé à entrer, adolescent, comme apprenti chez un barbier. Depuis, il n'a jamais fait autre chose que raser, coiffer, parfumer, adoniser les têtes de ses contemporains. Pourtant, ainsi qu'on va le voir, il participa à de graves événements. Mais il sut toujours les considérer du point de vue coiffeur, *et c'est à cela qu'il doit sa sérénité.*

Rien de pareil, chez lui, à ces halls *parisiens où le client, objet inerte, se voit automatiquement et économiquement pressé par des appuis de fauteuils articulés, des mains indifférentes, des brosses et des blaireaux sans caractère, des aciers interchangeables, des serviettes banales, pour en ressortir, en le moins de temps possible, bêtement semblable à tous ses confrères en supplice. Non, n'oublions pas que nous sommes à Grasse, et chez M. Foucart. Ici le client est un ami, il vient comme dans un salon, vraiment, il donne des rendez-vous, il cause. Et comme il n'est jamais pressé, M. Foucart, lui aussi, se donne du large. Il choisit avec lenteur ses instruments, les éprouve de la paume ou du fil de l'ongle, ou de la joue même, et ne commence à s'en servir que lorsqu'il a acquis la certitude qu'ils ne feront sur la peau du crâne ou de menton pas plus d'effet qu'un effleurement. Tout devient un problème*

pour lui, un objet d'étude : c'est un artiste et dont la virtuosité reste modeste, respectueuse des trouvailles encore possibles. Maurice goûte particulièrement sa conversation.

MAURICE, *étendu paresseusement sur la fauteuil, le serviette au cou.* — Enfin.

MONSIEUR FOUCART. — Pourquoi dites-vous : "Enfin!" monsieur Maurice ?

MAURICE. — Parce que, mon cher monsieur Foucart, voici peut-être la première fois que j'ai le temps de m'asseoir chez vous, tranquillement, sans le souci de l'heure qui presse. Je n'ai rien à faire.

MONSIEUR FOUCART. — Ah ! vraiment, monsieur Maurice, ça me fait plaisir. Car enfin, moi, je n'avais presque aucun agrément à vous raser. Toujours en coup de vent, toujours l'épée dans les reins, et alors qu'est-ce qui se passe ? le savon n'a pas le temps d'imprégner l'épiderme, et même avec nos meilleurs lames, j'arrive à vous faire mal, et vous vous plaignez, comme de juste... Et, comme ça, vous n'avez jamais pu vous douter de ce que je sais faire... Tenez, pour commencer, je vous mets la mousse, té !

Il barbouille Maurice. Entre M. Brun, qui accroche à une patère son casque colonial. Salutations méridionales, souhaits de santé et de longue vie. M. Foucart appelle le petit Barthélemy, son aide, qui accourt, s'empresse autour de M. Brun.

MONSIEUR FOUCART, *à Maurice.* — Mon confrère du Cours jouit d'un bien plus bel établissement que le mien.

Il a l'eau chaude qui lui vient directement dans les robinets, et toutes sortes de perfectionnements "à l'instar." Seulement, rien de tout cela ne remplace la longue pratique et l'amour de son métier. Une peau, c'est une peau, et la peau d'un brun ne doit pas être grattée avec le même acier que celle d'un blond. On m'a souvent conseillé de mettre sur ma vitre en lettres d'or : "English Spoken". Il paraît que ça fait bien, pour la clientèle. "Du bluff! que je leur y ai répondu. Si je fends le menton du monsieur qui est dans mon fauteuil, qu'est-ce que ça peut lui faire, que je parle anglais aussi bien que la reine Victoria?" Tenez, rien que pour la mousse, on n'a pas idée de ce qu'il faut faire attention. Trop liquide, elle glisse sur la barbe, trop onctueuse, elle n'a plus d'action. Et si on la laisse seulement sécher quelques secondes, elle ne fait que rendre le poil plus résistant. Il faut la bien poser et ne pas craindre d'employer l'huile de bras. Le temps! tout est là. Donnez-moi trois heures de mousse sur une joue, et je vous y fais sauter la barbe avec les ongles.

Il savonne toujours.

MAURICE. — Je me sens ramollir en effet, comme une nèfle.

MONSIEUR FOUCART, *tout à ses aphorismes.* — Tenez, monsieur, c'est comme leur *gibbs*, leur *colgate* et tous leurs bâtons du diable. Ce sont des inventions de paresseux, d'Américains... En voyage, je ne dis pas. Mais comment voulez-vous que ces savons, artificiellement préservés du séchage, puissent remplacer la main de l'homme, voyons, la main qui revient, qui insiste, qui estompe?... Enfin, c'est une espèce de blasphème, ça. C'est comme si vous

alliez contre la nature... En principe, il ne faut pas avoir confiance, et en pratique, on s'expose à toutes les désillusions... Du reste, en général, et vous pouvez consulter là-dessus les spécialistes de chaque profession, les mécaniques et les procédés expéditifs ont tué toute probité dans les métiers. Personne ne se respecte plus assez pour avoir envie de livrer un bon travail.

MONSIEUR BRUN. — C'est plaisir de vous entendre raisonner, monsieur Foucart.

MONSIEUR FOUCART, *savonnant toujours Maurice.* — Depuis quarante-cinq ans que je suis dans la partie, ce serait triste que je ne la connaisse pas... Mais je dois dire que mon premier patron a été pour beaucoup dans ma formation... Hé ! ça ne me rajeunit pas de parler de lui...

Il savonne encore Maurice et semble perdu dans une méditation que tout le monde respecte. Soudain, M. Brun pousse un cri de douleur.

MONSIEUR BRUN. — Aïe ! Maladroit, vous m'avez blessé !

BARTHÉLEMY. — Je vous demande bien pardon... Je ne l'ai pas fait exprès.

MONSIEUR FOUCART. — Satané Barthélemy, va ! il n'en fait jamais d'autres. Un peu d'attention, que diable ! Si j'avais dû faire des coups pareils chez M. Dubreuil, qu'est-ce que j'aurais pris pour mon rhume, comme ils disent à Paris ? Pauvre M. Dubreuil, je suis tout attendri quand j'y pense. Il était juste, mais sévère. Et cependant, avec moi, il était tout indulgence... Ainsi, il savait très bien que j'étais communard...

MAURICE. — Vous étiez communard ?

MONSIEUR FOUCART, *savourant modestement son effet.* — Eh ! oui. Une idée de jeunesse. Je me trouvai, dans la capitale, pincé par le siège, au moment même où je voulais retourner à Grasse... Alors, je ne sais pas pourquoi, peut-être par dépit, peut-être par... fantaisie, je me suis jeté dans ces idées-là... Le jour, je faisais mon travail, même que je me servais d'un éclat d'obus comme plat à barbe ; la nuit j'assistais aux réunions de mon club. Je ne me rappelle même plus ce qu'on y disait. Je sais que l'on voulait tuer un tas de gens, et moi je criais bravo, et signais des listes... Mon patron, qui avait rasé des messieurs de la haute, était légitimiste et la Commune lui semblait une invention de Satan, tout simplement. Mais il faisait semblant d'ignorer l'emploi de mes soirées et un jour, quand la Commune a été poursuivie, et moi avec...

MAURICE. — On vous a inquiété ?...

MONSIEUR FOUCART. — Dame ! vous comprenez. J'avais collé ma signature sur des papiers terribles... j'avais demandé des tas de têtes, sans savoir. Alors, on est venu faire une enquête ehez mon patron. Il a été rudement chic : il m'a caché dans son grenier tout le temps qu'ont duré les recherches. Si on m'avait découvert, on nous fusillait tous les deux, lui et moi. Ah ! le brave type... et calé !... C'est lui qui m'a tout appris : depuis quarante ans, je ne fais plus que méditer ses conseils et appliquer ses principes. Mes découvertes personnelles n'ont jamais servi qu'à les confirmer.

Entrent M. Truc et M. Bœuf. Resalutations. Voyant tout

le personnel occupé, ils s'asseoient sagement et feuillettent des illustrés, tout en bavardant.

MONSIEUR BŒUF, *sans cesser de regarder les images et sans même relever la tête, continuant une conversation commencée.* — Je te dis, Truc, que tu ne sais pas ce que tu dis.

MONSIEUR TRUC, *même jeu, avec la même lenteur impressionnante.* — C'est moi, Bœuf, qui te le dis, que tu ne sais pas ce que tu dis.

MONSIEUR BŒUF. — Ça, parbleu ! bien sûr, mais ça ne prouve rien... je t'estime beaucoup comme collègue, mais comme chasseur tu sais...

Il claque de la langue de façon significative et secoue ses doigts en castagnettes.

MONSIEUR TRUC. — Comme chasseur, je vaux tous ceux que tu as connus... pauvre bougre, va ! qui n'as jamais pu seulement tuer un cul-blanc !...

MONSIEUR BŒUF. — C'est possible que je n'aie jamais tué de cul-blanc, parce que le petit gibier il me dégoûte. Mais, moi je chasse le sanglier.

MONSIEUR TRUC, *ricanant.* — Il y a six ans qu'on a vu le dernier à Auribeau...

MONSIEUR BŒUF, *clignant de l'œil et épaulant un fusil imaginaire.* — S'il n'a pas été revu depuis, il sait pourquoi...

MONSIEUR TRUC. — Fumiste, va !...

MONSIEUR BŒUF. — Abruti.

MAURICE, *à M. Foucart.* — Serait-ce une dispute ?

MONSIEUR FOUCART. — Ne faites pas attention. Leurs causeries n'ont aucune importante.

Et puis, elles en auraient que je vous dirais encore : "Ne

vous bougez pas." Parce que, si vous vous intéressez à ce qui se passe autour de vous, un peu d'énervement s'en mêle et rien n'est plus contraire à l'état d'esprit qu'il faut lorsqu'on se fait raser. Malgré vous, vos nerfs se tendent, votre peau se contracte, vos poils se hérissent, et qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse, alors, le pauvre coiffeur ? Si adroit qu'il soit, vous ne serez pas encore content ? Détendez-vous, que diable ! Laissez-vous aller. Écoutez-les comme s'ils se disputaient dans le lointain.

MAURICE. — Bien ! je suis vos conseils.

Il écoute M. Bœuf et M. Truc comme à travers des distances infinies. Ici, nous demanderons au lecteur le petit effort d'imaginer que le dialogue entre Maurice et M. Foucart et le dialogue entre M. Truc et M. Bœuf, au lieu d'être successifs, comme nous sommes obligés de les écrire, sont parallèles, rigoureusement parallèles.

MONSIEUR FOUCART. — Ah ! je vois que vous me comprenez. Vous sentez bien vous-même comme ça va mieux, comme c'est plus souple et plus doux. Là ! je crois que maintenant votre peau est bien à point. D'après ce que j'ai cru deviner, vous faites partie de ces gens dont l'épiderme est fin avec une barbe rude et dure. Une barbe terrible parce qu'elle se couche sous le rasoir, lorsqu'on l'attaque, comme un épi, et qu'elle est creuse comme des tubulures de bicyclette, ce qui en augmente la résistance. Je n'ai connu que deux personnes qui possédaient une barbe pareille : mon pauvre père, qui avait fini par la laisser pousser, de désespoir, et un monsieur très bien, un diplomate, qui était venu prendre sa retraite à Grasse. Il se faisait raser deux fois par jour, le pauvre ! Un souvenir

de son temps d'activité. Parce qu'il paraît que, dans la carrière, il faut toujours être prêt, avec toutes ces fêtes qu'ils donnent, tous ces protocoles !... Si la Commune avait réussi, on les aurait supprimés tout de même, les diplomates... Et je me demande par quoi on les aurait remplacés.

MAURICE. — Peut-être serait-on parvenu à s'en passer.

MONSIEUR FOUCART. — Ou à les remplacer par des coiffeurs. Pourquoi pas ?... Tenez, j'admire souvent ce qu'il nous faut de finesse, de roublardise, pour arriver à faire croire au client qu'il n'attendra que cinq minutes alors que nous en avons encore pour une demi-heure, et qu'il ne sent rien au moment où on lui écorche la peau, parce qu'on est trop pressé. C'est de la diplomatie, tout ça...

Mais, je crois que j'ai mis assez de mousse, hé ! et que je peux commencer à vous raser. Que préférez-vous ? Un creux ? un plein ? un demi-creux ? une lame lourde ou légère ? Un suédois, un américain, un *cheffilde* ?

MAURICE. — Voyez vous-même.

MONSIEUR FOUCART, *scrupuleux*. — C'est tout un problème. Le creux attaque avec finesse, mais il se rebute vite, il lui arrive aussi de sautiller. C'est le caprice même... Le plein a pour lui son poids, mais il reste un peu brutal. Les lames mobiles, on dirait des feuilles de carton. L'américain, c'est trop sec, le suédois brûle, le *cheffilde* ? toujours truqué.

MAURICE. — Alors ?...

MONSIEUR FOUCART. — Alors, je vais vous travailler avec un beau petit rasoir grassois. (*Il fait scintiller, comme une arme précieuse, aux yeux vagues de Maurice appesanti, un*

fin rasoir à la lame exténuée, épaisse comme l'ongle et large à peine dun demi-centimètre.) Ça n'a plus que l'âme, vous direz ! Il a douze ans que les repassages l'ont amené à cet état. Mais je vous défie de trouver meilleur, je ne l'aiguise même plus... Ce rasoir-là, ce n'est plus un instrument, c'est une personne, et si sensible que je n'oserais même plus le tremper dans l'eau bouillante. La paume de la main, voilà sa meule ; et pour l'éprouver, le fil de mon ongle... je l'appelle Bistouri, té ! le cher petit !... (*Confidentiel*) Si vous voulez, je vous le réserverai. Car, vous savez, jamais de la vie il n'aurait voulu seulement effleurer les joues d'un paysan ou d'un de ces hommes comme il y en a, tout en cuir.

Il soulève la peau de la tempe droite de Maurice et commence son opération.

MONSIEUR TRUC. — Et si je laissais tomber la conversation ?...

MONSIEUR BŒUF. — Imbécile !...

MONSIEUR TRUC. — Oui, je pense que je ferais mieux... Mieux pour toi, pauvre *fada* ! Parce que, si je disais sur toi tout ce que je sais, devant ces messieurs, ils en apprendraient du propre !

MONSIEUR BŒUF. — Si tu crois me faire peur...

MONSIEUR TRUC. — Seulement, tu es mon collègue et, de nous deux, le plus bête... Ce n'est pas de ta faute, mais ta mère a oublié de te mettre quelque chose dans la cervelle quand elle t'a fait... Alors, je te ménage.

MONSIEUR BŒUF. — Tu me ménages, grosse andouille ?... n'empêche qui si je disais ici ce que tu as osé me soutenir au café de madame Toesca-Sardou, ils rigo-

leraient bien... Vantard ! Il n'y a que cette pauvre bougresse qui soit assez innocente pour te croire.

MONSIEUR TRUC, *dressant l'oreille et avec hauteur.* — Quelle pauvre bougresse ?

MONSIEUR BŒUF. — Madame Toesca-Sardou, donc !...

MONSIEUR TRUC. — Tu peux bien dire toutes les saletés que tu voudras... je me ferme les oreilles.

MAURICE. — Il me semble tout de même qu'ils vont se battre.

MONSIEUR FOUCART. — Ah ! vaï ! se battre ? Deux vieux camarades comme eux !... Ils n'ont pas pris un coup de soleil... Ne vous occupez pas d'eux. Mais dites-moi plutôt si vous êtes content de Bistouri ?

MAURICE. — Bistouri mérite un écrin de velours.

MONSIEUR FOUCART. — Il est en velours lui-même. Sentez, monsieur Maurice, quelle onctuosité ! Dites-le franchement : si vous ne l'aviez pas vu reluire tout à l'heure, est-ce que vous ne croiriez pas que c'est encore le blaireau ? (*Suivant des yeux avec attendrissement la fine lame d'acier.*) Il glisse comme sur des patins. Au café de l'Univers, j'ai vu, dans l'*Illustration*, des images représentant des locomotives avec chasse-neiges. J'y pense toujours, quand je revois Bistouri. Et tenez, même sous le menton, là où la barbe pousse en tourbillon, éprouvez-vous quelque chose ?

MAURICE, *sincère et attentif.* — Rien.

MONSIEUR FOUCART. — Bistouri est intelligent. Il raserait un dormeur. Ah ! Monsieur Maurice, quand je le tiens dans ma main, que je le sens, obéissant et sensible comme une petite bête, alors il me prend, à penser à leurs rasoirs mécaniques, une espèce d'envie de rire.

Encore une invention contre nature, une idée de Yankee. Ils s'imaginent qu'ils ont tout fait, parce qu'ils évitent de se blesser. C'est comme si vous prétendiez que pour faire un vrai voyage, il ne faut jamais marcher. M. Dubreuil me le disait bien : " Mon petit, qu'il disait, malgré tes idées *suversives*, je t'aime bien, parce que je devine que tout ça ne t'empêchera pas de rester un honnête homme et un coiffeur consciencieux. Tu peux m'en croire : les inventions modernes, ce n'est pas sérieux... Ça n'a pas de passé ni de tradition. Méfie-toi ". Je me suis méfié, et j'ai bien fait. Ainsi, l'antisepsie... quelle blague ! Moi qui vous parle, je me contente de la propreté. Il y a des coiffeurs qui ébouillantent leurs ciseaux pour vous couper une mèche, mais ils vous soufflent à la figure une haleine d'oignons et de dents gâtées... Là ! vous voyez comme ç'a été vite fait. Maintenant, je vais y revenir.

Monsieur Bœuf. — Saleté toi-même !

Monsieur Truc. — Tu es saoûl, mon pauvre ami !

Monsieur Bœuf. — J'ai moins bu que toi, tout de même et je sais que tu n'as pas tué soixante cailles, l'autre jeudi... j'y étais. Six peut-être, oui. Tu as des zéros dans la cervelle.

Monsieur Truc, *hautain*. — Ça veut dire, ça ?...

Monsieur Bœuf. — Ça veut dire que tu es un menteur.

Monsieur Truc. — Ah ! écoute, mon cher Bœuf, écoute bien ce que je vais te dire, écoute-le bien et surtout retiens-le... je le répète, surtout retiens-le... Tu peux me traiter de tout ce que tu voudras, je me dis : Il est saoûl et je ne t'entends seulement pas... Mais, menteur, ça non, je ne peux pas le supporter, à cause de l'auditoire.

MONSIEUR BŒUF. — Menteur !

MONSIEUR TRUC. — Écoute, Bœuf ! ma patience, elle est à bout... Tu vois bien, cette main, cette main... Fais attention qu'elle n'aille pas tout à l'heure sur ta figure.

MONSIEUR BŒUF. — Tu aurais mon pied dans le ventre, avant...

MAURICE. — Ils parlent de pied dans le ventre.

MONSIEUR FOUCART, *supérieur.* — C'est une expression toute faite... Ça veut dire qu'ils ne sont pas d'accord, peut-être... Encore une histoire de chasse !... Dites-moi plutôt ce que vous pensez de ce produit ?

MAURICE, *à qui l'on passe quelque chose de volatil et de frais sur les joues.* — On dirait que vous me frottez avec de la neige qui sentirait la menthe.

MONSIEUR FOUCART. — C'est du Biscaya.

MAURICE. — Vous donnez donc dans le progrès !

MONSIEUR FOUCART. — Ah ! monsieur, celui-là, de progrès, il est légitime. C'est le seul que je me sois permis et avouez que j'ai raison. Au lieu de vous passer sur la figure un corrosif comme le vinaigre ou la pierre infernale, je vous enduis d'une espèce de gomme imperceptible qui vous raffermit le tissu distendu par le blaireau et enflammé tout de même un peu par Bistouri. Soyez juste: d'ailleurs cette invention-là est la seule que j'admette, celle-là et les cuirs bombés en peau de gant. Vous connaissez ?

MAURICE. — Oui.

MONSIEUR FOUCART. — Eh bien ! qu'en dites-vous ? Le cuir en Suède, c'est la joie du rasoir. On s'étonne souvent des caprices de cet instrument. Mais mettez-vous à sa place : toutes ces meules, ces peaux râpeuses, ces

pâtes à l'emporte-pièce finissent par l'exaspérer à la longue. Alors, il s'émousse, il retourne son fil, il s'affole, quoi ! Tandis que la peau de Suède le prend par la douceur. Et la douceur, voyez, monsieur Maurice, en tout, c'est le secret de la réussite.

Monsieur Truc, *se levant et s'écartant de dix pas de son collègue.* — Écoute, Bœuf, c'est bien par égard pour notre vieille amitié que je ne t'écrabouille pas immédiatement.

Monsieur Bœuf, *se levant aussi.* — Viens-y seulement, qu'on rigole un peu...

Monsieur Truc. — Tu as de la chance que je sois patient. Ah ! tu peux dire que tu as une fière chance !

Monsieur Bœuf. — Pauvre Truc ! je ne voudrais pas être à ta place. Trente sous de ma peau, je ne les donnerais pas.

Monsieur Truc, *se mettant en garde de boxe.* — Viens-y, que je te la crève, la peau.

Monsieur Bœuf, *levant son coude.* — Tu n'as pas besoin de fermer le poing, va. Si je voulais je l'ouvrirais comme on pèle une figue.

Monsieur Truc, *se maîtrisant encore.* — Je veux garder le beau rôle... je t'attends.

Monsieur Bœuf. — J'ai peur de moi, vois-tu, j'ai peur de te tuer... Alors, je me tiens... Je ne veux pas de sang dans le salon de M. Foucart.

Monsieur Truc. — Viens ! que je te mange le foie.

Monsieur Bœuf. — Eh ! non, tu ne me mangeras pas le foie.

Monsieur Truc, *calme et sûr de ce qu'il avance.* — Si ! je te le mangerai.

Monsieur Bœuf, *également calme.* — Non, tu ne me le mangeras pas.

MONSIEUR TRUC. — Il ne faudrait pas que tu m'excites plus longtemps.

MONSIEUR BŒUF. — Espèce de lâche !

MONSIEUR TRUC, *changeant de ton.* — Ah ! ça, mon cher collègue, c'est trop dur... Non, vraiment, tu me fais beaucoup de peine... beaucoup de peine !... Qu'on veuille se manger le foie, ça va bien, c'est des blagues de jeunesse. Mais que tu me traites de lâche, moi, un vieux camarade... ça dépasse les bornes... Tu ne le penses pas, ce que tu dis là... dis, tu ne le penses pas ?...

MONSIEUR BŒUF, *confus.* — Eh ! non... C'est un mot de plaisanterie... Tu prends la mouche, tu te fâches pour un rien...

MONSIEUR TRUC, *avec un reste de susceptibilité.* — Tu ne le penses pas ?...

MONSIEUR BŒUF, *solennel.* — Non, j'étais excité. Jamais, je ne penserais une chose pareille. On est collègue, nous deux.

MONSIEUR TRUC. — Sûr, on est collègues... On n'irait pas se fâcher pour des choses de conversation. C'est bon pour les imbéciles.

MONSIEUR FOUCART, *à Maurice.* — Vous voyez ! Rien de grave... Ah ! maintenant un nuage de poudre... C'est fini... Et dites si on peut comparer une séance de coiffure comme celle-là à toutes ces bousculades que vous m'obligiez à faire. Quel malheur ! Vous entriez : " Et vite, vite ! Monsieur Foucart, je n'ai pas deux minutes ". Vous étiez Monsieur Deux-Minutes !... Aussi, hein ! vous n'aviez seulement jamais vu Bistouri. Le Temps ! voilà le secret de la vie. Le Temps ! Et ce qui fait le bonheur de Grasse, c'est qu'on a le temps.

VI

LES TRIBULATIONS DU BON PASTEUR

Une après-midi, devant son presbytère, se promène, lisant son bréviaire, l'abbé Pastorelli, curé d'Opio. C'est un homme dnns la force de l'âge, portant avec toute l'élégance dévolue à la robustesse l'humble soutane du prêtre de campagne. Sa figure énergique, aux traits accusés, au nez droit et fin, à la bouche violente et faite pour l'éloquence, est animée de deux yeux admirables: bleus et clairs, d'une autorité magnétique et qui peuvent être terribles dans la colère, sous le froncement de leurs sourcils touffus. Encore une des nombreuses erreurs de la vie. A cet homme d'action, il aurait fallu, dans l'épiscopat ou chez les missionnaires, une place où ses facultés eussent pu se déployer : le jeu des volontés ecclésiastiques, et peut-être aussi des intrigues, l'ont amené là, en ont fait le desservant d'une minuscule paroisse perdue dans les collines de la Ligurie. Opio (corruption du mot latin oppidum), *est, dans les proches environs du Pré-du-Lac, un gentil et pittoresque village qui fut autrefois, comme l'étymologie l'indique, une place fortifiée. Bâti sur une éminence aux bords escarpés, il paraît bien en effet, à qui le regarde d'en bas, une sorte de miniature de citadelle ; mais à l'intérieur il n'est que paix et calme, surtout sur la petite place où se promène son recteur. Cette petite place ne présente pourtant rien de particulièrement remarquable : le presbytère, la maison qui le joint, les* planches *en escalier qui leur font face, à gauche l'église, tout-à-fait sans style, à moins que l'on ne*

donne le nom de style à la manière simplette de construire, en campagne provençale, les édifices sacrés, toutes ces choses sont assez vieilles et nues, mais elles encadrent, selon les plus heureuses proportions, une aire où pousse, à la place exacte qu'il faut, un marronnier, lui, merveilleux. C'est encore un peu l'hiver, il n'a pas ses feuilles, mais rien que la touffe enchevêtrée de ses branchettes dépasse le haut des maisons. En fleur, il doit combler la place, comme le foisonnement d'un jet d'eau végétal. Ancêtre sans âge, qui sait? peut-être aussi vieux que l'église, rien qu'à le voir on a envie de lui prêter les qualités d'une personne vivante, mieux, de quelque divinité champêtre : on le devine bienfaisant et indifférent, résigné, hospitalier, un sage entre les arbres.

*Sans doute par six ans d'accoutumance blasé sur ces plaisirs champêtres, l'abbé Pastorelli n'y fait plus attention, pour l'instant surtout : car il attend des visiteurs de marque. Depuis des semaines et des semaines qu'étant allé voir à l'*Ermitage *M. et madame de Chatel, il les espérait à son tour, il a obtenu la promesse formelle que ce serait pour ce jour-là. Enfin il les aperçoit qui montent par le sentier aboutissant à la place entre l'église et le presbytère. Il rentre précipitamment chez lui, échange son bréviaire contre un bâton à gourmette de cuir et vole au-devant d'eux, agile comme un bouquetin. C'est avec effusion qu'il les ramène.*

Tout à coup il s'arrête, désignant du bout de son bâton une des maisons clairsemées qui bordent la route et qui forment à Opio comme une espèce de faubourg hors les murs.

L'Abbé Pastorelli. — Hein ! est-ce qu'une de ces

fenêtres ne vient pas d'être ouverte, puis refermée ?... Avez-vous vu quelque chose ?

MONSIEUR DE CHATEL, *stupéfait.* — Je n'ai rien observé, monsieur l'abbé... je ne...

L'ABBÉ PASTORELLI. — C'est qu'ils sont extrêmement malins... et lâches !... Il y en a un derrière chaque contrevent... je ne m'y trompe pas... Des indices, imperceptibles à tout autre qu'à moi, m'éclairent. D'ailleurs, au fond, ça m'est égal, puisqu'ils n'osent *jamais* descendre quand je passe.

MADAME DE CHATEL. — Mais qui " ils, " monsieur l'abbé ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Qui ?... Ah ! mais c'est vrai, madame, vous ne savez pas... Oh bien ! je vous en supplie, mettons que je n'aie rien dit, je m'en veux déjà de ma distraction.

MADAME DE CHATEL. — Mais...

L'ABBÉ PASTORELLI. — Non, non, madame, ne parlons pas d'eux... je suis trop heureux aujourd'hui. Je me veux tout à la joie de voir, de revoir des gens civilisés et gentils, de m'entretenir un peu avec eux, — s'ils ne m'en jugent pas trop indigne, — de questions où il entre de l'art, de l'intelligence, de la pensée... Excusez d'avance le langage, peut-être suranné, d'un pauvre desservant de village, qui n'a vu Paris que trois mois, il y a dix ans...

Cependant le groupe est arrivé sur la terrasse. Les Chatel poussent, malgré eux, d'admiratives exclamations. Car, après les visions un peu arides et sauvages de la route, cette place, outre son charme naturel, comporte une sorte de signification particulière de repos, d'accueil et de sécurité.

MADAME DE CHATEL. — Comme on doit être heureux, ici !

L'ABBÉ PASTORELLI. — Ah ! madame, c'est l'expression même dont je me suis servi, le cri qui m'échappa lorsque, voici de cela six ans, j'entrai pour la première fois sur cette place, dont rien n'a bougé, du moins parmi les choses... Depuis, j'ai changé un peu ma formule.

MADAME DE CHATEL. — Et que dites-vous donc, maintenant ?

L'ABBÉ PASTORELLI, *mélancolique*. — Comme on devrait être heureux ici !

MADAME DE CHATEL. — Comment ! ça ne va pas ? vos paroissiens ?...

L'ABBÉ PASTORELLI. — Voulez-vous que nous n'en parlions pas aujourd'hui ? C'est un jour d'oubli, un jour de fête.

MONSIEUR DE CHATEL. — Volontiers, monsieur l'abbé. Nous vous comprenons.

L'ABBÉ PASTORELLI. — Si vous saviez quel plaisir c'est pour moi de pouvoir dire un peu autre chose que... au fait que quoi ?... et à qui ?... je me le demande. Pendant des mois entiers, il m'arrive de n'avoir d'autre interlocuteur que moi-même et, vous savez, je me connais, je commence à être blasé sur tout ce que je puis me dire... Mais, je vous en prie, pénétrez dans ma pauvre demeure.

Il introduit les visiteurs. Après une petite antichambre aux murs de laquelle pendent, alternant avec des horaires d'offices et des images de piété, des panoplies composées de vieux couteaux, de fusils de l'ancien

régime et d'un imposant jeu de gourdins de toutes formes et de toutes tailles, on entre dans une salle à manger qui fut autrefois blanchie à la chaux mais que le temps et les fumées d'une cheminée récalcitrante ont rendue toute saure, elle et ses meubles : un buffet massif, chargé d'une vaisselle dépareillée et rustique, une grosse table ronde, des chaises de paille, quelques almanachs, le portrait des trois derniers papes, un bouquet de feuillages de chêne devant la fenêtre à barreaux de fer. Un peu d'attendrissement vous prend à voir toutes ces choses qui disent tant de pauvreté ingénieuse et de souffrances quotidiennes supportées en silence, et qui aussi attestent, par leur netteté rigoureuse, la présence, non loin de là, de quelque gouvernante sage et dévouée.

MADAME DE CHATEL. — Il me semble que je l'aimerais pourtant, votre solitude.

L'ABBÉ PASTORELLI. — Oui, madame, maintenant. On n'aime la solitude qu'avant d'en avoir fait l'expérience. Après, on s'aperçoit que c'est bien la pire des sociétés. Mais je ferais mieux de vous offrir de quoi vous remettre des fatigues de votre.... pélerinage. *(Il ouvre une armoire, en rapporte un plateau de verres et six bouteilles de toutes les couleurs.)* Voici, madame, les quelques objets terrestres qui me rattachent aux vanités de l'existence. En goûtant ces liqueurs, vous comprendrez, mieux encore qu'en les admirant, la poésie des plantes des champs, et vous flatterez mon orgueil de distillateur.

MONSIEUR DE CHATEL. — Comment ! c'est vous, monsieur l'abbé, qui avez liquéfié vous-même ces topazes, ces émeraudes, ces grenats, ces améthystes ?....

L'Abbé Pastorelli. — Moi-même. Et moi tout seul. Je suis né en Corse, le pays le plus aromatique de l'univers, et j'ai appris la vertu des simples. Je sais, — aidé de l'alcool naturellement, — tirer de chaque plante et de beaucoup de fruits, des essences bienfaisantes. Image de celle où nous devons plonger nos âmes, la macération des végétaux en extrait la plus profonde et bénéfique substance. Madame, je vous supplie de goûter au moins un dé à coudre de ce vieux vin de Corse où ont habité quelque temps quelques noix.

Madame de Chatel. — Je vous remercie, monsieur l'abbé, je ne prends jamais de liqueurs.

L'Abbé Pastorelli. — Mais ce ne sont pas des liqueurs. Ce sont des sèves, et même plutôt des émanations. Je vous en garantis la parfaite innocence, les propriétés magiques, et le goût.

M. de Chatel, moins farouche, se laisse tenter par un produit bizarre qui a la consistance du mercure, et la limpidité d'un cristal de roche un peu doré. Cela sent le camphre et la citronnelle, et c'est doux à la bouche et à la gorge, d'une douceur rassurante et loyale, d'une douceur qui ne cache aucune arrière-pensée d'ivresse ou d'âcreté.

Monsieur de Chatel. — Je n'ai jamais rien goûté de pareil.

L'Abbé Pastorelli. — Il faut beaucoup de temps, de patience et d'attention... et puis d'étude. A quelque degré de science que l'on se croie parvenu, on n'est jamais sûr de ce qu'on tente. Ainsi, je prépare, pour la saison prochaine, un mariage de raison entre la baie du

cassis et la fleur du thym. Cela pourrait bien aboutir à un nauséabond divorce.

MONSIEUR DE CHATEL. — Je vous trouve le plus sympathique des alchimistes.

L'ABBÉ PASTORELLI. — Il faut bien que je tente le plus de diversions possibles à mon existence. Mais parlez-moi plutôt de ce qui se passe dans cette heureuse portion de l'univers que vous habitez, là-bas, là-bas, à Magagnosc.

MONSIEUR DE CHATEL. — A deux kilomètres ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — C'est une distance morale, mais infinie.

MADAME DE CHATEL. — Mais il me semble que les habitants d'ici ressemblent assez à ceux de vos parages.

L'ABBÉ PASTORELLI. — Il n'en est rien cependant, madame. Car si mon confrère de Magagnosc est entouré du respect de ses ouailles, je reste ici à peu près seul pour représenter la religion chrétienne... Sapristi ! je m'étais pourtant bien promis de ne pas me laisser aller à parler de mes paroissiens, et voilà que c'est moi le premier qui...

MONSIEUR DE CHATEL. — Mais cela nous intéresse, au contraire, beaucoup...

L'ABBÉ PASTORELLI. — Ah ! je reconnais volontiers que, pour un romancier, il y a là quelques détails assez amusants. Mais, que nous veut ce cher enfant ? (*Il vient en effet d'entrer, sans presque qu'on l'entende, un petit garçon d'environ neuf ans, l'air niais et sournois, sa casquette à la main et les pieds dans de silencieuses, de très silencieuses espadrilles. Il est là, debout, embarrassé d'avoir été reconnu si vite et fixant sur "les Parisiens" un œil avide et inquisiteur*)... Eh bien ! mon cher petit, parlez. Quelle importante affaire vous amène ?

LE PETIT GARÇON, *interdit tout d'abord, se décide enfin à réciter ces mots.* — Monsieur l'abbé, je suis venu pour ma sœur, qui est très malade et qui... et qui voudrait vous demander... si vous ne pourriez pas... venir lui donner... *l'estrêmoncion...*

L'ABBÉ PASTORELLI, *très courtois.* — Je suis toujours aux ordres de mademoiselle Gavoty, mon cher enfant, et vous pouvez le lui dire de ma part. Mais vous me permettrez bien, n'est-ce-pas ? de vous présenter ces personnes, que vous ne connaissez pas encore, et que vous brûlez, je suis sûr, de mieux connaître. (*Solennel*) Madame de Chatel, une dame de Paris, fort élégante comme vous voyez. Et je vous prie de remarquer que les robes se portent fort ajustées cette année. M. de Chatel, son mari, un écrivain des plus distingués de sa génération... vous n'avez donc encore rien lu de lui ? (*Tête du petit garçon*) Ah ! c'est juste. Votre âge encore tendre... Mais, plus tard, n'oubliez pas : c'est nécessaire pour le perfectionnement de votre éducation intellectuelle. (*Se tournant vers ses visiteurs et leur montrant le gamin*) Monsieur Aristide Gavoty, un de nos plus sympathiques dandies. La jeunesse dorée d'Opio ne jure que par lui. (*Au petit garçon*) J'espère qu'ainsi, mon cher enfant, votre légitime curiosité est satisfaite. Vous en savez autant que moi. Ah ! que je n'oublie pas d'ajouter que M. de Chatel connaît intimement le ministre de l'intérieur et celui des Cultes et qu'en outre il m'honore de son amitié. C'est tout. (*Changeant de voix*) Et maintenant, très cher petit, je te conseille de filer immédiatement vers l'antre de tes parents, si tu ne veux recevoir, dans un délai de douze secondes, le plus magistral coup de pied au derrière que tu puisses imaginer dans tes cauchemars. Allez ! ouste !

Il se dresse, terrible. Le petit garçon, affolé, veut fuir, se heurte au chambranle, s'étale sur le carrelage du corridor. L'abbé le pousse doucement du pied vers la porte comme un paquet de linge sale. Le petit se relève et se sauve en hurlant. L'abbé rentre.

MONSIEUR DE CHATEL. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Rien que de bien rural. Les parents de ce jeune homme l'avaient envoyé ici pour savoir qui vous étiez et ce que je faisais avec vous. Ils le sauront dans cinq minutes et mon prestige en deviendra inattaquable... Quant à l'extrême-onction de mademoiselle Gavoty, je crois que ce serait un peu prématuré. Cette jeune fille jouit de tous les privilèges de la santé ; je l'ai vue, il n'y a pas plus de trois quarts d'heure, arracher, avec tous les signes de la plus allègre énergie, les pommes de terre de son petit potager...

MADAME DE CHATEL. — Est-ce que cette anecdote présente quelque rapport avec l'ensemble de votre séjour ici ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Le rapport le plus étroit. Mais il faut remonter un peu haut.

MONSIEUR DE CHATEL. — Nous vous en prions.

L'ABBÉ PASTORELLI, *après avoir encore servi quelques liqueurs.* — En sortant du séminaire, et après mon ordination, je fus d'abord aumônier à Cannes, dans une sorte de couvent pour vieilles dames. Au lieu d'offrir en sacrifice à Dieu l'immense ennui qui résultait chez moi de la conversation stupide et des confessions niaises et futiles de toutes ces femmes momifiées par une dévotion toute littérale, je pris cet ennui pour le signe d'une vocation plus élevée. Les

rêves d'apostolat que j'avais caressés dans mon adolescence me revinrent avec plus de force et de précision. Je demandai à mon évêque s'il ne lui serait pas possible de me proposer à quelque mission. Évangéliser des gens de couleur jaune ou noire, me semblait le dernier mot de l'ascétisme. L'évêque me fit venir : "Mon cher fils, me dit-il, je ne sais si vous avez bien réfléchi à ce que vous demandez là. Je crois que vous n'avez pas très bien compris tout le parti que vous pouvez tirer de votre situation actuelle pour votre amendement moral. Ce que vous souhaitez a quelque chose d'héroïque certes, mais dont le côté romanesque vous leurre vous-même. Enfin, vous paraissez décidé. Je ne veux pas contrarier votre vocation. Mais peut-être comprendrez-vous plus tard que l'évangélisation de certaines peuplades considérées à tort comme moins barbares, comporte moins d'exaltation que de renoncement."

C'est pourquoi cet homme de trop d'esprit me donna, quelques semaines plus tard, la cure d'Opio. Sur six ans de séjour, je connus une journée de bonheur ou, plus exactement, une soirée : celle de mon arrivée. C'était au milieu du printemps. Le marronnier de la place semblait un immense candélabre mystique, allumé de toutes ses hampes de flamme rose. Quelques jeunes filles en couleurs claires se promenaient sur la terrasse, et le crépuscule les teintait de rcse, elles aussi, du même rose que les thyrses du marronnier. Il faisait le plus majestueux, le plus paisible silence. Je visitai mon église. Le soleil couchant allumait dans mes pauvres vitraux un éblouissement de rosace gothique. Je me mis à genoux devant l'autel où j'aurais l'honneur, le lendemain matin, d'offrir le corps

de Notre-Seigneur à mes nouveaux fidèles, remerciai le Ciel de m'avoir accordé cet Éden pour séjour et promis de lui conserver toutes les âmes qu'il ne pouvait manquer de compter déjà, dans une telle contrée. Et je m'endormis d'un sommeil d'extase.

Le lendemain, la première visite que je reçus fut celle du maire. Cet homme distingué, propriétaire foncier de son métier et possesseur de trois paires de bœufs, cet homme distingué s'assit à ma table, but le vin d'accueil que je lui offris et me parla en ces termes, auxquels je ne change pas une syllabe : " Monsieur, dit-il, je suis maire de ce village et franc-maçon, comme d'ailleurs la majorité de la population masculine. J'ai décidé qu'il n'y aurait plus de curé ici, j'ai réussi à fatiguer votre prédécesseur, qui a fini par s'en aller. Vous, je vous avertis loyalement. Il vaut mieux que vous partiez de vous-même. Sinon, nous nous verrons obligés, mes frères et moi, d'employer tous les moyens... " — " Monsieur le maire, lui répondis-je, je regrette infiniment que des ordres auxquels je suis obligé d'obéir m'empêchent de suivre votre conseil. Du reste, tant que les lois de séparation, dont on parle tant, ne seront pas votées, je n'ai pas le droit de me considérer comme autre chose que comme un fonctionnaire de la République, installé à côté d'un autre fonctionnaire de la République : vous, monsieur le maire. " — " Tout ça, c'est des phrases, répliqua-t-il en se levant. Je n'aime pas les phrases. Nous verrons si vos oreilles pourront supporter plus de deux mois la petite musique que nous vous réservons. " Et il partit, son chapeau sur la tête.

MADAME DE CHATEL. — Mais c'est abominable, tout simplement... Et qu'avez-vous fait ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Rien madame ; j'ai attendu. Oh ! pas longtemps. A midi, la délégation maçonnique d'Opio, qui se confond ici intimement avec l'orphéon municipal, vint sous ma fenêtre me donner, comme à une jolie fille, une sérénade : l'orchestre comprenait un tambourin, un saxophone très malade, trois sifflets, deux vieilles trompes d'automobiles et quatorze casseroles. Il a commencé par l'ouverture d'*Aïda* et fini par *la Carmagnole* un pot-pourri mêlant des reliefs de cantiques parodiés, des chansons de café-concert, des *scies* en honneur sous le second Empire, et quelques couplets de caserne assez... ingénus. Le soir, bombardement de mes persiennes par la jeunesse dorée, avec accompagnements de chants et d'invectives.

Cela dura deux ans. Je vous passe les farces scatologiques dont l'insistance remplace l'ingéniosité, les invitations à me pendre sous forme de corde suspendue à la poutre saillante de ma façade, avec le nœud coulant tout prêt, à ma hauteur, mes chats massacrés, mon verger pillé, les dénonciations au préfet et à l'évêque, les calomnies répandues sur le compte de ma brave gouvernante et toutes sortes de plaisanteries de ce genre... Bref, tous les loisirs de cette population ne semblaient uniquement destinés qu'à l'invention de moyens propres à hâter ma fuite. Je restais cependant, et cela les impressionnait tout de même... Comme seul moyen de défense : mon air froid et toujours... oh ! mais, bien entendu, sans un oubli... toujours mon gourdin à la main. Inutile de vous dire que je ne rencontrai jamais un seul de mes adversaires. Je les sentais, derrière les portes fermées, derrière les lattes des volets, derrière les buissons et les angles des clôtures,

derrière la fourche des arbres, sous les terrasses ; je savais, comme si je les avais touchés, qu'ils se relevaient, moi passé, et formaient derrière moi une foule gesticulante et haineuse... Mais jamais, jamais, je n'en rencontrai un face à face. Je ne ressentis donc jamais la peur.

MADAME DE CHATEL. — Mais quelle horrible existence !

L'ABBÉ PASTORELLI. — Aride, oui, aride comme un chemin de pierrailles, sans terre, où l'on roule en voulant y grimper, un chemin de pierrailles, sans herbe, et cuit par le soleil. J'ai eu souvent l'occasion de méditer le mot d'esprit de mon évêque.

MONSIEUR DE CHATEL. — Vous dites que cela ne dura que deux ans. Pourtant...

L'ABBÉ PASTORELLI. — Je fais allusion à la première phase. Car il y a eu trois phases dans mon existence ici : la première, celle que je viens de vous décrire et que je pourrais appeler la phase de la stupeur; celle dont je vais vous entretenir mériterait assez le nom de phase de l'indignation. Un jour, en effet, je perdis patience... Figurez-vous que j'avais comme enfant de chœur et, Dieu me pardonne, comme seul fidèle, outre trois ou quatre dévotes à qui l'on permettait, par mépris pour leur très grand âge, de fréquenter mon église, un petit garçon vraiment fort gentil et courageux, et qui s'était pris d'affection pour moi. Orphelin, vivant chez une tante qui l'avait recueilli, il m'aimait comme un père. Je lui apprenais un peu de français, un peu de latin, je tâchais de le mettre à même d'entrer plus tard dans un grand établissement religieux d'une ville civilisée. Eh bien ! ils voulurent me l'assassiner. Un soir, comme il rentrait dans sa maison, un ivrogne courut après lui avec une serpette

dont il s'était servi dans la journée pour faucher de l'herbe. Terreur de l'enfant qui se met à tourner en rond, affolé, comme une pauvre petite chèvre autour d'un piquet. L'ivrogne, en voulant l'atteindre, trébuche et tombe, le front sur sa serpette. Le sang coule. Tous mes paroissiens accourent et, aux cris de l'ivrogne accusant mon enfant de chœur, feignent de croire à une agression de ce pauvre petit sur la personne de ce grand flandrin. Ils me l'ont massacré, littéralement. L'un d'eux lui a crevé un œil... Je l'ai envoyé à Nice, en pension chez un grand oculiste. Puis, je me suis employé à le faire entrer au collège. Mais je ne l'ai jamais revu, et je sais qu'il est resté borgne.

Madame de Chatel. — Il y a eu un procès ?

L'Abbé Pastorelli. — Une espèce d'enquête où quarante-deux témoins ont déposé contre moi. Mais cela n'a guère d'importance. Ce qui m'avait mis hors de moi, ce que je ne pouvais absolument pas supporter sans révolte, c'était la manière dont ces malandrins avaient traité mon acolyte. Une sainte colère me prit. J'affichai sur mon église une proclamation avertissant que, comme pasteur, je prenais Dieu à témoin de la conduite infâme qu'ils avaient tenue et que je les abandonnais désormais à leur mauvaise conscience. Comme cette intimidation, d'ordre tout moral, pouvait risquer de ne pas les impressionner profondément, j'ajoutai que, comme citoyen, je citerais immédiatement, en justice de paix ou en correctionnelle, selon le cas, le premier habitant d'Opio que je surprendrais en train de me porter un préjudice quelconque, à moi ou à quelqu'un qui me toucherait en quelque manière, depuis ma gouvernante jusqu'à mes

plants de fraisiers. Et, pour commencer, j'envoyai une assignation à chacun des quarante-deux escogriffes qui avaient témoigné dans l'affaire de la serpette. Le maire osa venir me défendre de bouger. Je l'assignai à son tour pour intimidation d'un fonctionnaire de la République. Sur quarante-trois procès, j'en perdis trente-neuf, mais je gagnai celui contre le maire, ce qui porta à son comble l'exaspération de ce digne homme...

Ah ! je suis sûr, étourdi que je suis, d'avoir oublié de vous dire son nom : c'est M. Gavoty, le père de la jeune fille fraîche et rose qui a envoyé tout à l'heure son frère me demander pour elle l'extrême-onction. Cette audace vous éclaire, n'est-ce pas, sur les mœurs de cette intéressante famille... M. Gavoty donc, à demi enragé, convoqua le conseil municipal et m'infligea un blâme public et officiel. Dès lors, ce fut un chassé-croisé de procès où un vieil avoué de quarante ans d'étude fût devenu fou. Le papier timbré s'abattit par rafales dans toutes les maisons et dans la mienne. Les juges de Cannes, de Grasse et de Nice y perdirent leur latin de Justinien. J'ai dépensé deux cents francs d'omnibus et six cents francs de lettres, de simples lettres. Les indemnités que je recevais payaient de nouveaux procès. Mes ennemis achetaient des terrains à côté de mon verger pour créer des complications à propos des bornes, mais comme leur stupidité les poussait parallèlement à écrire sur moi des injures dans les gazettes sans prendre aucune précaution littéraire d'anonymat ou autre, ils se mettaient à ma merci d'un autre côté. Je n'en manquai pas un. Que voulez-vous ? j'étais parti. Mon sang corse bouillait dans mes veines. Ce n'est pas pour rien que j'ai connu Bellacoscia, jadis, dans mon enfance. Le

vieux bandit était d'ailleurs un parfait homme du monde, causeur exquis, et c'est de lui que j'ai appris à manier la carabine mieux qu'un héros de Mayne-Reid. Bref, je luttai, je luttai vertigineusement, seul contre une foule, que dis-je ? une meute. Je n'étais pas clérical, autrefois, mais vrai ! ces aventures-là portèrent à mon libéralisme un coup dont il ne se releva point.

Vous décrire alors l'état de ce village est chose au-dessus de mes forces. Balzac lui-même, monsieur de Chatel, se fût perdu dans la complication des détails, puisque chaque famille avait avec moi une contestation différente. Les petits enfants se sauvaient lorsqu'ils m'apercevaient. Et, chose admirable, les femmes, vous entendez bien ? les femmes, qui ne mettaient jamais le pied dans mon église, se signaient à mon passage.

Ces luttes durèrent deux ans aussi. Lorsqu'elle m'eurent tout à fait ruiné, lorsque j'eus vendu, pour soutenir mes procès, les dernières châtaigneraies que je possédais dans mon île natale, mon évêque me fit appeler et me tint ce discours : “ Mon fils, je vous ai laissé combattre les ennemis de la religion parce qu'il fallait bien montrer que nul n'a le droit de lui manquer de respect dans la personne d'un de ses membres. Mais il est convenable que tout rentre maintenant dans l'ordre. Je demande à votre fidèle soumission de renoncer désormais aux âpres joies de la lutte et de rentrer dans la tranquillité où doit se tenir un serviteur de Dieu. Allez en paix, offrant au Seigneur la mortification de votre âme belliqueuse.”

C'est ainsi que prit fin la seconde phase de ma vie à Opio. Dans un sens, cela valait mieux, car j'étais littéralement épuisé... Mon Dieu ! qu'est-ce qu'on me veut en-

core ?... Ah vous pouvez dire que vous en avez excité des des curiosité !...

MADEMOISELLE GAVOTY, *car ce n'est autre que la propre fille du maire qui, pleine d'audace, entre ainsi chez l'ennemi de son père. Elle ne semble vraiment pas avoir besoin du tout des derniers sacrements. Sa mise est grotesque, parce que citadine sur un corps de paysanne, mais fastueuse. Elle porte un immense chapeau et, se croyant jolie dessous, fait des mines de coquetterie. Visiblement, elle pense impressionner le prêtre et ses visiteurs. Elle parle avec des contorsions ridicules et un accent!...* — Eh ! bonjour, monsieur le curé !... Monsieur ! Madame ! (*Trois révérences*). Ce n'est que moi, en passant.

L'ABBÉ PASTORELLI. — Charmante surprise, ma belle enfant ! Vous accepterez bien un verre de gentiane ?...

MADEMOISELLE GAVOTY. — Ce ne serait pas de refus, mais je ne prends jamais rien entre mes repas.

L'ABBÉ PASTORELLI. — Alors, mademoiselle, puis-je savoir ce qui me vaut l'honneur de votre visite ? J'en suis d'autant plus touché que vous relevez, si je ne me trompe, et très récemment, d'une grave maladie.

MADEMOISELLE GAVOTY, *ricanement niais.* — Maladie !... eh !... maladie !... vous riez, monsieur le curé... Non, je ne relève pas... Je viens de la part de mon père... vous dire... vous dire que le Conseil... le Conseil municipal... il s'est réuni tout à l'heure... et il a décidé... à l'unanimité... de vous interdire les processions... Alors, vous comprenez, pour que vous ne soyez pas surpris et ne risquiez pas de contravention au cas où vous auriez eu l'idée d'en faire une, de procession, il vous avertit... offi... officieusement...

L'ABBÉ PASTORELLI, *avec une lenteur et une courtoisie*

raffinées. — Vous voudrez bien, mademoiselle, présenter à votre père mes compliments et lui dire que demain, je compte précisément organiser une procession solennelle sur le terrain qui m'appartient, entre l'église et le presbytère. Le cortège se composera de votre serviteur, officiant, d'un enfant de chœur que me prêtera mon collègue de Magagnosc, de ma brave gouvernante représentant à elle toute seule la corporation des Enfants de Marie et portant un cierge, et enfin, de Bismark, mon chien danois, tenant dans sa gueule, à tout hasard, ma carabine, vous savez, ma bonne carabine de Corse, cadeau de M. Bellacoscia, une vieille amie, et qui est de toutes les fêtes... Je ne vous retiens pas. *(Il se lève, saisit d'une poigne déférente mais ferme le bras de mademoiselle Gavoty et la reconduit dehors.)* Surtout ne m'oubliez pas auprès de madame votre mère et assurez-la de mon profond respect. *(Il rentre auprès de ses invités).*

Monsieur de Chatel. — Elles vont bien, vos ouailles...

L'Abbé Pastorelli. — Oh ! ce sont de menues escarmouches. Mais cette douce enfant m'a interrompu au moment où j'allais vous raconter la troisième période, celle où je vis encore et dont vous avez déjà vu quelques épisodes.

Lorsqu'ils me virent apaisé, ils tentèrent de reprendre l'offensive et voulurent recommencer quelques-uns des tours spirituels de la première période. Alors, très calme, sans provocation d'aucune sorte, sans paroles inutiles, je m'exerçai, simplement, tous les matins, à un jeu abandonné depuis mon adolescence et auquel je redevins tout de suite très fort. Je m'y adonne encore un peu, pour me maintenir en forme. Quelques fois par mois suffisent à mon prestige.

MADAME DE CHATEL. — Quel est ce jeu si impressionnant ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — J'accroche à mon mur une cible et, m'éloignant jusqu'à l'autre extrémité de la place, je tire, à intervalles réguliers, dix coups de carabine, suivis de dix coups de revolver, dessinant ainsi sur le petit carton noir et blanc une sorte de spirale de trous dont le premier commence à l'angle gauche supérieur et dont le dernier perce le milieu exact. Puis je laisse exposer cette œuvre toute l'après-midi à la curiosité publique.

MONSIEUR DE CHATEL. — Tiens ! j'avais en effet remarqué, en entrant, une cible très délicatement travaillée. Je ne me doutais pas...

L'ABBÉ PASTORELLI. — Qu'elle fût de moi... Tout le mérite en revient à ce brave Bellacoscia. Quel homme méconnu que ce héros du maquis !... Bref, moyennant cette petite fantasia un peu profane, je me suis procuré, non pas la douce paix évangélique, mais une sorte de neutralitée armée, tout au moins le jour... car la nuit, dans ces pays pleins de chevalerie et de romantisme, demeure obstinément consacrée aux sérénades.

MONSIEUR DE CHATEL. — On vous en donne souvent?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Toutes les nuits en été et deux fois par semaine en hiver.

MADAME DE CHATEL. — C'est affolant !... Que faites-vous ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Mon Dieu ! madame, je suis un peu las. Je suis entré à leur égard dans une sorte d'état bizarre et complexe où il entre tellement de mépris que cela m'empêche d'agir. Mais comme, d'un autre côté, je ne puis laisser impunies toutes ces offenses, je me venge

à ma manière, continuant ainsi à vivre dans la troisième période de mon séjour ici, qui est cicéronienne et ironique.

MADAME DE CHATEL. — Je suis curieuse de savoir...

L'ABBÉ PASTORELLI. — Je me moque d'eux... J'écris de petits morceaux satiriques où je les raille impitoyablement, des sortes de pamphlets.

MONSIEUR DE CHATEL, *stupéfait*. — Des pamphlets ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Oui. Je ne puis oublier mon éducation d'humaniste. — J'ai fait autrefois des rêves littéraires... et même, il me semble, un cahier de vers, qui les réalisaient imparfaitement, d'ailleurs. — Alors, le soir, au bruit de leur sérénade, je compose sur eux des pages, je puis dire vengeresses. Comme ils ont des noms ridicules, je leur donne des surnoms, selon la coutume des romans du XVIIe siècle. Le maire s'appelle Le Grand Vizir. Sa fille, sorte de créature vaniteuse et stupide qu'ils veulent me jeter dans les jambes pour me faire oublier mes devoirs et mieux me vilipender ensuite, m'a semblé mériter le sobriquet de Dalila. L'immonde morveux que vous avez vu tout à l'heure se nomme, par antiphrase, Eliacin. Le garde-champêtre, sorte de brute stipendiée par le Conseil municipal, devinez...

MONSIEUR DE CHATEL *qui, avec sa femme, écoute, stupéfié, ces révélations.* — Je ne sais pas, moi... Goliath ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Non, Holopherne, simplement. Le facteur, un brave homme d'ailleurs, et puisqu'il porte les lettres, la Colombe de l'Arche. Il y a aussi des appellations moins bibliques, prises tout uniment dans un répertoire d'analogies naturelles. Ainsi la femme de l'instituteur, qui fait le chef d'orchestre dans les cantates

que l'on m'offre, c'est la Chouette. Le saxophone, le Serpent, et ainsi de suite.

J'avais d'abord pensé à publier ces morceaux. Mais, ensuite, j'ai compris combien toutes ces allusions trop littéraires, trop subtiles, fussent demeurées insaisissables, et j'ai trouvé que le fait brutal de paraître dans un quotidien local avait quelque chose de contradictoire à la réserve que m'impose le caractère de ma fonction. Ces vengeances académiques restent donc doublement idéales d'être incompréhensibles et d'être secrètes... Mais j'aimerais assez cependant, à vous qui êtes écrivain, en lire une...

MADAME DE CHATEL, *dévorée de curiosité.* — Je vous en supplie.

L'ABBÉ PASTORELLI, *ayant ouvert avec une petite clef un tiroir dérobé dans un secrétaire, en tire une liasse de papiers couverts d'une fine écriture.* — Il y en a des volumes. Je ne vous en lirai qu'une page, mais que je crois assez composée... (*Il lit, cependant que M. et madame de Chatel, de plus en plus stupéfaits, écoutent longtemps ce pamphlet obscur, touchant et archaïque*).

NOCTURNE CHEZ LES AMALÉCITES

C'est la nuit. L'homme de Dieu, seul avec ses pensées, se promène, adressant à son Seigneur les hommages qu'il lui doit pour lui avoir permis de vivre encore cette journée au milieu de tant de dangers. Soudain, en pleine méditation, il sursaute, surpris par un bruit terrible. Qu'est-ce encore ? Qu'ont donc pu inventer les Amalécites pour lui rendre plus dure, s'il se peut, sa captivité dans leur citadelle ? Une Chouette s'avance, traînant derrière elle le

plus infâme et ridicule cortège. Elle fait un signe de son bâton et aussitôt le Serpent siffle, Holopherne et ses vingt subalternes frappent sur des gongs bizarres qui font un bruit domestique et effrayant. (*Vous devinez, n'est-ce pas, que je ne pouvais point nommer par leur nom les casseroles.*) Dans une grosse conque de cuivre souffle le pâle et vicieux Éliacin. Ce tumulte n'est pas fait que pour attrister le solitaire, son hommage grotesque s'adresse à la beauté équivoque d'une Dalila, toute fardée des poisons de l'Arabie, et qui croit que ses charmes vont pervertir la volonté de l'ascète. Excédé, celui-ci rentre dans sa grotte d'ermite.

Quant au Grand Vizir, seul dans son palais, il rumine quelque nouvelle persécution...

. . . .

. . . .

FRANCIS DE MIOMANDRE.

NOTES

LE GRECO, par *MM. Maurice Barrès et Paul Lafond* (Floury).

Si, bien souvent, dans l'œuvre du Greco, "un caractère spectral nous inquiète, nous scandalise et nous attire", nul livre n'est mieux fait, que celui de MM. Maurice Barrès et Paul Lafond pour calmer nos scrupules ou préciser notre hostilité. C'est un livre complet, tel qu'il en faudrait sur tout grand artiste. L'étude un peu grise de M. Paul Lafond nous donne un catalogue et une description de l'œuvre; celle de M. Maurice Barrès, éclatante et passionnée, en étudie l'esprit, les raisons profondes, et ses réflexions souvent dépassent le Greco, dépassent l'Espagne, pour nous toucher dans nos préoccupations essentielles.

Au XVII[e] siècle, Pacheco, l'historien de la peinture espagnole, écrivait : "Qui croirait que Domenico Greco esquissât ses ouvrages, les retouchât à maintes reprises, afin de séparer et de désunir les teintes, pour donner ainsi à ses toiles leur aspect de cruelles ébauches, et pour simuler une plus grande liberté de facture, une plus grande puissance." Les anecdotes qui montrent l'orgueilleux enthousiasme que " cet artiste nerveux et d'une élégance un peu levantine " éprouvait pour son art ; celles qui nous le représentent volontaire, prompt à la défensive, hardi dans ses jugements, puisqu'il osait dire de Michel-Ange " que c'était un bon homme (un véritable homme) mais qu'il ne savait pas peindre"; le fait enfin qu'il ait développé, en de nombreux écrits, aujourd'hui perdus, ses réflexions sur la peinture, tout prouve que dans l'art déroutant du Greco peu de chose est dû au hasard, et encore

moins à cette folie qu'on a si souvent invoquée. " Une âme forte et singulière, dit Maurice Barrès, qu'il est raisonnable de tenir en défiance, mais plus raisonnable encore d'écouter attentivement." " Ce n'est pas un dément, dit-il encore, c'est un homme à obsessions. Il vit toute sa vie sur les mêmes idées. Il les reprend, il les remâche, les mûrit dans son âme et les porte, de tableaux en tableaux, toujours pareils et chaque fois chargés de plus de sens."

Et il ajoute : " Elles naissent d'un point de vue prosaïque, les objections que l'on oppose au Greco. A travers son œuvre elles atteindraient toute l'Espagne ascétique." Dans le fameux *Enterrement du Comte d'Orgaz*, on veut admirer le bas du tableau qui représente avec un réalisme saisissant vingt-quatre seigneurs tolédans disant un requiem sur la dépouille d'un des leurs, et l'on repousse comme l'œuvre d'un dément la partie supérieure de la peinture qui montre, nue, maigre et fantastique, l'âme du bienheureux entrant dans le ciel. " Comment, dit Maurice Barrès, ne sentent-ils pas, ces amateurs du terre à terre, que ce Ciel complète et justifie l'expression donnée par le peintre à ses personnages... Dans cette gloire, nous reconnaissons la conception métaphysique qui vit sous leurs fronts fermés. Voilà les visions très précises, un peu bizarres, qui animent toute leur vie et les laissent indifférents, comme des Arabes, à ce qui, pour nous autres, gens modernes, semblerait l'essentiel."

C'est toujours fournir une revanche à l'art et une victoire à l'esprit que de remplacer par des raisons intelligentes les raisons d'exception et de maladie qu'on croyait distinguer dans une œuvre. Si Maurice Barrès ne gagne pas toutes les sensibilités à l'admiration du Greco, il leur donne du moins des raisons plausibles de ne pas aimer et il leur épargne un fâcheux haussement d'épaules. Greco " c'est un catholique espagnol ; je veux dire qu'il réalise une certaine qualité de sublime, que peuvent produire toutes les nations catholiques, mais auquel l'espagnole attache son nom... Ces tableaux ainsi placés au cœur de l'Espagne, nous donnent une intuition sur les mobiles de cette nation dans son âge classique. Chacun de

ses personnages extraordinaires porte au fond de la conscience le même principe d'espoir, d'ardeur et de détachement. Ce sont des êtres qui vivent du divin. Voyez-les se suspendre à Dieu. Ils l'aspirent à soi et aspirent à lui. Tout chez eux est significatif de l'Eucharistie."

C'est en pleine maturité que Maurice Barrès nous parle enfin de ce peintre qui l'occupa toute sa vie ; car dans la formation de sa sensibilité, l'œuvre du Greco fut un facteur important ou, pour mieux dire, un centre de cristallisation. Ces " cruelles ébauches " l'aidèrent à préciser cette conception de la vie passionnée et lucide, voluptueuse et chevaleresque, injuste et généreuse, dont ses livres, que nous le veuillons ou non, nous ont fait partager l'inquiétude. Il n'est pas sans beauté, et c'est comme un rafraîchissement, de voir un écrivain absorbé par des problèmes urgents qui engagent toutes les forces d'un homme, trouver le loisir d'esprit et la liberté de goût qui lui permettent de remonter à ces sources premières, à ces fontaines écartées d'où, défiant une étroite logique, son œuvre tire une jeunesse et une force secrètes.

J. S.

*
* *

LE MIROIR DES HEURES, par *Henri de Régnier* (Mercure).

Le bruit avait couru que par un volume de vers libres, M. Henri de Régnier donnerait la preuve qu'il n'y a rien d'incompatible entre la dignité qui règne dans la compagnie des Quarante, et la charmante indépendance d'une poésie vivante, souple et comme soulevée du pur souffle de Ronsard. Mais M. de Régnier a mis une sorte de coquetterie à nous donner les poèmes les plus réguliers que nous ayons de lui. C'est une muse aimable, heureuse, à la fois fière et nonchalante que celle qui inspire le *Miroir des Heures.* Le poète pourrait dire d'elle, comme de la femme aimée :

C'est pourquoi, quand tu viens, taciturne et docile,
Proposer au plaisir

Ton beau corps langoureux dont caresse l'argile
La flamme du Désir,

Je raille ces Amants douloureux et farouches
Dont l'amère fureur
S'irrite et se nourrit, de l'écume à leurs bouches,
Des orages du cœur.

Une série d'ingénieux et fermes sonnets réunit des médailles, non plus " d'argile " mais de bronze et d'argent. La mémoire de José-Maria de Heredia y reçoit le plus touchant et le plus noble hommage :

Ainsi qu'Alphésibée imite dans Virgile
Les satyres dansants que surprend le matin,
O mon maître, j'essaie, à mon souffle incertain,
De retrouver ta voix sur ma flûte fragile.

A part, encore, une série *En marge de Shakespeare*, le volume est composé de poèmes amoureux amples, aisés, charmants, tantôt sensuels et mélancoliques, tantôt pleins de cette sagesse dégagée, à quoi l'on ne parvient qu'à force de culture, de goût, et quand la vie ne vous a pas marchandé ses richesses. Il y a un stoïcisme du bonheur ; il ne coûte pas de grandes victoires sur soi-même ; c'est un sentiment de politesse, une façon de se réserver, de ne pas se montrer insatiable ni trop dépendant de la fortune bienveillante :

Il ne faut souhaiter de voir un trop long âge
Et mieux vaut mourir tôt que de vivre longtemps,
Car fol est qui s'acharne à porter au visage
L'aspect de la vieillesse et le masque du temps !

Aussi, non dans l'hiver, mais en mon plein automne
Veux-je que, d'un seul coup, m'abatte le destin,
Pour qu'en tombant mon soir encore se couronne
Du feuillage compact qui parait son matin,

Et pour que le tranchant du fer qui le taillade,
Au delà de la fibre et de l'aubier vivant,
Rencontre au cœur du tronc la chair de la Dryade
Et que j'empourpre encor la sève de mon sang.

Ces strophes un peu hautaines n'en excluent pas d'autres d'une fluidité toute familière. On voudrait citer en entier cette souriante et comme confidentielle *Lettre de Rome :*

Je vous écris ce soir de la Ville Eternelle...
Sa poussière héroïque a touché ma semelle ;
Je respire une odeur de marbre et de laurier,
Et ma plume à mes doigts tremble sur le papier
En y traçant ce mot sonore et grave : Rome.
L'hôtel est convenable et l'hôtelier brave homme ;
Il a l'air d'être Suisse et porte un nom romain.
Ma chambre est vaste et l'on doit m'éveiller demain
A six heures. Je suis arrivé à la gare
Qu'il faisait déjà noir. J'ai dîné. Mon cigare
Sera presque fumé sitôt ce mot écrit...

J. S.

*
* *

LES FRERES KARAMAZOV, par *MM. Jacques Copeau* et *Jean Croué* (d'après Dostoïevski) au Théâtre des Arts.

Des mille raisons qui semblaient rendre impossible la transcription dramatique des *Frères Karamazov*, voici, je pense, la plus grave : l'abondance extraordinaire du roman est un des éléments essentiels de sa beauté ; il ne serait pas ce qu'il est, un des plus accablants chefs-d'œuvre de la littérature, s'il avait cent pages de moins. On y trouve une quantité de passages inutiles à l'intrigue, des dissertations étranges, des épisodes secondaires que l'on a cru pouvoir détacher du drame principal *(Les Précoces)*, une immense discussion philosophique entre Ivan et Aliocha. Nul roman n'est fait pour tenter davantage les élagueurs et ceux qui, en lisant un livre, rêvent d'abord

complaisamment aux coupures qu'on y pourrait faire. Pourtant, aucun détail n'est inutile. Les œuvres de Dostoïevski ne sont pas de celles qui se prêtent sans dommage à la simplification. La vie presqu'épouvantable qu'elles respirent, et ce visage humble et violent que chacun de leurs personnages tient vers nous tourné, comprenons que s'en effacerait l'ardeur si nous enlevions la moindre page du livre. L'épreuve fut faite et justement avec *les Karamazov.* Qui n'a ressenti un malaise déçu à lire certaine traduction récente sans vergogne abrégée ? La raison de ce pâlissement que fait subir à l'œuvre la plus minime suppression, est facile à découvrir : Dostoïevski n'arrive à éveiller la vie qu'à force de compliquer et de charger son intrigue. Ce n'est pas par quelques traits nets et dépouillés qu'il la dessine et qu'il l'anime ; elle ne commence à tressaillir qu'au moment où elle atteint sa suprême complexité. Et n'est-il pas temps de comprendre combien la complication est une valeur littéraire importante ? La simplicité c'est la généralité. Plus l'œuvre devient complexe, plus elle se fait particulière, par suite plus elle vit. Il ne faut pas écouter la paresse de quelques-uns qui craignent les livres " embrouillés. " Si le roman des *Frères Karamazov* paraît si formidablement réel, c'est qu'il est écrit sans aucun sacrifice. La multiplicité des épisodes, la masse même des événements et des moments, leur enchevêtrement indescriptible donnent à l'œuvre une existence, une présence terribles.

Mais le théâtre est l'art des sacrifices. Le roman ne peut devenir drame que s'il abandonne tout ce qu'il comportait d'épisodique. Et voici où MM. Jacques Copeau et Jean Croué ont fait preuve d'une habileté et d'une intelligence profondes. Ils ont su trouver l'équivalent dramatique de la complexité de Dostoïevski. Ils n'ont essayé ni de transporter sur la scène l'œuvre complète, ni de l'analyser jusqu'à n'en avoir plus que l'extrait tragique. L'intrigue de leur drame est loin d'être simple. Les critiques ont tous éprouvé une grande et très naturelle difficulté à la raconter à leurs lecteurs. Certains ont déclaré qu'ils renonçaient à résumer la pièce. Les auteurs en effet ont accueilli — le sujet des *Précoces* mis à part — la triple

histoire que leur proposait le roman : le drame — à moitié engagé dans le passé — qui se joue entre Ivan et Dmitri autour de Katherina Ivanovna ; la rivalité que fait naître entre Dmitri et son père le farouche désir qu'ils ont tous deux de Grouchenka ; enfin l'hésitation des responsabilités autour de l'assassinat du vieillard. Cependant pas un instant la pièce n'est confuse ; on la suit d'un bout à l'autre sans embarras. La ligne tragique est d'une admirable netteté. Nulle division de l'intérêt ; tout est pris dans le même mouvement. Comment expliquer que des événements aussi complexes, des relations aussi diverses entre des personnages aussi nombreux, gardent, privés des commentaires et des détails du roman, une parfaite limpidité ? C'est qu'ils sont éclairés par les personnages. Au lieu que les péripéties du drame viennent nous renseigner sur l'âme des acteurs, ce sont les acteurs qui nous aident à comprendre ce qui se passe. En effet dès que chacun paraît, il est vivant, il est un individu, il est incomparable. Sans doute nous avons encore bien des choses à apprendre sur lui et nous ne devinerions pas ce qu'il va faire. Mais il est là, il est présent. C'est lui, et non pas tel autre. Et en toute occasion où nous l'allons rencontrer, si étrange, si peu préparé que soit son geste, cependant nous le comprendrons, — pour cette seule raison que ce sera son geste. Il portera partout la lumière de sa personnalité. Il débrouillera rien qu'en y passant tous les détours de la péripétie. Peut-être serons-nous bien embarrassés si l'on nous demande pourquoi telle aventure nous semble si naturelle ; et s'il faut la justifier logiquement, elle nous paraîtra ridicule. En effet où est le lien entre l'histoire de Dmitri et de Katherina et les amours de Dmitri et de Grouchenka sinon en Dmitri lui-même ? Et pourquoi admettrons-nous qu'au lieu de Dmitri ce soit Smerdiakof qui ait tué le père, sinon parce que nous voyons Smerdiakof lui-même, avec cet air de bassesse vengée et brisée à la fois que lui donne le grand acteur qu'est M. Dullin, s'approcher d'Ivan en levant enfin les yeux ?

On pourrait dire d'une façon plus abstraite : c'est parce que les auteurs ont su donner à chaque personnage toute sa complexité, que la complexité des événements est si facile à

démêler. Ils se sont servis d'une complication pour éclaircir l'autre. Ils ont si bien combiné les traits multiples et contraires de chaque figure qu'ils ont formé un individu qui s'est levé, qui s'est mis à vivre avec une âme unique, laissant voir, comme un rayonnement émané de lui-même, ses relations cachées et délicates avec tous les autres.

Qu'importent d'une œuvre si noblement réussie les quelques défauts qu'on ne voit pas ? Le quatrième acte est peut-être un peu trop un simple tableau ; le caractère de Katherina est un peu abandonné au cinquième acte... Mais ce sont là des détails qui ne comptent pas. Les deux auteurs ont fait preuve dans cette adaptation d'une telle science du théâtre qu'il faut attendre, non plus peut-être de leur collaboration, mais de leurs efforts distincts, des œuvres personnelles de la plus haute valeur.

J. R.

*
* *

L'ESPRIT DE LA NOUVELLE SORBONNE, par *Agathon* (Mercure de France.)

Quand même on ne partagerait point, au sujet de notre enseignement supérieur des lettres, toutes les inquiétudes qu'exprime le livre d'Agathon, il faudrait encore remercier l'auteur d'avoir traité ce délicat problème avec une large information, une juste appréciation des nuances, et sans cette violence de parti pris qu'y apporte l'Action Française. On lui reproche sa sévérité pessimiste ; mais par contre l'article de M. Thibaudet, que ce numéro même offre à nos lecteurs, semble bien être optimiste à l'excès. Ses raisons fort judicieuses ne conviennent parfaitement qu'au seul cas des étudiants les mieux doués, les mieux entourés, les mieux préparés. Ceux-ci se réjouissent en effet de recevoir à la Sorbonne l'initiation scientifique qu'elle a le devoir de leur donner, et que leurs aînés, pourtant, lui réclamaient en vain ; ils ont d'autre part assez d'initiative et de force pour chercher, en dehors de la Sorbonne, le complément de leur culture, l'inspiration vivante sans laquelle toute méthode

et tout savoir resteraient vains. Mais de ces étudiants-là le compte est bien vite fait. Négligeons les esprits serviles qui, je l'espère, sont plus rares encore. Reste une majorité d'esprits bien faits et curieux, mais sans goûts prononcés, sans vigoureuse ardeur; — esprits qui sont dociles par respect pour les maîtres, par nécessité pratique, et pour n'avoir pas rencontré, dans leur jeunesse toute scolaire, une influence capable de susciter en eux le besoin d'une culture personnelle. Ces esprits ne s'avanceront que dans la voie où les engagent l'enseignement de la Sorbonne, les exercices qu'on leur impose et d'après lesquels ils savent être jugés. Or tout n'est-il pas à présent disposé pour les rendre soucieux de beaucoup apprendre, plutôt que de bien penser et de bien écrire? Les minutieuses préparations d'auteurs, l'élaboration d'un long travail de diplôme, ne leur prennent-elles pas trop de temps pour laisser place à des lectures étendues, à de libres méditations ? Limite-t-on assez le champ de leurs recherches pour qu'ils dominent leur sujet — condition indispensable pour bien rédiger et bien composer ? N'ont-ils pas lieu de croire, à tort ou à raison, qu'un défaut d'érudition, une lacune de bibliographie, leur seront plus rudement reprochés qu'un manque d'ordre et de goût ? — Certes il sied de rappeler à qui l'oublie que la Sorbonne est chargée avant tout d'éveiller l'esprit scientifique, et qu'elle doit considérer l'étude même des " lettres " comme faisant partie des " sciences de l'homme " ou, si l'on veut, des " sciences de l'esprit. " Elle ne peut avoir pour dessein principal de cultiver des qualités formelles de composition et de style : ce soin regarde l'enseignement secondaire. Mais d'abord il faut que l'enseignement secondaire puisse librement accomplir sa tâche, sans recevoir de la Sorbonne des ordres impérieux dont elle ne saurait prévoir ni suivre tous les effets (c'est là qu'est, à nos yeux, le vif de la question). Il faut ensuite que la Sorbonne ne détruise pas à plaisir chez ses élèves ces qualités encore mal affermies; il faut donc qu'elle en tienne compte, qu'elle les encourage, qu'elle leur offre occasion de se manifester. Les étudiants sont pour la plupart de futurs maîtres de nos Lycées; il est bon qu'ils excellent aux exercices que bientôt ils seront

appelés à diriger. Quant à faire à ces exercices la même part qu'autrefois, c'est ce qu'on ne tenterait point sans soulever aussitôt des résistances légitimes. Nous ne voyons donc ici qu'un problème de mesure et d'équilibre—problème facile à résoudre, si on le considère sans passion, avec bonne foi et bonne volonté.

M. A.

Détachons pour nos lecteurs, en regrettant de ne pouvoir citer davantage, quelques-unes des plus fines remarques d'Agathon :

" ...Ce qui caractérise les méthodes nouvelles, ce qui fait leur succès, croyons-nous, c'est justement qu'elles ont remplacé l'effort intellectuel par de faciles et douces besognes. Examinons les choses, non plus en théorie, mais en pratique. Les anciens exercices classiques, aujourd'hui supprimés en Sorbonne, la dissertation française, le discours et les vers latins, la version grecque, et ceux qui ne subsistent encore que par une sorte de grâce ou de concession temporaire, comme la version latine, étaient les plus redoutés des écoliers, parce qu'ils demandaient à l'esprit un effort intense. Pour ceux qui se sont appliqués à traduire de près, scrupuleusement, un texte de Tacite, ou qui se sont essayés à mettre en distiques latins un épisode de la vie antique, ou qui, ayant à commenter une maxime de La Bruyère, se sont ingéniés à en pénétrer le sens exact, à en faire le tour, à en discerner le vrai et le faux par l'observation de soi-même et des autres et par l'histoire, tous ceux qui ont lentement appris de la sorte à peser la valeur de chaque mot, à circonscrire son domaine, à distinguer les nuances voisines de l'idée et ajuster chacune d'elles au vocable qui l'exprime, tous ceux-là peuvent dire ce que valent de tels travaux pour acquérir l'énergie et la continuité dans l'effort spirituel. Il n'y en a pas de plus pénible ni de plus efficace pour la formation de l'esprit. C'est précisément pourquoi tant de familles, craignant à l'excès le surmenage intellectuel, préfèrent l'éducation utilitaire à ces

sortes de profitables courbatures cérébrales. Elles pensent donner à leurs enfants les mêmes avantages sans le long et fatigant détour de l'instruction classique. Elles ont pour leur fils la phobie de l'effort. Et ici la Sorbonne n'est pas la première responsable, nous le voyons bien ; mais si, au lieu de combattre cette étroite et irréfléchie croyance des familles, elle l'encourage, comme elle l'a fait par toutes ses dernières réformes, si elle incline dans le sens d'une pernicieuse faiblesse, elle manque à sa mission qui est de sauvegarder la culture.

L'éducation classique, c'est donc essentiellement un *apprentissage de l'effort*, une *culture intensive de l'attention*. Le bénéfice en demeure toute la vie à ceux qui ont subi sa discipline. Ils y ont pris l'habitude de la netteté intellectuelle...... Nul progrès ne se fait dans le monde sans le secours d'un esprit réfléchi, soudainement sollicité par un étonnement nouveau..." (pp. 148-150).

"...Quant à parler de dilettantisme, c'est là un simple procédé de polémique. Le dilettantisme est une maladie de la volonté, une impuissance pratique à se fixer, et une impuissance aussi à croire, croire étant, pour l'intelligence, une manière de se fixer. Elle atteignit une génération humiliée par la défaite, et qui cherchait, dans l'élégante fantaisie idéologique d'un Renan, une sorte de revanche de l'Esprit vaincu contre la force triomphante. Elle fait horreur aux jeunes gens d'aujourd'hui, et précisément dans le temps même où renaît et s'affirme, dans toutes les régions intellectuelles, la foi en la culture classique. Confondre le dilettantisme avec la culture classique, cette discipline de l'effort, c'est vraiment commettre un contre-sens grossier." (pp. 160-161).

AGATHON : *L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne.*

* * *

L'ÉCOLE DES INDIFFÉRENTS, par *M. Jean Giraudoux* (Grasset.)

Si " ce n'est pas avec les événements qu'on fait les souve-

nirs," ce n'est pas avec eux non plus qu'on fait, souvent, les livres les plus charmants. Celui de M. Jean Giraudoux est diapré comme une aile de papillon ou comme ces pétales d'iris japonais que déchire une goutte de pluie. On ne peut en définir la texture ni surprendre un dessin bien arrêté. C'est une mélodie continue, émouvante et délicate, une mélodie qui ne se hâte vers aucun but, mais qui, heureuse et câline, semble à tout instant attendre un sourire d'encouragement ; mais en même temps, on croirait parfois qu'elle se joue de nous. " On aurait envie, dit Don Manuel le Paresseux, de répondre à Benvenuta un long discours dont chaque phrase affirmerait le contraire de celle qui l'a précédée. Je suis sûr qu'elle ne s'en apercevrait point. Elle écoute avec tant de passion qu'elle comprend et qu'elle oublie à mesure."

Ce sont trois poèmes psychologiques ou, si l'on veut, trois portraits poétiques (ici même on a lu *Jacques l'Egoïste*). La fraîcheur et le spleen voluptueux qui faisaient le charme du premier volume de M. Jean Giraudoux, *Provinciales*, ne se sont pas ternis dans l'*Ecole des Indifférents* ; mais sous la lâche trame du récit, l'observation s'est faite plus aiguë ; elle s'est discrètement chargée d'expérience. " L'Europe est profitable aux femmes qui vieillissent, se dit Don Manuel, étudiant de Harvard ; elles y retrouvent les souvenirs qu'elles n'ont point eus, un passé tout fait qui est leur revanche ou leur consolation." Cette analyse a même fait, dans les replis de notre cœur, quelques découvertes que nous ne sommes pas fiers de nous entendre rappeler. Mais ces cruautés sont adoucies de tant d'indulgence, l'auteur monte si peu sur ses grands chevaux, que nous ne lui en voulons pas d'avoir mis à nu les petites ruses de notre égoïsme ou de notre indolence. Il ne verse pas sur lui-même des larmes " si grosses qu'elles noieraient une abeille " et nous lui savons gré d'avoir, sans tapage, discerné ces discrètes faiblesses, car c'est donc que notre cœur n'est pas seul à les connaître. " Vous, vous êtes égoïste, dit Dolly à Jacques. Vous plaisez, vous amusez, vous êtes de bon conseil. Mais chacun de vos gestes cache un arrière-geste. Vous ne prenez jamais parti

entre deux personnes. Vous êtes discret, mais parce que ce qui arrive aux autres vous est indifférent. En vous couchant, peut-être prenez-vous mon portrait, l'approchez-vous de vos lèvres. Mais la pitié est justement ce qui remplace l'amour, chez les égoïstes." J. S.

*
* *

HUMUS ET POUSSIÈRE, par *François Porché.* (Mercure)

Titre gris, humilié et qui couvre, comme d'une cendre, une poésie courageuse et sans éclat, une poésie qui conquiert la sympathie par sa rudesse et son absence d'apprêt, mais où l'élégance, la séduction, l'harmonie ailée font défaut. Les poèmes de M. Porché partent d'un cœur probe, fier, ouvert, et qu'on souhaiterait d'avoir pour ami. Mais une sorte de deuil retient sa voix ; la joie y reste voilée ; il sait combien est dure, pour presque tous, la tâche quotidienne. Aucun faux fuyant avec la sévérité d'une vie grave ; une sorte d'exaltation sombre à en célébrer la grandeur :

J'ai songé bien des fois à mon lointain ancêtre,
A celui qui reçut le nom qu'il m'a légué
Du sordide troupeau de porcs qu'il menait paître
Dans la forêt obscure et, de là, boire au gué.

La vase du marais en séchant sur sa guêtre
Alourdissait, le soir, son grand pas fatigué,
Ou bien le gueux courait les bois, pieds nus peut-être,
Hirsute, à demi fol et sauvagement gai.

Serf de condition sans en porter les chaînes,
Il a passé ses jours à rêver sous les chênes,
Et maintenant il n'a plus même de tombeau.

Mais, dans mon cœur, comme un reproche à ma faiblesse,
Il revit. A chacun l'orgueil de sa noblesse !
— Il faut aimer ton nom, mon fils, car il est beau.

J. S.

*
* *

LE PRINTEMPS, poème dramatique de M. *G. Chennevière*, (Figuière).

Nous ne croyons pas faire tort à M. G. Chennevière, qui sans doute est jeune, en relevant dans son poème *le Printemps* la trace de maintes influences. Elles ne sont pas toutes de la meilleure qualité. Ici, le bondissement de Claudel suivant les pas de Terpsichore ; là, la médiocrité si volontaire du Jammes d'*Existences* ; pire : ce sentimentalisme faubourien de M. Charpentier dans *Louise* ; enfin, surtout, l'unanimisme de M. Romains, dont M. Chennevière s'avoue, au sens le plus strict du mot, le disciple. On parcourt le poème : mêmes éléments que chez le "maître", même point de vue, même matière brute, même forme insonore... Pourtant il ne faut pas s'arrêter à l'aspect. Sautons le pas et répondons par une attention soutenue à ce frémissement qu'on sent malgré tout courir sous les mots, tendre, délicat, juvénile ; cessant de feuilleter, lisons.

Le Printemps naît dans la ville, soudain, encore inattendu, comme un cri. Tous le saluent, tous s'en enivrent. Le voici dans la rue, le voici dans une famille d'ouvriers, le voici dans l'âme un peu bien intellectuelle de Henri, le héros du drame. Gaîté, désir, épanouissement, danse : que s'envolent rancœurs, déceptions, désespoirs ! Voilà le thème vaste et court proposé à la rhétorique du poète : car se passer de rhétorique dans ce cas, il n'y faut point compter. Or, on se prend à remarquer bientôt que la formule d' "école" tient moins de place ici que la sincérité lyrique ; qu'une fraîcheur nullement empruntée rajeunit les images et les sentiments ; que la langue, peu cérébrale, a de la transparence, de la tendresse, de la force ; que le vers même, perdant tout caractère machinal, se diversifie, se transforme avec une infinie délicatesse dans les passages d'un rhythme à l'autre, — enfin que la rhétorique, souvent, cède le pas à la psychologie. Si M. Chennevière est un charmant lyrique, je discerne en lui déjà plus : un remar-

quable écrivain dramatique. Ouvrez le livre à la page 150. Lisez toute la scène. Voici Lucienne et Henri en présence. Henri l'aimait, elle s'est donnée à un autre, il le sait; c'est leur dernière entrevue. Mais ne vaut-il pas mieux citer :

LUCIENNE

Quel beau temps! On ne s'y attendait plus
après ce long hiver entre des murs tremblant de pluie.

(Silence)

HENRI

On ne l'espérait plus, c'est vrai.

(Brusquement)

Lucienne tu es mariée.
Je l'ai vu, moins encore à toi
Qu'à ce qui pesait sur nos bouches
et sur l'espace entre nous deux.

(Silence)

Tu vois... je l'ai si bien senti
dès ton premier regard, lorsque tu es entrée,
un regard qui pesait dix ans !...
Sais-tu à quoi tu penses, en ce moment ?
Au banc, au banc près du laurier.
C'est fini, hein, tout ça ? Réponds.

(Silence)

Tu es heureuse ! un autre est penché sur toi
sur ton corps, sur ta bouche et surtout sur tes yeux
sur tes yeux pour y voir se lever...
Tu n'as plus tes yeux d'autrefois.

(Très près)

Dis, tu te donnes bien à lui, tu consens bien.
Je le vois à tes yeux. Ne les détourne point.
Tu retiens tes regards au dedans de tes yeux
Pas un seul ne franchit tes cils.
Allons, dépêche-toi. va-t-en !

. . . .

Et plus loin :

HENRI

Mon petit, mon petit, écoute-moi, je t'ai fait mal
Ecoute, il va faire nuit. Il faudra que tu t'en ailles
Je t'aime plus, maintenant que je t'ai fait souffrir.
Je le faisais exprès. J'épiais les larmes avec joie
Je t'avais dans ma main comme de la monnaie
maintenant que je n'ai plus de mal à te dire
je ne sais comment te parler.

. . . .

LUCIENNE

Henri, je suis à toi, prends-moi

HENRI

Non, mon petit. Il est trop tard, il est trop tard
et tu sens bien qu'il n'y aurait rien de changé.

LUCIENNE

Tu m'en veux ?

HENRI

Regarde moi, ma pauvre, pauvre Luce
J'ai dépassé la joie de ta possession
et je sais que tu vas partir,

. . . .

LUCIENNE

Je ne partirais pas, si tu le voulais bien

HENRI

Regarde bien en toi-même, et dis-moi
dis moi si tu n'es pas certaine
que tu te lèveras doucement de ta chaise
— doucement pour ne pas me faire trop de peine
et que tu franchiras le seuil et t'en iras.

(Elle ne répond pas)

Tu vois ! on dit ces choses-là pour être juste
mais on sent que c'est inutile...

Je tâte les instants comme on tâte le pouls.
Comprends-tu, ils sont dans ma main
et je les compte avec angoisse et certitude.

(Silence)

LUCIENNE

Je ne croyais pas que tu m'aimais tant.

HENRI

Tu vas partir. Il ne faut plus nous voir jamais

(Se maîtrisant)

Nous souffrons, nous pleurons l'un et l'autre d'entendre
ces mots définitifs qu'il ne fallait pas taire.
Mais songe à la douceur de se dire plus tard
" De ce côté-là, je suis sûr ".
Et nous continuerons de vivre ainsi, comme il le faut.
L'un de nous ne connaîtra pas la mort de l'autre.
Pense : il n'y aura pas de séparation.
Il suffit que tu partes, et ce sera comme je dis.

(Ils s'étreignent d'une façon sacrée)

Je pense qu'on aura saisi le mouvement émotionnel de cette scène, la mise en valeur précise et subtile des mots et des silences, et la haute qualité du sentiment. Que le même poète ait écrit la scène finale de l'ouvrage, où devant ses parents qui n'en peuvent mais, Henri se tue pour faire la preuve de sa valeur méconnue (?) voilà bien sans doute de quoi confondre ! Mais la faute en est au héros, l'éternel intellectuel en révolte, auquel nos auteurs devraient définitivement renoncer. Ses déclamations risquent de gâter le poème. Rassurez-vous pourtant, ce n'est pas M. Chennevière qui parle en lui, j'en réponds bien. Avec son poème *Le Printemps* un vraiment bel espoir se lève. H. G.

*
* *

LA LUMIÈRE, pièce en quatre actes de *M. Georges Duhamel*, (Spectacles d'avant-garde du Théâtre de l'Odéon).

On nous reproche de montrer parfois peu d'indulgence

pour tels essais de jeunes qui méritent l'attention, mais dont ne nous échappent point les faiblesses. On nous oppose les ouvrages habiles, prévus, sans nouveauté, sans valeur des dramaturges de boulevard (car le reproche porte surtout sur le théâtre) dont nous faisons le jeu en nous montrant sévères aux novateurs... On voudrait même que nous n'eussions pour ceux-ci qu'applaudissement dès la première tentative, et pour ceux-là rien qu'anathème, dût l'un d'eux, aventure improbable mais non impossible, s'élever un jour à la vraie beauté. Mais n'est-ce pas encore revenir à cette critique de parti que nous reprochons tant aux feuilletonistes? et si notre sympathie nous incline vers ceux qui s'essaient comme nous dans des voies plus neuves et plus ambitieuses, devons-nous leur mentir et mentir à nous mêmes, pour sauver la face vis-à-vis du public? Nos jugements qui prétendent bien témérairement à l'absolu, ou du moins à l'impartialité complète, vont-ils devenir relatifs à la médiocrité de la production courante? Je n'y consens point. De celle-ci il suffit que nous ne parlions pas, elle n'entre pas en ligne de compte. Lorsque nous jugeons un ouvrage nous ne pouvons nous reférer qu'à une mesure idéale, un étalon strict, le "chef-d'œuvre" que les siècles nous ont légués, ou plus modestement à l'idée exemplaire que nous nous faisons du chef-d'œuvre et des conditions nouvelles que lui impose notre temps. Ceci dit, on ne s'étonnera pas, je pense, des restrictions que j'apporterai sur une partie de *La Lumière*, la pièce de début de M. Georges Duhamel.

Sur une terrasse, par un beau jour, des jeunes filles travaillent à leur tapisserie, sous la surveillance de la vieille Catherine. On parle du fils de la maison, Bernard, le pauvre aveugle-né. On déplore son infirmité incurable. Que se passe-t-il en lui ? Ne l'a-t-on pas trouvé un soir, attardé là, dans l'obscurité complète, à broder sur un des métiers une fleur étrange, extraordinairement belle de forme et de couleur ? etc. etc. Une des jeunes filles, Blanche, suit mal les jeux de ses compagnes, et semble se pencher vers le mystérieux aveugle irrésistiblement... Exposition claire, légère, sûre. — On veut guérir Bernard ; on a tout essayé ; on ne désespère pas

cependant ; un médecin doit venir encore ; mais comment décider Bernard à l'accueillir ? — Bernard n'a pas besoin de la lumière. En quelques scènes magistrales, tout le sujet, tout le caractère est posé ; tout le sujet tient dans ce caractère. Ironie et bonté, désir anxieux et vain, orgueil, colère, et toutes les profondeurs de l'être replié sur lui-même... c'est vraiment beau ! — Et qu'on n'objecte pas qu'il y a là erreur psychologique, l'aveugle étant de sa nature fondamentale gai ! Le poète n'a-t-il pas le droit, le devoir, de nous peindre l'exception et M. Duhamel un exceptionnel aveugle ? Qui sait en outre si l'inquiétude qui le ronge n'a pas été créée artificiellement en Bernard ? *La Lumière* commence précisément là où finit cet autre drame, non moins bouleversant et qui n'a pas été encore écrit : celui de l'homme qui ne voit point, dont l'homme qui voit détruit peu à peu le bonheur en lui donnant l'espoir du jour. Quel admirable cinquième acte ce premier acte aurait donc fait ! Tout y est vivant, hardi, juste, en place ; plein de nuit transparente, de lumière invisible, de jour mystérieux. Et dans ce nuage, le héros reste homme ; vivant dans une atmosphère idéale, il a sous lui la même forte assise de la terre, sur quoi reposent les héros d'Ibsen. Mais où va, mais où peut maintenant le conduire l'auteur ?...

Dans l'aventure, dans le lyrisme, dans la rhétorique, dans le symbole ! Nous nous trompions. C'est un poème dramatique qu'a voulu écrire M. Duhamel ; quelque chose l'intéresse plus que ses personnages, ce sont les idées et les mots ; l'idée de la lumière, le mot " lumière ", au sens physique, métaphysique et moral. Les nécessités préconçues du développement idéologique et lyrique devront mener le drame désormais ; il ne restera " drame " que par la vertu toute extérieure de quelques coups de théâtre artificiels. — Il faut ici changer de point de vue, goûter l'éclat des mots, l'ingéniosité des tirades, la curieuse mise en action d'une théorie de la connaissance (connaissance par les yeux, connaissance par le toucher, connaissance par le cœur, une par acte) ; il faut ne point nous étonner si Blanche qui aspirait à l'ombre, brûle ses yeux en effet, en dépeignant à Bernard le soleil ; si capable de guérir,

mais impatiente maintenant de revoir le jour, elle arrache son bandeau pour guider Bernard pendant un orage ; si, aveuglée définitivement par l'éclair, elle retrouve, au bord du gouffre, dans l'aveu d'amour de Bernard, la vraie lumière, et tournant le dos à la mort — un peu délibérément à ce qu'il nous a paru — s'engage avec lui dans la sûre voie. Poème plein de talent et de beau style, mais poème — et M. Duhamel s'était révélé dramaturge en commençant !

A bien y réfléchir, n'avait-il pas épuisé dans le premier acte le fonds de son sujet ? pouvait-il là-dessus construire ? pouvait-il, trois actes durant, développer un caractère, dont nous faisions déjà le tour ? Au commencement du second acte nous en eûmes un instant l'espoir... Mais c'était tenter l'impossible ! Inévitable hybridité, dont nous avons beaucoup souffert. — Puisse l'auteur, examinant son drame avec recul, d'entre ses qualités brillantes bien discerner ses qualités solides et ne point mépriser celles-ci ! Puisse-t-il montrer dans son prochain drame, ce que nous ne trouvons pas à l'origine de *La Lumière*, ce par quoi valait l'*Armée dans la Ville*, un parti pris.

H. G.

*
* *

L'OISEAU BLEU, par *Maurice Maeterlinck* (théâtre Réjane).

Nous ne reviendrons pas sur l'*Oiseau Bleu* de M. Maurice Maeterlinck, que le théâtre Réjane vient de représenter avec un luxe de décor souvent heureux, inspiré de la mise en scène de Moscou. Dans notre numéro de février 1910, Louis Dumont-Wilden donnait au sujet de cette pièce des appréciations auxquelles il n'y a rien à ajouter. Si M. Maurice Maeterlinck ne s'est proposé que de nous donner et de donner aux enfants un magnifique divertissement, s'il ne considère lui-même l'*Oiseau Bleu* que comme une de ces fantaisies qui complètent plus qu'elles ne constituent l'œuvre d'un écrivain, il faut reconnaître que sa féerie est pleine d'agrément et de belle invention. Çà et là des tirades philosophiques y détonent

et semblent vouloir facticement donner du poids et de l'importance à une œuvre qui n'en comporte pas. Et c'est là ce qui nous inquiète. Nous nous souvenons sans plaisir de *Joyselle.* Nous voudrions être certains que l'*Oiseau Bleu* ne prétend pas être une grande œuvre philosophique et qu'il ne résume pas tout l'effort de l'auteur de *Pelléas.* C'est la prochaine œuvre de M. Maurice Maeterlinck qui nous dictera un jugement définitif sur celle-ci.

J. S.

* * *

LE CINQUIÈME EVANGILE, par *Han Ryner* (Figuière).

Ce que la Cène vit et ce qu'elle entendit
Est écrit, dans le livre où pas un mot ne change,
Par les quatre hommes purs près de qui l'on voit l'Ange,
Le Lion, et le Bœuf, et l'Aigle, et le ciel bleu ;
Cette histoire par eux semble ajoutée à Dieu
Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme.
Tout leur livre ressemble au rayon d'une cime......
(Hugo : *La Fin de Satan*).

Voici qu'à ces "quatre hommes purs" il nous faut ajouter, et je le dis sans ironie, Han Ryner, mais sous quelle figure symbolique ? N'est-ce pas à propos de ce Cinquième Evangile qu'il faudrait modifier, sous une forme... judiciaire, la phrase de Pascal devenue lieu commun : *Le cœur a ses raisons* dont *la raison connaît ?* Car il s'agit dès les premières pages, et nous n'avons pas à nous y tromper, d'un rappel à la stricte raison. Il faut enlever au Christ qui s'appela Jésus, — puisqu'il y eut, en Judée, beaucoup d'autres Christs, — son auréole divine, le faire descendre du Thabor pour l'inviter à une ascension *vers le sommet réel,* et pour qu'il devienne enfin, *ce fils de l'Homme, un Homme.* Mais il s'agit aussi de ne point nier les miracles. Toutes les guérisons deviendront allégoriques. Les miracles ne touchent point à la chair: ils se font dans les âmes. Et les voici tous expliqués dans ce *Cinquième Évangile,* non point didactiquement, mais en si parfaite con-

formité avec la nature humaine, que, si nous arrivons à refuser notre complet assentiment, ce n'est qu'au prix d'un effort. Car ne sont-ce point encore des rêves ? Oui. Le Cinquième Évangéliste le sait bien lui-même :

Puisque le souvenir de Jésus, fluide et flottant comme un fantôme, a pris les formes successives de poètes qui se croyaient des historiens,

Il prendra bien encore la forme d'un rêveur qui n'ignore point que son rêve est un rêve.

Dans ce rêve nous trouverons pourtant d'étranges précisions, lorsque la raison intervient. Jésus, nous dit Han Ryner, *n'était pas assez harmonieux et assez fort pour tenir son chemin entre la prière et le blasphème. C'est pourquoi il eut peur de ses pensées. Il rêvait et priait, et il croyait penser. Il faisait, avec l'ombre de sa justice et de sa bonté, un avenir de bonté et de justice.*

Mais nous trouverons aussi, lorsque le rêve devient une pensée, d'étranges agrandissements, comme lorsque le voile du Temple se déchira, découvrant le Saint des Saints, c'est-à-dire la vérité du monde. Un jour que le Christ Jésus parlait à la foule, il vit venir à lui *un homme aux vêtements couverts de poussière, et il tenait un bâton à la main, et on voyait qu'il arrivait d'un long voyage.*

Il dit donc à Jésus : Tes paroles sont nouvelles aux oreilles de ceux-ci. Moi, je les ai entendues souvent dans d'autres pays.

Car je viens des pays où Alexandre ne pénétra point. Et ils sont des milliers de prophètes, dans ces pays, qui annoncent l'amour et la miséricorde.

Jésus leva les mains vers cet homme, et dit : Sois béni, ô mon frère! Car tu es pour moi le messager d'une grande joie !

Reprocherons-nous au cinquième Evangéliste d'avoir accordé son rêve personnel avec de précédentes exégèses, et de nous avoir donné, de la résurrection, des explications que Renan, s'il était né trente années plus tard, ne désavouerait point ? Non, puisque, de tout cela, nous ne savons rien, ni les uns ni les autres. Il suffit qu'un idéal nous soit proposé, au nom de la justice et de l'amour, pour que nous tâchions d'y

conformer les moindres de nos pensées et de nos actions, que nous sachions que Jésus *parlait toujours au nom de son cœur, et il s'adressait au cœur de ceux qui étaient là*, que *quiconque détruit une loi au nom de son cœur, celui-là est un vivant et une source de vie.*

Et, à cause de ces insinuations, et de ces affirmations, et de beaucoup d'autres que, pour parler comme le quatrième Evangéliste, je ne puis écrire en détail, le Cinquième Evangile est un livre qui méritera longtemps d'être lu, et surtout médité.

HENRI BACHELIN.

* * *

LES VISAGES DE L'EGYPTE. par *M. Joseph Billiet.* (Figuière)

M. Joseph Billiet explique dans un volume qu'a préfacé M. Paul Adam quelle discipline il est allé chercher en Egypte. On ne saurait blâmer un tel essai de domination et de mise en ordre de nos sensations, mais on regrette que l'expression en soit si prévue, si constamment barrésienne, et l'on ne peut s'empêcher de plaindre un voyageur qui loin de s'ouvrir, de se rendre aussi pénétrable que possible à tout ce qu'un pays inconnu lui apporte d'insolite, loin de rechercher des richesses nouvelles encore inassimilées, ne songe qu'à sagement règler ce qu'il possède déjà et ne redoute rien tant que de se perdre de vue soi-même.

" Les touristes visitent confusément les ruines pharaoniques et les vestiges de la civilisation arabe. J'aime peu ce désordre dans la recherche des sensations. Il dénote un manque de méthode préjudiciable à la synthèse et enlève tout profit aux impressions que je recueille. Des Pyramides et de la mosquée de Soultan Hassan naissent en moi des émotivités inharmoniques... "

Tant de méthode et d'économie nous inquiète. Combien un peu de gourmandise et de laisser aller ferait mieux notre affaire ! Le voyage est une occasion de découvrir nos incompatibilités

et de préciser notre contraire ; mais ces découvertes ne se font que dans une sorte d'enthousiasme ; elles ne sont, si l'on peut dire, que la récompense d'une sympathie, d'une volonté de comprendre inlassables. Une trop lucide prudence ne va pas sans froideur de cœur et sans anémie. M. Billiet n'était-il pas assez intelligent pour écrire son livre... sans aller en Egypte ? Un tel voyageur, pour employer deux phrases de Flaubert, "a un avantage sur ceux qui voient plus loin et qui sentent d'une façon plus intense, c'est qu'il peut justifier ses sensations et donner la preuve de ses assertions. Et dans le développement d'une théorie, comme dans la pratique d'un sentiment" il fait illusion et prend un avantage éphémère sur "les natures plus engagées dans l'infini, chez lesquelles l'idée chante et la passion rêve".

J. S.

***

EXPOSITIONS K.-X. ROUSSEL, G. D'ESPAGNAT, M. DETHOMAS, etc.

M. Roussel est le plus poète de tous nos peintres et le seul qui ait consenti à faire appel aux anciens dieux de l'École, aux nymphes, aux satyres, aux bacchantes que l'Ecole avait figés, pour exprimer sa sensibilité personnelle. Que celle-ci, émue des paysages quotidiens de France, ait trouvé le moyen de s'exprimer directement, spontanément en mythes, que ces figures mythologiques naissent du paysage même, le complètent, le couronnent, en demeurent inséparables, voilà ce qui n'est explicable que par un don vraiment divin. Comme Mallarmé, comme Debussy, comme Vielé-Griffin arrachant à l'académisme, la flûte éternellement fraîche du satyreau et du faune, Roussel reprend la tradition comme il sied, non par la forme, mais par le fond, mais par le sentiment ; il sait que les dieux classiques ne secourent point les esprits secs, qui sans les avoir vus les conçoivent impassibles, mais seulement ceux qui vraiment les voient, les touchent, qui les connaissent par les sens — et que si l'intelligence conclut et parfait l'œuvre

d'art, la sensibilité la fonde. Tout est sensibilité dans l'œuvre de Roussel, même l'intelligence qui semble plutôt tact, sens inné d'équilibre, spiritualité, harmonie ; tout y est sensibilité et sensibilité plastique. Car on ne rencontre chez ce poète nulle intention littéraire. Roussel ne sort point de son art, évoquant par delà pourtant, des musiques, des danses, des caresses d'églogue... Emule de Virgile et de Théocrite, il reste exclusivement peintre et d'aujourd'hui.

Toutes les délicatesses de cet œil, on les peut savourer à la galerie Bernheim en cinquante toiles grandes et petites et d'autant plus exquises que plus concentrées. J'avoue me plaire moins au grand panneau décoratif qu'elles entourent : trop de précision et trop peu de souplesse dans les formes, l'influence marquée de Bonnard, une vive lumière centrale qui bondit hors du cadre et disloque la perspective... Mais quoi ? saurait-on délayer un parfum si rare sans qu'il s'évente ?

Pour l'ampleur de l'effort qu'elle manifeste, l'exposition d'Espagnat à la Galerie Durand-Ruel mérite que l'on s'y arrête. On risque d'être injuste pour M. d'Espagnat, en proportion précisément de sa facilité et de son abondance. La force qui éclate dans son œuvre, semblable à un massif de fleurs pressées, écloses à la fois, qui se gênent, s'étouffent, alourdit beaucoup de ses toiles, riches de trop de dons ardents. Il a en lui la volonté de régler cette frénésie, d'aérer cet épais jardin. Il n'y réussit point toujours ; mais c'est à quoi il faut qu'il tende. Pour moi, je préfère de lui les toiles, où il sait mettre une sourdine non seulement à son exubérance, mais à la virulence de son coloris ; trop de couleurs pures se neutralisent. Il y a là quelques portraits, quelques scènes d'intérieur, d'un charme secret et solide ; il y a même une blonde composition (une baigneuse au premier plan, deux autres au loin enlacées) qui feint le frémissement d'un Giorgione, sans soupçon de pastiche ni de classicisme rétrospectif, et qui me semble remarquable de plénitude, de légèreté et de vie. Je crois que M. d'Espagnat est en train de se persuader que l'art le plus touffu doit chercher la perfection dans la mesure ; et je me repose dans cet espoir.

Enfin, je note chez Druet une exposition de groupe, où autour d'un portrait vraiment admirable de Charles Guérin, on remarquait de vastes et belles natures mortes de Desvallières et des paysages rustiques et classiques, sincères et noblement ordonnés de Flandrin. Elle a depuis cédé la place à l'ensemble puissant de M. Dethomas; dessins appuyés, satiriques, dans leur très solide réalité, et qui ne font pas moins d'honneur à l'artiste que les décors supérieurement harmonisés dont il a encadré *Les Frères Karamazov* au Théâtre des Arts.

H. G.

LECTURES

La collection de *l'Occident* vient de s'enrichir d'un chef-d'œuvre de typographie avec *Sapho* de M. Francis Vielé-Griffin. Les bibliophiles une fois satisfaits, souhaitons que chacun puisse lire dans une édition plus modeste, ce beau poème où se développe en trois scènes, avec variété, délicatesse, ampleur, la figure chaste et passionnée de la poétesse grecque : ainsi se développait dans *πάλαι* la figure du jeune Pindare. — Ce serait le lieu d'étudier l'hellénisme si personnel du poète d'*En Arcadie*. Nous nous contenterons aujourd'hui de citer ici un fragment qui nous semble caractériser ce rare et libre chant de Francis Vielé-Griffin et conduira nos lecteurs au désir de connaître tout le poème.

MNÉCÉDICE.

...Avant la nuit venue,
Avant la lune froide et nue
Avant les flambeaux qu'on allume,
Que l'heure est pâle et fine !
Ce fut une claire journée...

CHŒUR (à mi-voix).

...Hymen, hyménée...

MNÉCÉDICE.

Ce chœur, tantôt, ces doux mots confondus
Aux rires des flûtes
Et qu'on devine,
Résonne encore et rit
Gai, triste, ténu et lointain
Comme la chute
D'un ruisselet d'écume
Dans le grand vide de ma rêverie...
— Où donc mon rêve m'a-t-il menée ?...

CHŒUR.

...Hymen, hyménée...

MNÉCÉDICE.

J'écoute,
Je crois écouter
La clochette des chèvres d'Ida, frêle et claire,
Errante et suspendue
Sur l'abîme d'un antre ou de la mer
Dont monte, atténuée, l'âme indiscontinue.

CHŒUR.

...Hymen, hyménée...

MNÉCÉDICE.

Oui, c'est le rire indécis et farouche
De quelque matinée.
Le jeune printemps sur l'Hymette
S'est retourné, une fleur à la bouche
En crainte de l'hiver
Attardé sur la cime du Pinde
Et dont la robe blanche
Traîne encore jusqu'au Pentélique.

Je rêve à la corolle chargée de rosée
Dans l'aube d'avril, alors qu'un oiseau chante.
Elle sent déjà sur elle se poser
Le lourd baiser du soleil jeune qui donne froid :
La voici frémissante de désir et de joie
D'être sa proie.

Et plus loin, sur l'évolution du chœur :

L'amour est désir, Mnécédicé,
Grain semé, fleur d'avril ;
Si l'amour possédait, Mnécédicé
Que désirerait-il ?
Il désire et n'a pas, Mnécédicé ma prude
L'amour espère et craint :
Il est incertitude ;
Il doit craindre de perdre
Ce qu'il croit posséder une heure
Sinon il n'est plus le désir,
Mnécédicé, ma fleur.

On suit le sentier, on se hâte ;
— Pourquoi, folle, te hâter de la sorte ?
— Je ne sais, mais qui sait si au tournant là-bas
Où ma course m'emporte,
L'amour ne m'a guettée depuis l'éternité ?
Si je n'étais folle, je ne courrais pas,
Si je savais demain, veillerais-je la nuit
A guetter son aurore !
Je cours sous le ciel clair comme un chant de poète
Au pas de l'heure qui toujours fuit,
Je suis folle ? Non : J'aime ! Qui ? je ne sais encore...

. . . .

TRADUCTIONS

ACTIONS ET REACTIONS, par *Rudyard Kipling*, trad. *Fabulet et Austin Jackson.* (Mercure).

Ce nouveau recueil de contes excellemment traduits par MM. Louis Fabulet et Austin Jackson, pour ne rien nous révéler d'imprévu sur la prodigieuse nature de Rudyard Kipling, n'en présente pas moins d'intérêt et de charme. Il semble que s'y trouvent volontairement rassemblés tous les échantillons des diverses manières du maître, manière simplement humoristique, manière nietzschéenne, manière exotique, manière psychologique, manière fantastique, manière " animale " si l'on peut dire... La moins bonne n'est point celle-ci, et l'histoire de *la Ruche Mère*, celle du chien *Garm* offrent une qualité d'émotion, dépouillée de toute littérature, que l'on ne trouve pas au même degré dans le *Livre de la Jungle.* Il faut mettre aussi tout à fait à part l'histoire singulière de *la Maison opérée.* Pourtant arrêtez-vous de préférence au conte intitulé *Par la malle de nuit* où Kipling, à l'exemple de Wells, " anticipe " sur l'avenir. Il pourrait donner lieu à un

amusant parallèle entre la vision des deux romanciers, l'un plus coloriste, l'autre plus intellectuel; mais quand à la hardiesse imaginative, je ne sais si la palme ne resterait pas à Wells. Kipling ne peint vraiment bien que ce qu'il a vu et vécu.

H. G.

*
* *

Dans *The New Age*, sous la plume de M. Arnold Bennett, nous trouvons ces lignes : " Depuis longtemps je m'inquiète d'obtenir une traduction satisfaisante [1] des romans de Dostoievsky... M. Heinemann va publier les principaux de ces romans, traduits par Mme Constance Garnett (dont l'autorité auprès des gens de lettres a été consacrée par des versions de Tourgueniev et de Tolstoï), et si les romans principaux réussissent auprès du public anglais, il publiera les autres ouvrages, fort importants eux-mêmes... *Les Frères Karamazov*, en deux volumes, paraîtront d'abord. Personnellement, je considère cette œuvre, avec la *Chartreuse de Parme*, de Stendhal, comme le roman le plus héroïque de la littérature européenne. Elle contient une douzaine de figures absolument colossales. C'est l'œuvre d'imagination portée à son plus haut degré de puissance. Stendhal est peut-être plus aisément compréhensible et d'un abord plus accueillant; mais Dostoievsky pénètre plus profondément et s'élève plus haut..."

REVUES

La Phalange réunit les noms de Marguerite Audoux, de Léon-Paul Fargue et d'André Spire. Elle publie la seconde partie du " *Bellérophon* " de Fr. Vielé-Griffin où l'envolée du héros sur les ailes de Pégase forme un morceau singulièrement ample et subtil. Enfin M. Bazalgette y traduit la " Préface à la première édition des "*Feuilles d'herbes*" de Walt Whitman" (1855) Nous en détachons ce curieux éloge de la langue anglaise :

[1] En anglais.

“La langue anglaise favorise la grande expression américaine : elle est assez musclée, souple et riche pour cela. Sur la souche dure d’une race qui à travers toutes les circonstances changeantes n’a jamais laissé se perdre l’idée de la liberté politique qui est l’âme de toute liberté, elle a attiré les mots empruntés à des langues plus délicates, plus gaies, plus subtiles et plus élégantes. Elle est la langue puissante de la résistance et le dialecte du bon sens. Elle est la langue choisie pour exprimer : développement, foi, estime de soi, liberté, justice, égalité, amitié, amplitude, prudence, décision, courage. Elle est l’agent qui exprimera, pour ainsi dire, l’inexprimable.”

La Préface se termine sur cette hardie pensée :

“Un individu est aussi magnifique qu’une nation lorsqu’il possède les qualités qui font une nation magnifique. L’âme de la nation la plus grande, la plus riche et la plus fière peut bien faire la moitié du chemin à la rencontre de l’âme de ses poètes.”

*
* *

Dans le *Mercure de France* du 1er Avril M. Péladan écrit une *Philosophie de la Volupté*. Quel dommage ! C’était un si beau sujet ! — Quand M. Péladan parle, aussitôt on regarde derrière soi pour voir à quel être singulier et — craint-on — anormal il s’adresse.... Mais il n’y a personne.

Cependant ses paroles glacées, ses prédictions, ses appels ambigus et même l’impartialité bizarre de ses considérations, est-il vraiment possible que cela nous concerne ? Sa bouche souffle le chaud et le froid. — Il a des connaissances magiques très approfondies et il nous en laisse juste apercevoir de quoi nous faire soupçonner son immense capacité d’explication :

“ La volupté rayonne d’une personne à l’autre, phénomène d’attraction concentré par l’imagination. Son symptôme majeur consiste dans la radiance périphérique, c’est-à-dire que le dos attire autant que la gorge, et le coude autant que le genou.”

Il laisse s’en aller de lui ses affirmations avec un désintéressement superbe. Mais c’est toujours exactement entre les deux points sensibles où nous voudrions qu’elles nous touchassent,

qu'elles viennent s'aplatir. Et nous voici gênés de leur mollesse si infailliblement mal appliquée. Décidément, Monsieur Péladan, nous n'avons pas mérité que vous vous attachiez à nous pour si longuement nous si peu contenter.

Heureusement voici l'explication de notre malaise :

" On a divisé l'enseignement transcendantal en trois degrés, et la matière transcendantale *n'en a qu'un*. Voilà pourquoi on ne satisfait certains esprits qu'en scandalisant d'autres entendements : et cela ne tient pas à l'auteur, mais au sujet qui se présente à chacun selon son prisme individuel."

Certains esprits. Mais où sont les esprits satisfaits ?



M. Vildrac qui est un poète humain et chaleureux, parlant dans *Paris-Journal* (10 Avril) du *Relèvement du Théâtre*, cite comme un symptôme réconfortant le succès de l'*Oiseau Bleu*, qui " a pu grouper des spectateurs enthousiastes dans un théâtre peu habitué aux manisfestations artistiques ". Est-ce donc à ce symbolisme prétentieux et factice que l'on aspire ? et suffit-il de dire généralisation pour dire beauté ? Idéal inquiétant, à mesure qu'il se précise ! Il faudrait cependant s'entendre sur les conditions du " tragique " !

* * *

A l'occasion du bi-centenaire de sa mort, les *Guêpes* consacrent à Boileau un numéro d'où nous extrayons les deux lettres suivantes :

" Mon cher camarade, vous allez me faire relire Boileau. Je ne pense peut-être pas assez souvent à ce bon Français, à ce digne aïeul toujours vert. Bon pied, bon œil, et je ne puis croire à cette fâcheuse histoire des dindons... Boileau met un ordre excellent dans ses idées, mais pour celles-ci, je l'avoue, j'éprouve plus d'estime que d'amour.

Hélas ! je me sentirai toujours d'avoir gravement, durement,

injurieusement méconnu Nisard, avant que Pierre Lasserre élevât sa retentissante parole. Boileau, pour moi, sera toujours le maître-clerc modèle, l'idole des magistrats lettrés, un légiste inattaquable, mais de qui les victimes tout de même intéressent, et secrètement je continue de croire ceux qui me disent avec de grands gestes : " Ah ! l'époque de Louis XIII, quels trésors, que de forces variées, quelle verve, combien de regrets ! " Je les crois, je n'y vais pas voir. Mais soyons franc, vous non plus, Jean-Marc Bernard, vous ne me ferez pas relire le *Lutrin* (dont mon ami Stanislas de Guaita s'enchantait avec de grands rires, quand nous avions vingt ans et que je protestais.) Je vous serre la main.

BARRÈS.

" J'honore dans Boileau, comme dans le grand Bossuet lui-même, un de nos écrivains *canoniques*, je veux dire un de ceux qui ont rédigé et mis en lumière les lois et les formes essentielles de notre expression. Le vers pour lui n'est pas, comme pour les romantiques, un instrument de vanité personnelle et de parade, mais le moyen d'ôter à la parole la possibilité d'être autre : la forme stricte de l'alexandrin lui confère les caractères de la nécessité et de l'évidence. Que l'on compare ces lignes indestructibles aux vers de Hugo dont l'auteur bouche mal les interstices avec tout ce qui lui tombe sous la main de bien voyant, épithètes, adverbes, noms propres, incidentes, exclamations, répétitions, etc. — comme ces paniers d'œufs que l'on cale avec des chiffons et des vieux journaux !

PAUL CLAUDEL.

*
* *

Dans les *Tablettes* (12 mars) détachons parmi les *Pensées pour les Poètes* de Francis Jammes :

" J'aime le vin, le gibier, les coquillages, les fruits. Une des raisons pour lesquelles il m'eût déplu d'habiter Paris est celle-ci : que l'on y cause trop à table. On n'a pas le temps

d'y considérer et goûter une tranche de melon. Je suis l'ami des repas de l'Été, sous les feuillages, en compagnie de gens qui prisent peu mes vers. "

* * *

Dans *Pan* de février-mars, de curieux souvenirs de Robert Scheffer sur Tolstoï :

" ... Au rez-de-chaussée, à droite, une chambre fort nue, où un établi de bottier voisinait avec la table de travail. Un canapé modeste contre le mur, quelques chaises, peut-être un rayon de livres. Mais de sa large stature, Tolstoï emplissait, magnifiait la chambre, et, costumé en paysan, il était tout à fait grand seigneur de maintien, la physionomie empreinte de bonté chagrine, un peu distante, un peu méfiante...

... Les portes du salon restées grandes ouvertes, le personnel, en pittoresque costume petit-russien, se pressait sur le palier, et par interjections attendries, approuvait, tandis que piano et violon mariaient leurs harmonies. Tolstoï, lui, s'enfiévrait. Appuyé sur une canne qu'exigeaient ses rhumatismes, il arpentait dans les intervalles de silence, la pièce, énonçant ses prédilections : Haydn, Mozart, Weber, Chopin, déclarant en passant l'opéra chose absurde et Wagner le comble du ridicule : " La musique de Wagner plonge dans un malaise général. Il débute par une réminiscence, puis la mélodie disparaît, reparaît comme pour vous taquiner. Il vous donne la mélodie, puis vous la retire. L'idée de Wagner est puérile de faire d'un conte de fée un drame. C'est comme si un sculpteur se proposait de dresser la statue de Pouchkine sur un rocher, et de grouper sur les gradins les fantômes en pierre de ses œuvres." Mais nous vînmes à exécuter la neuvième sonate de Beethoven, celle à Kreutzer, et les variations de l'andante le firent pleurer. Il voulut s'asseoir au piano, accompagner le thème ; ses doigts inhabiles s'y refusaient, et son obstination était touchante. Je ne sais à propos de quel compositeur il émit : " La musique moderne est trop passionnée, elle n'est pas chaste." Mais il n'oublia point cet

aphorisme, et l'amalgamant assez étrangement à la sublime sonate, il écrivit, peu de temps plus tard, son roman : *La Sonate à Kreutzer.*"

*
* *

Ceux qu'aura passionnés l'admirable roman de Meredith : "Les Comédiens tragiques", liront avec intérêt dans la *Revue Hebdomadaire* du 8 avril, l'article de M. Henry Bordeaux sur les Amants de Genève (Ferdinand Lassalle et Hélène de Dœnniges), les héros du livre ; on regrette que M. Henry Bordeaux ne consente à voir en ce livre qu' "une transcription presque servile des faits alors connus."

*
* *

Dans la *Revue Critique des Idées et des Livres*, M. Frédéric Plessis propose à notre admiration les vers d'Auguste Angellier, figure fort sympathique au demeurant, mais dont il est bien imprudent de vouloir faire un poète. Voici quelques strophes auxquelles M. Plessis trouve "une tendance lapidaire" :

Hélas ! combien de fois j'ai déjà vu le cierge
S'allumer tristement auprès d'un cher cercueil,
Et suivi l'huissier noir qui frappe de sa verge
Le pavé de l'église aux tentures de deuil !

Notre existence brève est une étroite berge
Et nous, des naufragés sur ce rebord d'écueil.
A chaque instant, un flot en prend un qu'il submerge,
Et nous nous déchirons dans la haine et l'orgueil !

Du moment que voici les vers que la *Revue critique* nous recommande (et parmi ceux qu'elle cite d'Angellier, ce sont les meilleurs), on ne s'étonnera plus, on se réjouira presque de lui voir éreinter Henri de Régnier et le "mauvais maître" Verhaeren.

*
* *

Dans le numéro d'Avril de *Progrès* un article de Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck sur *Les Nouvelles Héroïnes de Maeterlinck* avec trois photographies de Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck. — Mais on y trouve aussi le début du *Typhon* de J. Conrad, traduit de l'anglais par M. J. de Smet.

Le Gérant : André Ruyters.

Imp. The St. Catherine Press Ltd., Bruges (Belgique).

SOMMAIRE du No 27.

SOMMAIRE du No 28.

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :

BENARD, Galerie de l'Odéon.
BLANCHARD, 4, Boulevard St.-André.
BOUGAULT, 77, Boulevard St.-Germain.
BOULINIER, 19, Boulevard St.-Michel.
BRIQUET, 32, Boulevard Haussmann.
COMMAILLES, 1, rue Auber.
CONARD, 17, Boulevard de la Madeleine.
CRES, 3, Place de la Sorbonne.
DRUET, 108, Faubourg St.-Honoré.
FEUILLATRE, 8, Boulevard Denain.
FLAMMARION, 14, rue Auber.
„ 10, Boulevard des Italiens.
„ Galeries de l'Odéon.
„ 36, Avenue de l'Opéra.
FLOQUET, 47, rue des Martyrs.
FLOURY, 1, Boulevard des Capucines.
FONTAINE, 50, rue de Laborde.
GALERIE d'ART DÉCORATIF, 7, rue Laffitte.
GATEAU, 8, rue Castiglione.
LAROUSSE, 58, rue des Écoles.
LEMERCIER, 5, Place V. Hugo.
„ Galerie Vero Dodat.
MARTIN, 3, Faubourg St.-Honoré.
MAYNIER et BRIMEUR, 54, rue de Seine.
MEA, 1bis, rue du Havre.
MELET, 46, Galerie Vivienne.
PAUL, Place Beauvau.
REY, 8, Boulevard des Italiens.
SAUVAITRE, 72, Boulevard Haussman.
STOCK, 155, rue St.-Honoré.
TARIDE, 18, Boulevard St.-Denis.
TASSEL, 44, rue Monge.
WEILL, 60, rue Caumartin.

et dans les principales bibliothèques des gares.